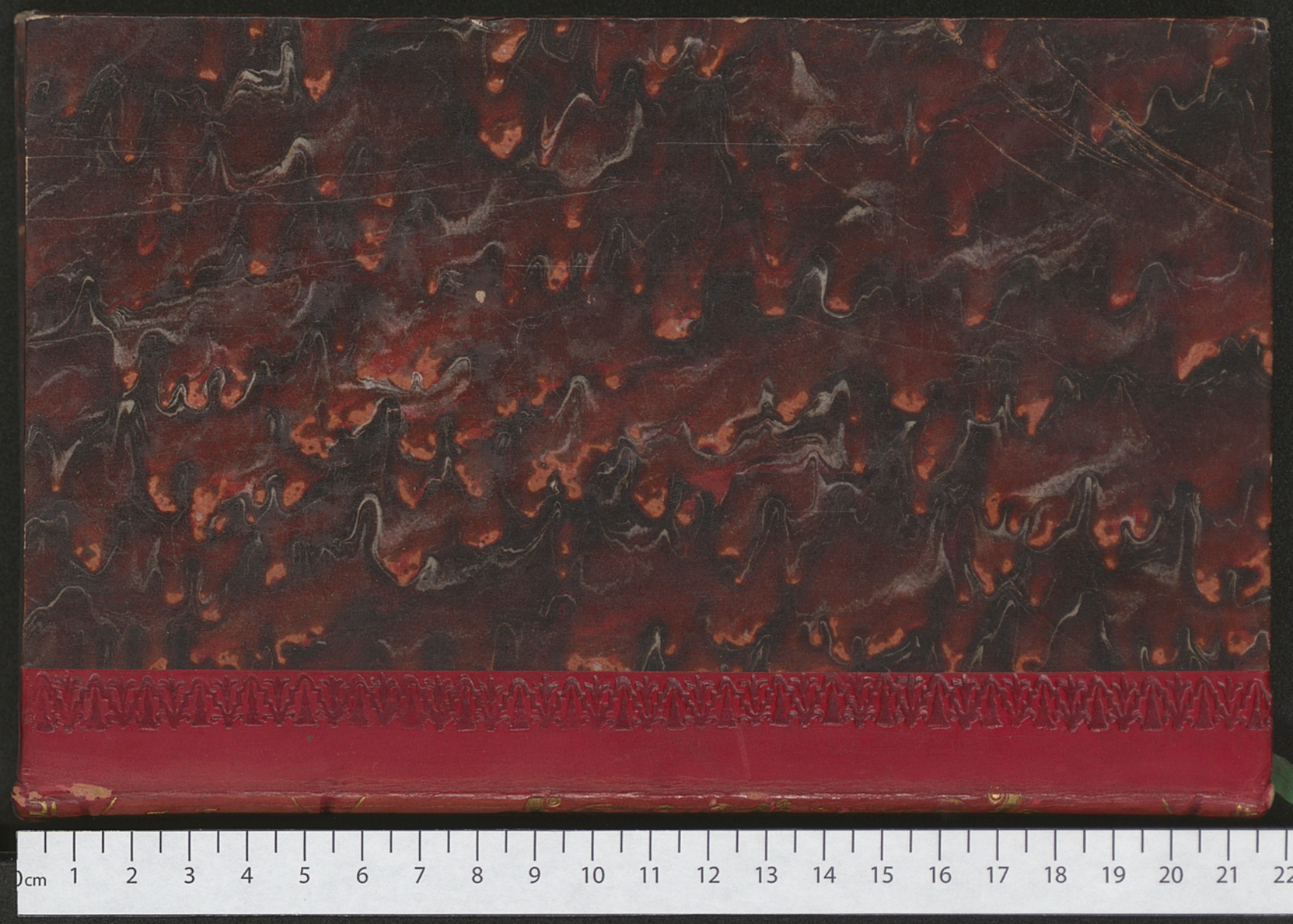
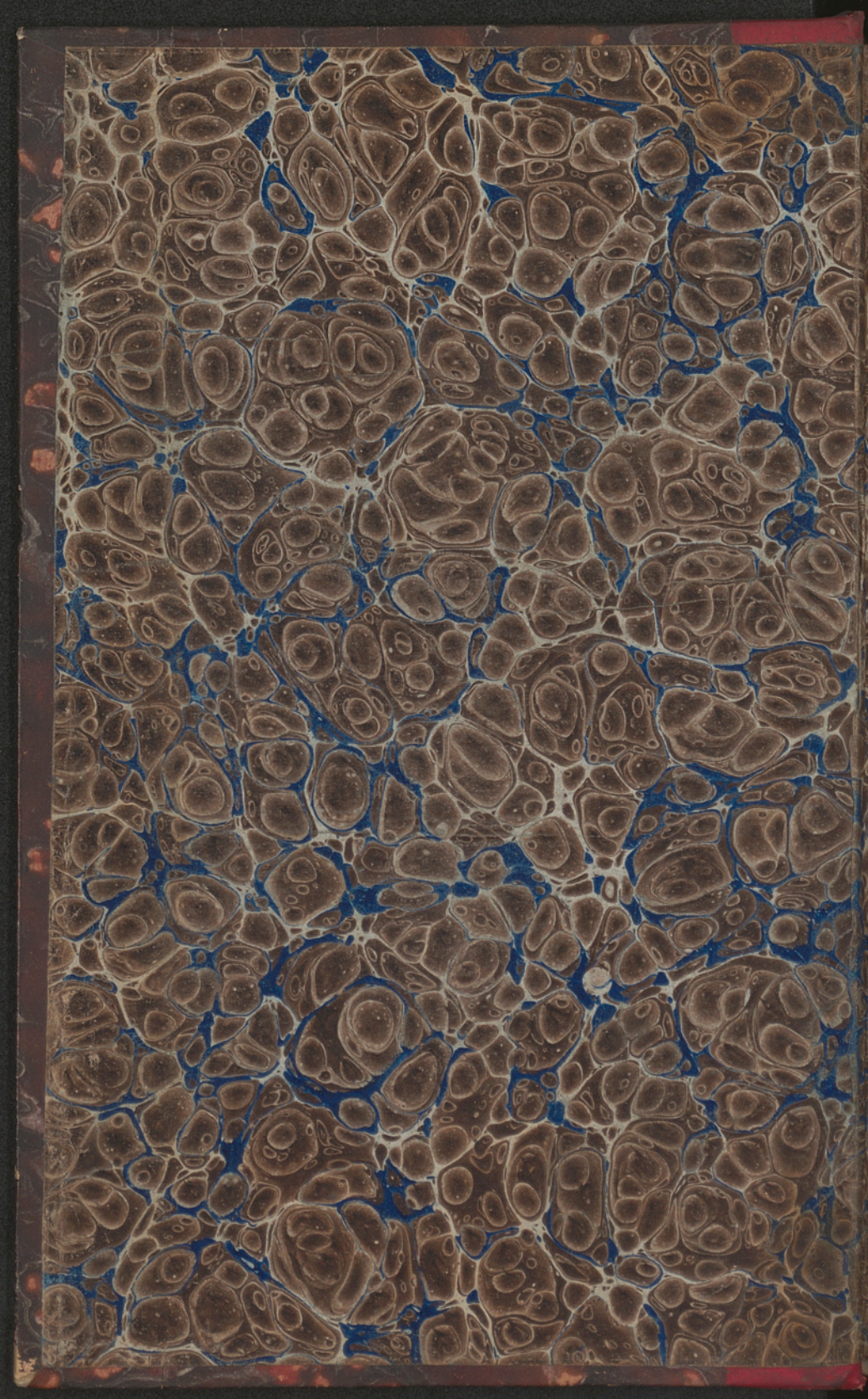

cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21

Jovial
du midi
1



LE

JOVIAL DU MIDI.

TOULOUSE,
Imprimerie de Ve Corne.

Rés p PFXIX 555 (1)

LE

JOVIAL DU MIDI.

CHANSONNIER

ANACRÉONTIQUE, BACHIQUE, PHILOSOPHIQUE, CRITIQUE, PATRIOTIQUE, ETC.,

Mêlé de Poèmes, de Chants élégiaques et de Poésies diverses,

Par Alex. Marie.

TOME PREMIER.

PRIX : 7 FR., ET 7 FR. 50 C. AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR.



TOULOUSE,

Chez DAGALIER, libraire, rue de la Pomme. || Chez l'Auteur, rue Bachelier, Maison Jenin.

1840.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

LA CHANSON.

PRÉFACE.

Ce serait une chose curieuse à écrire que l'histoire de la chanson. Sérieux ou frivole, léger ou grave, insoucieux ou préoccupé d'idées sévères ou philosophiques, quel est le peuple qui n'ait pas chanté? où est l'époque qui n'ait vu éclore ses chansons? On dirait, tant la chanson date de loin, tant on la voit poindre dès les premiers pas de l'humanité sur notre globe, que, comme un enfant à la mamelle, l'humanité tout entière, dès sa plus tendre enfance, a été bercée au bruit des chansons.

Certes, c'est une antique nation que l'Egypte, si antique, que tout l'Orient la salue encore comme son initiatrice à ses civilisations les plus antiques; et cette nation n'est pas de celles qui aient passé, en usant leur vie en des choses folles et gaies, en de longues et sardanapalesques orgies.

Eh bien ! c'est au refrain de leur *Maneros*, leur chanson unique, selon Hérodote (1), que les Egyptiens, ces infatigables bâtisseurs de Pyramides, élevaient à cent coudées au-dessus du sol ces vastes monumens de pierre qui ont survécu à quarante siècles ; taillaient ces prodigieux obélisques, ces immenses colonnades de la majesté desquelles ils entouraient leurs palais et leurs temples ; équarrissaient dans le bloc de leurs montagnes ces Sphinx gigantesques dont ils peuplaient la solitude de leurs déserts.

Qui ne se rappelle les *scolies* des Grecs, ces chansons de tous les genres, propres à tous les états de la vie, et sur lesquelles M. de Lanauze (2) a publié deux Mémoires d'une si profonde érudition ? Sous ce ciel où les brises et les flots mêlaient leur harmonie ; où, sous le souffle des vents éoliens, vibraient dans les airs des harpes invisibles ; au bord de ces fleuves, dans ces vallons où les chants d'Ampyhon avaient élevé des villes et apprivoisé les bêtes fauves ; sous ces ombrages encore tout retentissans des accords d'Apollon, le dieu et le roi de la lyre, la Grèce chantait ; elle soupirait ses amours, célébrait ses divinités ou modulait les plaisirs de la vie pastorale jusqu'au moment où le cri *aux armes* la faisant tressaillir et se lever en sursaut, elle courait à l'ennemi et se jetait au milieu des sanglantes mêlées aux refrains de guerre de ses Tyrtées. Dans l'Attique, jusqu'à l'éloquence même, tout

(1) Hérodote, l. II.
(2) Mémoires de l'Académie, tome IX.

n'était-il pas chose chantée? Il serait plaisant sans doute pour notre époque, de voir dans nos deux chambres, derrière la tribune, un orchestre accompagner la voix de nos orateurs; et cependant il était rare que les orateurs Athéniens se hasardassent à parler en public, sans avoir derrière eux, pour soutenir les modulations de leurs voix, un accompagnement de flûtes.

Rome l'orgueilleuse, Rome la superbe reine du monde, que n'a-t-elle pas chanté? *Nos canimus surdis*, disait Virgile : *Nous chantons pour des sourds.* Ovide, transporté du bonheur d'être aimé, publiait sa joie de ce que son nom et celui de son amie seraient chantés de tout le monde.

> Nos quoque per totum pariter cantabimur orbem
> Juncta que semper erunt, nomina nostra tuis. (1)

Et ceci n'était point une fiction poétique, une vaine métaphore. Les chansons étaient fort communes à Rome, si communes qu'elles donnèrent naissance à plusieurs expressions proverbiales. Phédric, dans le Phormion de Térence (2), prie Dorion de l'écouter. *Je n'ai qu'un mot à vous dire*, et Dorion lui répond sans s'émouvoir : *Cantilenam eandem canis; vous chantez toujours la même chanson.*

L'invasion romaine n'avait pas encore pénétré dans les Gaules que les Gaulois chantaient déjà. La voix et le luth, couronné de verveine de leurs bardes, ne manquè-

(1) Amor, l. 1, Eleg. 3.
(2) Acte 3, scène 2.

rent ni à leurs solennités religieuses, ni à leurs expéditions militaires, ni aux fêtes de leurs grands.

Le chant, la poésie étaient devenus pour eux une passion. Souvent ils s'assemblaient en nombre, dit Jules-César, et là disaient une grande quantité de vers. (1)

L'invasion Gothe trouva nos Gallo-Romains, chantant non-seulement à voix humaine, mais encore avec accompagnement d'instrumens de plusieurs sortes, au grand déplaisir de Théodoric qui n'aimait ni les concerts, ni les chansons (2); mais aussi c'était un roi Visigoth, et pour peu que ceux de sa race eussent pour la chanson la même aversion que lui, nous ne sommes plus étonnés que les Gaulois, nos bons aïeux, aient flétri du nom d'Ostrogoth tout ce qui n'était pas gai, sociable et vivant comme ils l'étaient.

On sait que c'est au bruit de leurs chants de guerre qu'ils accompagnaient en frappant de leurs framées sur leurs boucliers, que Francs et Germains débordèrent dans notre Europe occidentale.

La plus ancienne chanson Franke que nous ayons pu découvrir date du temps de Clotaire II, et est écrite à propos d'une grande victoire qu'il remporta sur les

---

(1) Multi Galli conveniunt, et ibi magnum numerum versuum ediscere discuntur. (*Cis. comment.* L. VI.)

(2) Illic nec organa hidraulica sonant; nec sub phonasco vocalium concentus medietatum acroanca simul intonat: nullus ibi Lyrites choraules.... Canit rege solum illis fidibus delinito. Quibus non minus mulcet virtus animum, quam cantus auditum.

(*Sidoine Apollinaire*, Epist. II, L. I.)

Saxons. En voici un couplet, que nous traduisons aussi littéralement que possible.

(1) Chantons Clotaire, le roi des Francs,
Qui alla combattre la nation Saxone.
Les envoyés des Saxons auraient été traités sévèrement
Si Faro, de la nation des Bourguignons, n'eût intercédé pour eux.

Toute l'Odyssée guerrière des Germains et des Francs était contenue dans un livre de chansons, ainsi écrites et rimées en latin; ces chansons célébraient les exploits des héros Francs et Germains; chefs et soldats les entonnaient en allant livrer bataille.

Charlemagne, au rapport d'Eginhard son historien, en fit un recueil, et cet auteur remarque que ces chansons, comme celles des Germains, faisaient toute notre histoire, et comprenaient les plus belles actions de nos premiers rois.

Les Francs de Charlemagne chantèrent comme avaient chanté les Francs de Clotaire; on en trouve la preuve dans deux chants, publiés par l'abbé Lebeuf, dans son second Recueil de Dissertation (2). L'un est une ode de saint Paulin, patriarche d'Aquilée, dans laquelle le prélat chante les vertus et déplore la mort du fameux Eric,

---

(1) De Clotario est canere rege Francorum
Que ivit pugnare cum gente Saxonum,
Quam graviter provenisset missis Saxonum,
Si non fuisset inclitus Faro de Gente Burgundionum.
(*Rec. des Hist. de la France*, t. 8, p. 105.)

(2) Dissertat. Paris 1739, page 401.

duc de Frioul, qui mourut prisonnier en 799. La note de musique accompagne dans le manuscrit, d'où l'éditeur l'a tirée, les paroles de cette ode funèbre, ce qui montre, a n'en pas douter, que ce morceau de poésie rimée est une véritable chanson.

L'autre est une élégie que Gotescale écrivit dans son exil à un de ses compagnons, qui le pressait de lui envoyer un chant agréable. (1)

« Pourquoi exigez-vous, cher enfant, que je chante quelques vers agréables? Exilé au milieu des mers, pourquoi m'ordonnez-vous de chanter?

» Misérable que je suis! les pleurs, les larmes me conviennent mieux que le chant! Ah! cher ami, comment pouvez-vous m'ordonner de chanter de pareils vers. »

La chanson entière est de dix strophes, toutes sur le même ton. Ceux qui la liront pourront admirer la facilité de Gotescale à rimer. Chaque vers est terminé par la monorime E, et comme s'il n'eût pas suffi de l'avoir mise

---

(1) Ut quid jubes pusiole.
Quare mandas filiole
Carmen dulce me cantare
Cum sim longe exul valde
Intra mare.

O cur jubes canere.
Magis mihi miserale
Flere liber puerale
Plus plorare quam cantare
Carmen tale jubes quare
Amor care
O cur jubes canere, etc.

(Dissert., Paris 1739, page 493.)

à la fin du vers, elle se retrouve dans le milieu ; affectation puérile qui a quelquefois été imitée depuis, mais que le retour du bon goût a depuis entièrement proscrite.

Les chansons furent écrites en latin, jusqu'au moment où les Normands commencèrent à cultiver la langue romane. La Provence ouvrit bientôt une ère poétique et chantante nouvelle : ses troubadours parurent.

Les Troubadours ! Qui dira la naïveté, la délicatesse et la grâce, les accords langoureux et tendres de cet essaim de poètes chanteurs, qui, la lyre en main, l'écharpe aux couleurs de leur amie, en sautoir, se répandaient tout-à-coup en Europe, heurtant à la porte des castels dont les pont-levis s'abaissaient à leurs voix, y faisant la joie des festins, s'y rendant l'âme des assemblées et des jeux, et s'y enivrant à la fois des louanges que de puissans convives leur adressaient, des regards sourians que les nobles demoiselles leur jetaient, et de l'hypocras fumant que leur versait à pleins harreps la blanche main des châtelaines ; passant le seuil des cours et des palais où ils avaient des princes pour amis, des rois pour protecteurs, des empereur pour mécènes. Chevaliers errants de la civilisation, polissant au contact de leurs chants tendres et passionnés les aspérités des hommes de fer de leur époque ; Homères de notre littérature nationale, dont l'histoire commence avec la leur ; le luth d'une main, l'épée de l'autre, accomplissant jusqu'aux extrémités de l'Orient un pèlerinage sans fin, et portant avec eux la fortune de la poésie française !!!!

Grâces aux troubadours de nos contrées méridionales qui eurent bientôt des imitateurs et des confrères dans les

Trouvères du Nord ; la rime qui était connue des anciens, puisqu'on en trouve des exemples rares, il est vrai, dans Catulle, dans Ovide et même dans Virgile, se fixa définitivement dans la poésie. Avant eux, elle était indifféremment placée, au commencement, au repos ou à la fin des vers. Ils la fixèrent à la fin, et il ne fut plus permis de la mettre à une autre place.

Avec les Troubadours, l'ère des chansons latines passa, on abandonna le latin aux hymnes et aux autres chants de l'Eglise ; la langue romane s'empara du reste, et devint la langue de la jonglerie, c'est-à-dire des poètes épiques, dramatique et lyriques.

Alors les chansons romanes (ou romances) commencèrent à devenir communes. Gautier de Coucy, religieux de Saint-Médard de Soissons en composa un nombre considérable que nous avons encore manuscrites. Les premières furent appelées *Lais* du mot latin *Lessus*, qui signifiait plainte ou chant funèbre, et presque toutes étaient des espèces d'élégies dans lesquelles le poète se plaignait de quelqu'infortune amoureuse.

Bientôt Thibaut, roi de Navarre, à qui on attribue l'idée gracieuse du mélange des rimes masculines et féminines ; puis Guillaume IX, duc d'Aquitaine, marchèrent à la tête de la poésie chantante de leur époque, et sous ces illustres pères de la lyre française, la chanson brilla du plus vif éclat dans toutes les cours de l'Europe.

C'est sous le règne de Philippe-Auguste que la chanson française fit sa première apparition à Paris. Celles qui vinrent après les chants provençaux des Troubadours, commencèrent à la guerre des Albigeois, et furent nom-

mées *chansons royales*. Peut-être durent-elles cette dénomination à ce que le plus grand nombre d'entr'elles fut composé par Thibaut; peut-être aussi, parce que ce genre de chanson, étant élevé et noble, était seul digne d'être chanté à la cour des rois. La chanson royale tenait lieu de tout autre morceau de musique; c'était l'opéra, la cantate et la cantatille de l'époque, le seul poème en un mot que l'on chantât. Vierge de toutes les trivialités qu'on a depuis introduites dans le Vaudeville, les Chansons Royales n'étaient pas faites pour courir par le peuple de bouche en bouche; elles n'étaient composées que pour les oreilles délicates, et pour être exécutées en concert dans les cours les plus distinguées.

La ville et la campagne chantaient aussi; mais c'étaient en vérité de bien grossiers couplets que les refrains villageois du Val-de-Vire.

De François Ier à Charles IX, la cour fut triste. Les guerres du Calvinisme avaient répandu sur toute l'époque une teinte lugubre. Aussi ne chantait-on à la cour que les Psaumes de Marot ou quelques parodies sur les airs des Psaumes. C'était sur un air d'Eglise que François Ier chantait son refrain favori :

« Que ne vous requinquez-vous vieille,
» Que ne vous requinquez-vous donc. »

Souvent l'air et les paroles juraient de se trouver accouplés ensemble; c'est ainsi que sous Médicis, la duchesse de Valentinois chantait la traduction du *De Profundis* en vers marotiques, sur un air de danse vive et gaillarde, appelée volte; et c'était sur un air bouffon italien que

Catherine elle-même, après le massacre de la Saint-Barthélemy, chantait souvent le sixième Psaume de David.

« Ne veuille pas, ô Sire
» Me reprendre en ton ire !
» Moi qui l'ai mérité,
» N'en ta fureur terrible
» Me punir de l'horrible
» Tourment qu'ai mérité. »

Peut-être était-ce plus par ironie que par remords que cette reine coupable chantait ainsi sa confession en faisant des roulades italiennes.

Une chose retardait cependant encore les progrès de la chanson, c'était la difficulté de se procurer de la musique notée, car avant 1525 on ne connaissait que la musique manuscrite. Tout-à-coup un nommé Adrien Leroy établit, à Paris, une imprimerie musicale, dont l'invention venait d'être faite par Ebric Gérin. Dès ce moment la chanson fit des progrès rapides ; aux Psaumes succédèrent les Noëls que les Catholiques opposèrent aux chants marotiques des Calvinistes. Ces Noëls, d'abord religieux devinrent bientôt des Vaudevilles anacréontiques, et finirent par dégénérer en véritables romances pastorales. Le musicien Ducaurroy, maître de chapelle de Charles IX, de Henri III et de Henri IV, est l'auteur des plus jolis Noëls de ce temps : plusieurs sont encore chantés ; tels sont les suivans :

Joseph est bien marié....
Les bons bourgeois de Chartres....
Laissez paître vos bêtes....

Ducaurroy mériterait une place honorable dans l'his-

toire musicale, quand on n'aurait eu de lui que l'air : « *Charmante Gabrielle* » qu'il avait composé pour un Noël, et que le galant Henri parodia si bien pour chanter sa belle maîtresse.

De Charles IX à Henri IV la chanson prend une extension prodigieuse ; tout le monde se met à chanter.

Jean Gosselin-de-Vire invente le Vaudeville ; Marie Stuart fait à la France de touchans adieux, et Charles IX adresse à Marie Touchet, sa maîtresse, une foule de chansons qui sont encore conservées dans l'anthologie française ; — Henri Belleau, et même le barbare et rocailleux Ronsard écrivent des chansons charmantes ; — Bussy-d'Amboise doit à ses chansons galantes une foule de conquêtes illustres, parmi lesquelles Marguerite de Valois ; — Baïf, plus érotique encore, écrit des couplets dont le suivant donnera une idée :

Je n'aime ni la pucelle,
Elle est trop verte, ni celle
Qui est par trop vieille aussi :
Celle qui est mon souci
C'est la femme déjà meure,
La meure est toujours meilleure ;
Le raisin que je choisi,
Ne soit ni vert ni moisi.

Claude de Trellon chante d'une manière pleine de goût des vers qui ne dépareraient pas un recueil moderne.

Certes si mon âme
Se plaît en sa flamme
J'aimerai toujours ;
Mais si ma maîtresse
Use de rudesse,
Adieu mes Amours.

Quand je vois qu'on m'aime
Un amour extrême
Tient ma volonté ;
Si l'on me méprise
On n'a plus de prise
Sur ma liberté.

Je n'ai point envie
De faire ma vie
Finir tristement,
Pourvu qu'on caresse
Le mal qui me blesse,
J'aime mon tourment.

Jean Passerat, élève de Cujas et l'un des auteurs de la satire Ménippée, chante avec une naïveté qui nous ferait sourire aujourd'hui. — Philippe de Portes et Bertaut, évêque de Séez, se distinguent au milieu de cette pleïade de chansonniers, par des chansons d'un délicieux érotisme.

Toute cette joie, toute cette gaîté avaient, néanmoins encore, quelque chose de rude et de rustique. On chantait sans doute ; mais, quand on se mettait à table, c'était avant tout pour manger ; on buvait du vin de Surène, on faisait l'amour comme dans les romans de la Calprenède, et, à l'exception de Clément Marot, personne ne composait de jolis vers.

Enfin Henri parut, et ce diable à quatre, qui eut le talent de boire d'une manière respectable, de rosser ses ennemis considérablement, et d'être galant et tendre à l'encontre des belles, composa des chansons que ne désavoueraient pas aujourd'hui bien de nos poètes : nous ne répéterons pas celle de *Gabrielle* que tout le monde

connaît et chante; mais, pour montrer la grâce de son esprit, nous en citerons une qui, malgré qu'elle soit connue, l'est moins généralement que les autres.

Viens aurore!
Je t'implore,
Je suis gai quand je te vois:
La bergère
Qui m'est chère
Est vermeille comme toi.

Pour entendre
Sa voix tendre
L'on déserte le hameau;
Et tityre
Qui soupire
Fait taire son chalumeau.

Elle est blonde,
Sans seconde,
Elle a la taille à la main;
Sa prunelle
Etincelle
Comme l'astre du matin.

De rosée,
Arrosée
La rose a moins de fraîcheur;
Une hermine
Est moins fine;
Le lis a moins de blancheur.

D'ambroisie
Bien choisie
Hébé se nourrit à part,
Et sa bouche,
Quand j'y touche
Me parfume de nectar

Sous un souverain qui savait exprimer aussi délicatement d'aussi gracieuses choses, et qui ne se contentait pas

de les dire en jolis vers, mais qui les chantait en couplets tout parfumés de bon goût, tout étincelans de verve, la gaîté française prit un développement nouveau ; et bientôt, sous un tel règne, la prospérité sociale permit de mettre la poule au pot, et chacun, se trouvant à l'aise, eut le temps de rimer et de boire ; le Béarnais donnait l'exemple. Séduisant comme Alcibiade, aimable comme Anacréon, on oublia qu'il avait été brave et terrible comme Achille, pour se souvenir qu'il était juste et bon comme Marc-Aurelle. Il nâquit un Malherbe pour le chanter, une Gabrielle pour le charmer, et un Sully pour l'aimer.

A partir de Henri IV, nous retrouvons la chanson mêlée aux troubles de la Fronde où elle devient puissance politique, fait partie du matériel de guerre des deux partis, et vomit d'un camp à l'autre une intarissable bordée de sarcasmes et de plaisanteries ; puis, quand la Fronde est passée, quand sont arrivées les dépravations de la Régence, les débauches du règne de Louis XV, nous la voyons devenir puissance sociale, courir les rues sous le nom de *Pont-Neufs*, et flétrir de ses refrains incisifs les petits abbés, coureurs de ruelles et de boudoirs (1), les escrocs, les chevaliers d'industrie, les grands seigneurs, les traitans et les grandes dames.

La Révolution arrive et la chanson prend un caractère solennel. Elle devient l'écho du sentiment de tous ; elle

---

(1) Monsieur l'abbé où courez-vous ?
Vous allez vous casser le cou, etc.

est mâle et sévère comme les chœurs antiques ; elle gronde en hymnes républicains ; se jette terrible au milieu des sanglantes mêlées, et pousse un cri : *aux armes !!!* qui fait tressaillir l'Europe entière : sous l'Empire, c'est encore elle qui électrise les bataillons, et crie sur tous les champs de bataille : *La victoire est à nous*, de Cadix aux bords de la Moskowa.

Aujourd'hui la chanson, représentée par Béranger, et comme fatiguée des luttes dont elle a heurté la Restauration, se tait après avoir exhalé un dernier soupir dans la pâle et incolore *Parisienne*. Mais si la grande chanson, la chanson élevée à la hauteur politique et sociale par le génie le plus populaire de l'époque, a cessé de chanter dans ce beau lyrisme que Béranger lui a fait, les pompes et les gloires du passé ; de peindre en vers à la Juvénal les turpitudes du présent ; de dérouler dans des strophes harmonieusement cadencées les merveilles qui attendent l'humanité à ses derniers âges, la chanson n'a pas pour cela abdiqué ; elle a conservé ses grelots et sa marotte.

La chanson ne peut périr parmi nous ; c'est une fleur qui se plaît sous notre beau ciel de France ; elle est là dans son terrain naturel ; ce n'est pas en serre chaude, c'est en pleine terre qu'elle y croît ; elle y réussit sans culture et sans art ; c'est un des ornemens de notre guirlande poétique.

Si la chanson politique et sociale nous a un moment abandonnés, il nous reste la chanson vive, gaie, spirituelle, caustique, enjouée, insoucieuse et folle, celle qui va partout chemins, frappant les ridicules, attaquant

les travers, démasquant les sots et vengeant la modestie des dédains de la fatuité.

Il nous reste la chanson des enfans du caveau, celle qui s'assied aux banquets, y fait éclore les éclats d'un rire homérique, s'y couronne de roses, et, à défaut de Falerne, sable le champagne à longs traits; celle dont Epicure est le philosophe, Anacréon et Horace les pères; qui eut pour fondateur, en France, saint Evremont, Lafare et Chaulieu, Lafosse et Palaprat; pour continuateurs, Gresset, Saurin, Collé, Gallet, Geliotte, Panard, Favart, Boufflers, Bernard, Laujon, et dont les descendans, en ligne directe, sont aujourd'hui, saint Gilles, Rougemont, Brazier, Dupaty, Jacquelin, Capelle, Philippon-de-la-Madeleine, Armand-Gouffé, Charles Sartrouville, Gentil, Antignac, Eugène de Pradel, Théaulon, etc.

Celle-là, cette chanson ne peut périr en France; elle y demeurera avec sa verve intarissable, ses allures piquantes et alertes, sa causticité joyeuse, tant qu'il y aura de l'esprit, de la verve, de la gaîté en France, et elle peut s'écrier comme Figaro dans le Barbier de Séville :

Et ma gaîté jamais ne finira.

A. Marie.

LE

JOVIAL DU MIDI.

La Joviale.

Air : *Comme faisaient nos pères.*

Le front joyeux, le verre en main,
Disciples d'Idalie,
Invoquons la Folie,
C'est elle qui nous met en train.
Cristal qui brille,
Vin qui pétille,
Charmant quadrille,
Aimable et jeune fille,

Doivent fixer, dans ce séjour,
Les Ris, les Grâces, les Amours.
Trinquons,
Buvons;
Puis, en chœur, répétons:
Gloire aux amans fidèles
De la table et des belles!....

Noyons les présens dont Comus
Surcharge cette table
Dans le jus délectable
Que nous offre le gai Bacchus.
Cœur n'osant dire
Ce qu'il désire
Connaît l'empire
D'un baiser, d'un sourire;
Par des préludes amoureux
Provoquons les plus doux aveux.
Trinquons, etc.

Quand d'un punch les flots bouillonnans
Jettent de vives flammes,
Avec d'aimables femmes,
Amis, soyons entreprenans.

Près d'une belle,
Soupir révèle
Flamme nouvelle
Dont son œil étincelle.
Puisqu'il nous envoie un cartel,
Sachons répondre à cet appel.
Trinquons, etc.

N'envions point le sort des rois :
Qu'est-ce que leur couronne ?....
Celle que l'Amour donne
Doit seule fixer notre choix.
Gaze légère,
Où l'art de plaire
Croit se soustraire
Au regard téméraire,
Se soulève.... Alors à nos yeux
S'offre un tableau délicieux.
Trinquons, etc.

La pendule au son argentin,
D'une aiguille dorée
Marque l'heure adorée
Où triomphe le dieu malin.
Fils de Sylène,

De ton domaine
La coupe pleine,
Le Désir nous entraîne
Vers l'alcôve où le Plaisir luit,
Où l'Amour fredonne sans bruit.
En bons
Lurons,
Sans vider les arçons,
Soyez amans fidèles
De la table et des belles.

LES COURONNES.

AIR : *N'avez-vous pas partagé nos travaux.*
(Dans Ketly.)

Dans la mansarde où je vis ignoré,
Je fuis des sots l'ennuyeuse cohorte ;
Tout courtisan, porteur d'habit doré,
Ne peut franchir le seuil de cette porte.
Sermens des grands ne m'ont jamais séduit.
En rejetant de honteuses aumônes,
Guidé par l'espoir qui me luit,
Je vais, dans mon humble réduit,
Payer mon tribut aux couronnes.

Plaignons le sort de cet aveugle-né
Qu'un sot orgueil conduit au rang suprême;
Il sent bientôt, sur son front couronné,
Combien est lourd le poids d'un diadème.

De vils flatteurs un essaim luxueux
Pour l'aveugler autour de lui bourdonne.
Ce roi que chacun croit heureux,
Le cœur triste et le front joyeux,
Maudit en secret sa couronne.

La France jette un cri de liberté !
A cet appel, le Lion populaire
Bondit !.... On voit son courage indompté
Faire un hochet d'un trône séculaire ;
Par lui, Lutèce est un vaste tombeau ;
A son aspect la royauté frissonne ;
Et le fer sanglant du bourreau
Fait rouler sur un échafaud
Tête de roi, sceptre et couronne.

Sur un rocher battu par les Autans
Vint se briser la royale puissance
De ce héros qui fut, pendant vingt ans,
L'amour, la gloire et l'orgueil de la France.
Déception !.... Pour prix de ses bienfaits,
Des mendians, qu'enrichit son aumône,
En flétrissant l'honneur français,
Vendirent aux sbires anglais
Napoléon et sa couronne.

C'est à seize ans qu'un amoureux désir
Nous fait sentir sa secrète influence ;
C'est à seize ans que le dieu du plaisir
Fait un appel au cœur de l'innocence ;
C'est à seize ans que, caressant l'erreur,
Aux lois d'hymen la beauté s'abandonne ;
C'est à seize ans que le bonheur,
D'un front où siége la pudeur,
Détache la blanche couronne.

Quand, sous un chef adoré des Français,
L'Aigle vainqueur parcourait les royaumes ;
Lorsque les Rois tremblans dans leurs palais
Se demandaient si nous étions des hommes ;
Que le canon au boulet meurtrier
Hurlait au loin les exploits de Bellone.
Pour le front de chaque guerrier
La victoire d'un vert laurier
Tressait l'immortelle couronne.

Où donc a fui la couronne d'amour
Que je formais de myrtes et de roses ?
Pauvre vieillard ! dans ce triste séjour
Le temps m'enchaîne à ses métamorphoses.

Pour moi l'amour n'a pas même un souris.
Si quelquefois le désir m'aiguillonne,
Les Grâces, les Jeux et les Ris,
Se moquant de mes cheveux gris,
D'épines m'offrent la couronne.

De ces héros qui n'ont plus d'avenir,
Dont les bourreaux ont brisé l'existence,
Ne perdons pas l'immortel souvenir ;
Car ils sont morts pour notre indépendance.
Quand chacun d'eux sur l'échafaud monté
Eût assouvi les vengeances du trône,
Sur leur front, plein de majesté,
Des Martyrs de la liberté
Brilla la céleste couronne.

Laissant aux grands le luxe des banquets,
Venez chez moi manger la gibelotte ;
Si mon réduit n'a pas riches parquets,
Il a du moins joyeuse mine d'hôte.
Portons d'abord un toast à la beauté
Qui veut encore égayer notre automne ;
Que le pampre au lierre ajouté,
Prouvant notre fraternité,
Ceignent leur front de leur couronne!

L'ALCOVE ET LE BOUDOIR.

(JEUX-DE-MOTS).

AIR : *A soixante ans on ne doit pas remettre.*

On a grand tort de délaisser l'alcôve
Pour célébrer les plaisirs du boudoir.
Ah! croyez bien que la discrète alcôve
Est, en amour, préférable au boudoir.
Modeste lit se trouve dans l'alcôve,
Riche divan décore le boudoir;
Mais le plaisir qu'on savoure à l'alcôve
Est bien plus vrai que celui du boudoir.

Sein virginal s'agite en une alcôve,
Cœur vicieux bondit dans un boudoir;
Bouton naissant s'entr'ouvre dans l'alcôve,
Rose d'amour s'effeuille en un boudoir.
Si le désir se glisse dans l'alcôve,
On voit l'orgie entacher le boudoir;
Lorsqu'un soupir s'échappe de l'alcôve,
Cris convulsifs bruïssent au boudoir.

Quand la nature a pour trône une alcôve,
L'art épuisé tient sa cour au boudoir;
Songes rians voltigent dans l'alcôve,
Lourds cauchemars assiègent le boudoir;
Plaisirs du cœur se trouvent dans l'alcôve,
Plaisirs des sens pullulent au boudoir;
Quand la vertu sommeille en une alcôve,
Le vice impur se vautre en un boudoir.

Jeunes époux, ne quittez pas l'alcôve
Pour les plaisirs mensongers du boudoir;
L'amour, offrant des roses à l'alcôve,
Laisse moisson d'épines au boudoir.
L'hymen heureux qui se plaît dans l'alcôve
Doit se garder de hanter le boudoir.
Vieillard aimé rajeunit dans l'alcôve,
Jeune mari vieillit dans un boudoir.

La volupté qu'on savoure à l'alcôve,
Ne peut jamais se trouver au boudoir.
Fleur d'oranger se détache à l'alcôve;
Soucis, pavots, naissent dans le boudoir.
Tissu de lin se soulève à l'alcôve,
Tissus soyeux s'arrachent au boudoir.
Quand la gaîté brille dans une alcôve,
On voit l'ennui bâiller dans un boudoir.

LE PETIT CHAPEAU.

AIR : *Mes amis, Versez-moi du vin ?*

Héros qu'idolâtra la France,
Qui ne vis plus qu'en souvenir,
Pour t'offrir douce souvenance
Pensers du cœur viennent s'unir....
Laissant le burin de l'histoire
Illustrer un règne si beau,
Ma muse, rêvant de ta gloire,
Va chanter ton petit chapeau !

Quand l'Aigle, en ses courses rapides,
Fesait pâlir le front des Rois ;
Que du Kremlin aux Pyramides
Napoléon dictait des lois ;

Lorsque trois puissances rivales
S'entretinrent sur un radeau,
On vit des couronnes royales
Courtiser le petit chapeau !

Quand le bronze au souffle de flamme
Tonnait le signal des combats,
Qu'électrisés par leur grande âme
Nos preux affrontaient le trépas ;
Lorsque dans un jour de bataille
La mort étendait son fléau,
Le plomb, le fer et la mitraille
Respectaient le petit chapeau !

Après une lutte sanglante
Où chacun fesait son devoir,
Où, la fortune si changeante,
Des vaincus trahissait l'espoir ;
Lorsque sur le champ du carnage
Bellone éteignait son flambeau.....
Les blessés recevaient l'hommage
De ce royal petit chapeau !

Lorsque, fatigués de victoires,
Le front couronné de lauriers,
Les soutiens de nos vieilles gloires
Revoyaient leurs humbles foyers;
Qu'un héros, d'un regard de père,
Saluait l'ondoyant drapeau,
Le beau sexe, heureux de lui plaire,
Souriait au petit chapeau!

Dessous sa redingote grise
Battait un cœur pur, noble et fier.
France heureuse! était sa devise,
Son vœu, son désir le plus cher.
La gloire à la valeur unie
Faisait bruïre son cerveau!...
Que de talent! que de génie
Recouvrait son petit chapeau!

Quand, après maint et maint prodige,
Du Héros l'étoile pâlit;
Que la France, en proie au vertige,
Fit de son Héros un Proscrit!

Que, pour prix de ses beaux faits d'armes,
A Sainte-Hélène est son tombeau;
Tout Français doit de quelques larmes
Honorer son petit chapeau !

LA CLOCHE DE SAINTE-ADULE.

Air : *Cet arbre apporté de Provence.*

De la cloche de Sainte-Adule
Quand le son bruït dans les airs,
Des benêts, à l'esprit crédule,
Entonnent de pieux concerts.
Quand d'un ironique sourire
L'homme en surplis reçoit leur don,
Entendez la cloche leur dire :
Din-don ! din-don ! din-don ! din-don !

Pour épouser la jeune Elise,
Le sexagénaire Mondor,
D'un pas fier se rend à l'église
Qui doit lui livrer un trésor !...
Ils sont unis..... Le clerc empoche
L'offrande du vieux céladon,
Et de Sainte-Adule la cloche
Bruït : Din-don ! din-don ! din-don !

Alix, belle et riche fermière,
Pour obéir à son seigneur
Qui vient de la nommer rosière,
De Lucas couronne l'ardeur.....
Le soir, quand Lucas s'émerveille
A gambader le rigaudon,
La cloche crie à son oreille :
Din-don ! din-don ! din-don ! din-don !

Sainte-Adule, ainsi que Toulouse,
Possède un club de jeux-floraux,
Où chaque poète en belouse
Reçoit le prix de ses travaux....
La fleur que cueille leur génie
Se métamorphose en chardon,
Et, pendant la cérémonie,
Le glas râle : Din-don ! din-don !

Folliculaire à tant la page,
Plagiaires pauvres d'esprit,
Dandys singeant le moyen-âge,
Vous tous que le bon goût proscrit,
Que chaque jour son fouet flagelle;
Faiseurs de vers à la Pradon,
Courez.... la cloche vous appelle :
Din-don ! din-don ! din-don ! din-don !

L'ABDICATION.

AIR : *Et toi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?*

Dans un palais, séjour de l'opulence,
Où l'or, la pourpre éblouissaient les yeux,
Un roi, craignant de tomber en démence,
A ses sujets ainsi fit ses adieux :
Enfans! voilà mon sceptre et ma couronne;
Leur poids par moi ne peut être porté;
Je vois trop bien où peut conduire un trône.
Plus d'esclavage! à moi la liberté!....

Lorsque le peuple, inconstant à l'extrême,
Me saluant d'un vain titre de roi,
Para mon front d'un brillant diadème,
Mon cœur battit de douleur et d'effroi....

Puis, quand la foule à me voir s'émerveille,
Que le canon hurle ma royauté,
Un glas de mort bruït à mon oreille.....
Plus d'esclavage ! à moi la liberté !

Roi ! chaque nuit sur ma couche fiévreuse
En vain mes yeux appellent le sommeil.
Le souvenir d'une enfance rieuse
Ternit pour moi le plus brillant soleil....
Dans les ennuis se consume ma vie ;
Plus d'avenir pour mon cœur attristé !...
Vite.... prenez ces hochets qu'on envie.
Plus d'esclavage ! à moi la liberté !

Quand chaque jour la sottise orgueilleuse
Croit m'aveugler d'un fastueux encens;
Que des flatteurs la tourbe luxueuse
Vient m'assourdir des mots vides de sens;
En regrettant cette aimable licence
Où présidait la folâtre gaîté,
Esclave roi ! je murmure en silence :
Plus d'esclavage ! à moi la liberté !

Autour de moi sont d'orgueilleux ministres....
Sans leurs conseils, un roi ne peut régner.
Je vois inscrit sur leurs sanglans registres :
Malheur du peuple! et je dois le signer!....
Puis, de vautours un essaim famélique
Vote un budget qu'il pille à volonté.
Pour m'affranchir de son joug vampirique,
Plus d'esclavage! à moi la liberté!

Quand à mon nom le bronze des batailles
Vomit la mort sur le peuple aux abois;
Lorsque j'entends la cloche aux funérailles
Tinter le deuil pour cimenter mes droits;
Que chaque jour le sol de la patrie
S'empreint d'un sang justement regretté,
Mon cœur se broie.... et ma bouche s'écrie :
Plus d'esclavage! à moi la liberté!

Mais, c'en est fait!... je romps mes fers... j'abdique!...
Adieu, grandeurs, je vous fuis sans regret.
Puisqu'en mon sein palpite un cœur civique,
Avec orgueil je redeviens sujet!

La royauté n'est qu'un brillant fantôme
Dont les joyaux frappent de cécité....
Assez de roi.... je dois, je veux être homme!
Plus d'esclavage! à moi la liberté!!!

RIEN DANS LES MAINS,

RIEN DANS LES POCHES.

Air du Verre.

A rimer un refrain joyeux,
Ma Muse, montre-toi docile ;
Prouve que tu sais, quand tu veux,
Joindre l'agréable à l'utile.
Ma pendule sonne minuit ;
Du sommeil pour fuir les approches,
Avec moi chante à petit bruit :
Rien dans les mains, rien dans les poches.

Un charlatan de franc aloi,
Propre à jouer différens rôles,
Pour nous faire subir sa loi,
Débitait force fariboles.

Habile dans l'art des Mandrin,
De raps emplissant ses sacoches,
Il s'écriait d'un ton bénin :
Rien dans les mains, rien dans les poches.

Sous le malheur courbant le front,
On voit le pauvre prolétaire
Dévorer maint et maint affront,
Espérer, souffrir et se taire....
Lorsqu'un sordide créancier
L'accable d'outrageans reproches,
Il lui répond, sans s'effrayer :
Rien dans les mains, rien dans les poches.

Des tartufes à l'air sournois,
Porteurs d'une noire livrée,
A l'œil d'aigle, au joufflu minois,
Vendent à prix d'or leur denrée.
Lorsque, réalisant leurs vœux,
Leur chant s'unit au son des cloches,
Leur bouche crie aux malheureux :
Rien dans les mains, rien dans les poches.

Lorsque, sous des lambris dorés,
Végète la sotte opulence;
Qu'un essaim d'esclaves titrés
S'engraisse aux dépens de la France;
Pour le pauvre, mourant de faim
Près de leurs odorantes broches,
Ils n'ont jamais que ce refrain :
Rien dans les mains, rien dans les poches.

Princes, que les peuples font rois,
N'entachez pas votre couronne;
Craignez que le peuple, aux abois,
Ne reprenne ce qu'il vous donne....
Son bras nerveux, pour vous punir,
Peut tonner de sanglans reproches,
S'il ne trouve, pour avenir,
Rien dans les mains, rien dans les poches.

Suivant les arrêts du destin,
Revêtus de pourpre ou de bure,
Les cadavres du genre humain
Des vers deviennent la pâture;

Et ce vain fantôme d'orgueil,
Grand ordonnateur de brioches,
N'a, sous les planches du cercueil,
Rien dans les mains, rien dans les poches.

LES BAGATELLES DE LA PORTE.

Air du Charlatanisme.

Nargue de l'envie et des sots,
Je veux chanter quoi qu'on en dise ;
Momus, prête-moi tes grelots?
Franche gaîté, c'est ma devise.
Au censeur qui veut s'aviser
De blâmer les traits que je porte,
Je réponds : C'est assez causer ;
Je n'aime pas à m'amuser
Aux bagatelles de la porte.

Désirant connaître Paris,
Frédéric quitte son village ;
Les Jeux, les Grâces et les Ris
Charment les ennuis du voyage.
Envieux de fraterniser,
Il prodigue l'or qu'il apporte,
Croyant se ridiculiser
S'il osait jamais s'amuser
Aux bagatelles de la porte.

A la prude Agnès, dont l'humeur
Fit échouer mainte entreprise,
Frédéric a donné son cœur.
Jugez un peu de sa surprise!
Craintif, il ose proposer
Une somme d'or assez forte.
Agnès, loin de la refuser,
Lui dit : C'est assez s'amuser
Aux bagatelles de la porte.

En butte à maint et maint brocard,
Trompé par un sexe volage,
Frédéric rompt, mais un peu tard,
Les fers d'un honteux esclavage.
S'étant laissé dévaliser,
Fuyant Lutèce, il n'en rapporte
Qu'un témoin prêt à l'accuser
D'avoir fait plus que s'amuser
Aux bagatelles de la porte.

Un octogénaire, à Lison
Voulut unir sa destinée.
L'Amour, avec juste raison,
Vit à regret cet hyménée.
Ne pouvant plus temporiser,
De son mieux Orgon se comporte;
Mais il eut beau s'électriser,
Il fut forcé de s'amuser
Aux bagatelles de la porte.

Jadis, aux nobles champs d'honneur,
Les fiers vétérans de Bellone,
Des lauriers dus à leur valeur
Tressaient l'immortelle couronne.
On veut en vain les mépriser;
Avec orgueil chacun supporte
Le fardeau qui doit l'écraser....
Ils n'ont jamais su s'amuser
Aux bagatelles de la porte.

Honneur! au soutien de la loi,
Au député patriotique,
Qui, sans profession de foi,
Montre un cœur pur, libre et civique.
De Judas il craint le baiser;
Et sa voix mâle, noble et forte,
Eloquemment sait maîtriser
Tous ceux qui veulent s'amuser
Aux bagatelles de la porte.

Sur un trône éblouissant d'or,
Un roi, que la pourpre environne,
Ne prenant que lui pour mentor,
Ternit l'éclat de sa couronne.
Désireux de thésauriser,
Il sourit aux coups qu'il nous porte;
Son orgueil est d'en imposer
Au peuple qu'il voit s'amuser
Aux bagatelles de la porte.

Pour conserver la liberté,
Prix de ton stoïque courage,
Peuple, oppose à l'adversité
Un front prêt à braver l'orage.
Ne te laisse point mépriser ;
Que l'honneur te serve d'escorte ;
Crains de te laisser abuser ;
Il n'est plus temps de t'amuser
Aux bagatelles de la porte.

De s'inscrire au temple du goût,
Chaque poète a la manie ;
Mais, hélas ! le passe-partout
Ne s'accorde qu'au vrai génie.
Cherchant toujours à s'abuser,
De rimailleurs une cohorte,
Espérant s'immortaliser,
Passe son temps à s'amuser
Aux bagatelles de la porte.

LA CROIX D'HONNEUR.

AIR : *C'était l'argent d'un brave militaire.*

Lorsque de Mars l'ondoyante bannière
Guidait nos preux à d'illustres combats;
Lorsque s'ouvrait la sanglante carrière,
Remplis d'ardeur, on voyait nos soldats
Vaincre ou trouver un glorieux trépas.
Napoléon, qui fit des rois esclaves,
Dont l'univers admira le grand cœur,
Pour rehausser la valeur de ses braves,
Institua la légion d'honneur.

Pour l'obtenir, sur le champ de bataille
On vit souvent jeunes et vieux guerriers
Braver le feu, le fer et la mitraille,
Et de la gloire aplanir les sentiers
Qu'ils parcouraient en cueillant des lauriers.

Aux pieds du chef qu'idolâtra la France,
Ils déposaient le prix de leur valeur,
Et sur leurs cœurs palpitans d'espérance
Napoléon plaçait la croix d'honneur.

Sous l'humble toit de chaume héréditaire,
Qui fut témoin de ses plus jeunes ans,
Un vétéran, vieillard octogénaire,
Avec plaisir contait à ses enfans
Le long récit de ses faits éclatans.
Ses yeux éteints retrouvaient quelques larmes
En contemplant les traits de l'Empereur.
Près de sa couche étaient ses vieilles armes,
Et sur son sein brillait la croix d'honneur.

Lorsqu'un Bourmont, d'exécrable mémoire,
Trahit son prince au moment du danger;
Quand les Français, après vingt ans de gloire,
Durent subir le joug de l'étranger,
Des vieux grognards le cœur ne put changer.
Près de finir leur illustre carrière,
Leurs fiers regards défiaient le vainqueur;
Et dans leur sein, siége d'une âme altière,
Fut le cercueil où gît leur croix d'honneur.

Mais cette croix, réservée au courage,
Que le guerrier seul aurait dû porter,
Après l'empire est tombée en partage
Aux courtisans, qui, pour s'accréditer,
Avaient recours au grand art de flatter....
A ses sermens une horde parjure
De la souiller mendiait la faveur;
Et sur le froc qui couvre l'imposture
J'ai vu rougir la noble croix d'honneur.

De Sainte-Hélène ombre illustre et chérie,
Pour te venger visite nos climats;
Tu reverras une ingrate patrie
Ne prodiguer ses dons qu'à des Judas,
Et trafiquer du sang de tes soldats....
Un sein, exempt de souillure et de tache,
De ton ruban ne se voit plus porteur;
Quand chaque jour la poitrine d'un lâche
Effrontément montre une croix d'honneur.

Pauvre ruban! vois pâlir ton étoile;
Ton existence est veuve d'avenir!....
D'un crêpe noir la royauté te voile....
Mais, tout soldat fêtant ton souvenir,

A son héros aime à te réunir.
Pour ces grognards que la haine injurie,
Tu brilleras de toute ta splendeur !....
L'habit râpé des fils de la patrie
Sans tache encor montre la croix d'honneur !

LA PROSCRITE.

Air : *A soixante ans on ne doit pas remettre.*

Loin du pays où je fus libre et belle,
Mon existence est veuve d'avenir.
Noble patrie ! en vain ma voix t'appelle,
Mon nom pour toi n'est plus qu'un souvenir ;
Auprès de toi pourrai-je revenir ?
D'un doux espoir mon cœur encor palpite ;
Enfans, je meurs de froidure et de faim !
Cœurs généreux, à la pauvre proscrite
Donnez, donnez un asile et du pain !....

Pitié, pitié pour ma douleur amère !....
Des pleurs de sang jaillissent de mes yeux ;
Un fils ne peut méconnaître sa mère ;
De vous revoir mon cœur est envieux ;
Mon sort encor peut être glorieux !
D'un doux espoir, etc.

Il m'en souvient de ces jours où la gloire
Parait mon front de superbes lauriers ;
Jours d'avenir !.... où mon char de victoire
Voyait des rois, illustres prisonniers,
Courber le front devant des ouvriers !
D'un doux espoir, etc.

En souriant alors à l'espérance,
Je me disais, avec un noble orgueil :
Sous mes regards va s'illustrer la France ;
Son sol sacré deviendra le cercueil
Des rois ligués pour y porter le deuil.
D'un doux espoir, etc.

Déception !.... un essaim famélique
A de mes fils dévoré les labeurs,
Et désormais un cri patriotique
N'est plus qu'un cri sans écho dans leurs cœurs ;
Cri que punit la hache des licteurs.
D'un doux espoir, etc.

D'une mourante exaucez la prière :
Je dois, je veux mourir auprès de vous.
Un petit coin pour déposer ma bière.....
C'est un bienfait que j'implore à genoux ;
Accordez-moi ce dernier rendez-vous.....
D'un doux espoir mon cœur encor palpite ;
Enfans ! je meurs de froidure et de faim !
Cœurs généreux, à la pauvre proscrite
Donnez, donnez un asile et du pain !

LA CHANSON.

Air : *Les Chansons* (de Béranger).

La chanson ,
La chanson
A grande influence
En France ;
La chanson ,
La chanson
Flétrit plus d'un écusson.

Qui veut faire une chanson
Prend Bacchus pour échanson ;
Le vin coule, et le couplet
Sort du fond du gobelet.
La chanson , etc.

Ici-bas les souverains,
Très amateurs de refrains,
De Momus gais nourrissons,
Font des sermens en chansons.
La chanson, etc.

Pour implorer des secours,
Un pauvre aveugle a recours
A quelque couplet piteux
Qui peint son sort malheureux.
La chanson, etc.

Pour rappeler près de lui
La bonne humeur qui l'a fui,
L'ouvrier se met en train
Par un folâtre refrain.
La chanson, etc.

Dans les champs, le laboureur,
Le front couvert de sueur,
Chante, aiguillonnant ses bœufs,
Un vieux refrain du Pont-Neuf.
La chanson, etc.

Dans l'attente d'un amant,
La modiste, au cœur aimant,
Aux yeux noirs, au teint bruni,
Crie un air de Rossini.
La chanson, etc.

Chantant l'hymne marseillais,
Jadis le peuple français,
Par de glorieux exploits,
Fit pâlir le front des rois.
La chanson, etc.

Appelant un avenir
Qui n'est pas prêt à venir,
La Parisienne, en juillet,
D'un trône fit un hochet.
La chanson, etc.

Chansonnier fort en crédit,
Désaugiers, avec esprit,
Sut amuser tour à tour
Les champs, la ville et la cour.
La chanson, etc.

Par des refrains où l'on voit
L'homme au cœur franc, libre et droit,
Saint-Gille arrache à l'erreur
Son faux visage imposteur.
La chanson, etc.

On vit Emile Débrau,
Honorant le vieux drapeau,
Chanter l'Aigle, et les lauriers
Que moissonnaient nos guerriers.
La chanson, etc.

Le poète Béranger,
Que la France a su juger,
Transformant l'ode en chanson,
Aux rois donna le frisson.
La chanson, etc.

Ainsi, sur l'esprit français,
Comme l'a dit Beaumarchais,
Malgré de graves leçons,
Tout finit par des chansons.
La chanson,
La chanson
A grande influence
En France;
La chanson,
La chanson
Flétrit plus d'un écusson.

LA COLONNE DU 10 AVRIL 1814.

Air à faire.

Vous, dont un juste et noble orgueil
Guide les mâles caractères,
Sur le sol où dorment nos frères
Entonnez un hymne de deuil.
Courez, enfans de la Garonne,
Le cœur palpitant d'avenir,
Fêter l'immortel souvenir
Que reflète cette colonne.

Dix avril!.... le canon grondait....
Le nombre accabla le courage;
Et Clio burina la page
Qu'un si beau trépas demandait.

Tapis de verdure couronne
Le sol qu'illustra la valeur ;
Là, s'unit la gloire à l'honneur !
Là, du dix avril la colonne !....

Sans honte ils avaient survécu
A leur héroïque défaite ;
Lorsqu'ils battirent en retraite,
La gloire sourit aux vaincus.
Que notre amour les environne ;
Honneur à ces braves Français,
Qui, du sang espagnol, anglais,
Ont cimenté cette colonne !

Pour préserver notre cité
Des baïonnettes étrangères,
C'est là que sont tombés nos frères,
Le front ceint d'immortalité.
Si Londres, l'Ecosse et Lisbonne,
Dans nos champs voulaient moissonner,
On verrait leurs fronts s'incliner
Devant cette noble colonne.

Fils d'Isaure, si l'étranger
Voulait vous traiter en esclaves,
Que le souvenir de nos braves
Vous fasse affronter le danger.
Si le canon ennemi tonne,
En vous riant de sa fureur,
Venez retremper votre cœur
Près de cette auguste colonne.

Citoyens, qu'en un si beau jour
Réunit la reconnaissance,
A ceux morts pour votre défense
Apportez un tribut d'amour.
Que d'un chant divin l'air résonne
Pour leur souvenir glorieux ;
Honneur, respect religieux
A cette immortelle colonne !

LA MOUSTACHE.

MOT DONNÉ.

Air du Verre.

A l'instant, sur un mot donné,
On veut que j'exerce ma muse ;
Je tremble d'être mal mené ;
Un poète aisément s'abuse.
Ah ! soyez censeur indulgent,
Et je vais, pour remplir ma tâche,
Plein d'un espoir encourageant,
Faire des vers sur la moustache.

Une moustache est l'ornement
Et l'emblême de la vaillance ;
Aussi, jamais impunément
Ne lui voit-on faire une offense.

Elle décore la valeur,
Sert d'épouvantail au bravache ;
Et l'on est sûr, au champ d'honneur,
De voir s'illustrer la moustache.

On voit souvent un marjolet
Par qui la moustache est portée,
Laisser sans vengeance un soufflet
Reçu sur sa face éhontée.
Sans cesse en butte à maint lardon,
Il est aisé, sans qu'il se fâche,
D'arracher à ce mirmidon,
Poil à poil, sa jeune moustache.

Le beau sexe lorgne en secret
Une moustache retroussée ;
Sa vive rougeur nous permet
D'expliquer sa douce pensée.
Goûtant les plaisirs du sérail,
Tête qu'ombrage un blanc panache
Offre ses lèvres de corail
Aux froissemens d'une moustache.

Felsheim et Brandt, dans leur manoir,
Chauds partisans de la bouteille,
Largement, du matin au soir,
Fêtaient le doux jus de la treille.
Quand Felsheim passa l'Achéron,
Fidèle au saint nœud qui l'attache,
Brandt du haut et puissant baron
Porta sur son cœur la moustache.

Une nuit, d'un amant heureux
Moustache à moitié fut coupée,
Et par un page audacieux
L'attente d'un bon roi trompée.....
Son œil, pour punir l'indiscret,
Sur chaque courtisan s'attache ;
Qui condamner ? Henri n'avait
Comme eux qu'un côté de moustache.

Jadis, lorsque la bonne foi
Etait en honneur chez nos pères,
Clio cite ce trait d'un roi
Bien différent de ses confrères :

Voyant épuisé son budget,
Pour accomplir sa noble tâche,
Ce prince, en acceptant un prêt,
Donna pour garant sa moustache.

Osmin, l'élite des guerriers,
Vainqueur aux champs de l'Ibérie,
Venait déposer ses lauriers
Aux pieds de sa chère Marie :
La jeune vierge lui sourit ;
Et la tendre fleur fut sans tache
Jusqu'au moment où l'amour vit
Sur une rose une moustache.

Lorsque l'Aigle, aux regards de feu,
De nos preux comblait l'espérance ;
Qu'un héros se faisait un jeu
D'immortaliser sa vaillance,
La noble compagne de Mars,
Que nul penser amer n'entache,
Avec orgueil de nos grognards
Caressait la vieille moustache.

Je hais le Crésus fastueux
Qui, sans avoir l'âme attendrie,
Peut voir un soldat malheureux
Lui tendre sa main amaigrie.
Sous l'hermine et sous le satin
Le vice scandaleux se cache,
Quand le brave, souvent sans pain,
Montre avec orgueil sa moustache.

Sur la lèvre d'un Tabarin
La moustache sert de risée ;
Sur celle de maint citadin
On la voit souvent méprisée.
Narguons ces chevaliers errans
Tremblant devant une cravache ;
Mais de nos braves vétérans
Sachons respecter la moustache.

LES PANTINS.

(1829).

Air : *Les Gueux* (de Béranger).

Pantins,
Pantins,
Dont les parchemins
Ouvrent tous chemins ;
Oh ! quels pantins !

Qui voyons-nous à la ronde
Tourner au gré de tous vents,
Et tour à tour, dans ce monde,
S'engraisser à nos dépens ?
Pantins, etc.

Parfumés de musc et d'ambre,
Le dos souple et l'air calin,
Qui valette à l'antichambre
D'un noble au regard hautain?
Pantins, etc.

Cette horde de tartufes,
Dont le front est avili,
Qui, pour se gorger de truffes,
Dîne à l'hôtel Rivoli:
Pantins, etc.

Tous ces brocanteurs de cierges,
Tous ces imberbes héros,
Dont les glaives encor vierges
Se rouillent dans leurs fourreaux:
Pantins, etc.

Tous ces vautours faméliques,
Plats courtisans du pouvoir,
Aux monarques despotiques
Donnant des coups d'encensoir:
Pantins, etc.

Cafards à rouge livrée,
Qui, la croix d'or sur le sein,
Du ciel procurent l'entrée
A tout riche libertin :
Pantins, etc.

Ces beaux esprits diaphanes,
Orgueilleux d'un nom titré,
Lançant des ruades d'ânes
Sur le génie ignoré :
Pantins, etc.

Rédacteur à bouche close,
Fier d'un masque d'arlequin,
Parfumant à l'eau de rose
Quelqu'écrit anti-malin :
Pantins, etc.

Ces rivaux de Don-Quichotte,
Fréquentant le Carousel,
Prêts à pousser une botte
Pour le trône et pour l'autel :
Pantins, etc.

Crésus d'illustre naissance,
Ministres, pairs, députés,
Autocrates que la France
Surcharge de dignités :
Pantins,
Pantins,
Dont les parchemins
Ouvrent tous chemins ;
Oh ! quels pantins !

LA BLANQUETTE DE LIMOUX.

Vins d'Italie et vins d'Espagne
Dilatent mon palais gourmet ;
Vins de Bordeaux, vins de Champagne,
Me font savourer leur fumet ;
Jurançon, Pomard, Hermitage,
Tour à tour satisfont mes goûts ;
Mais j'offre mon premier hommage
A la Blanquette de Limoux.

Lorsque, de sa prison humide
S'élançant en filets neigeux,
Je vois son essence fluide
Briller en perles à mes yeux

Que de sa liqueur parfumée
Je rends Ganimède jaloux,
J'aime à fêter la renommée
De la Blanquette de Limoux.

Près d'une gentille brunette,
Lorsqu'un amant veut être heureux,
D'une bouteille de Blanquette
Il fait précéder ses aveux.
La belle boit;.... sous la feuillée
L'amour livre un combat bien doux;
Puis, une fleur est effeuillée
Par la Blanquette de Limoux.

Chansonniers, qui de cette vie
Aimez à fêter les instans,
Si ma loi par vous est suivie,
Vous passerez gaîment le temps.
Le vers qui vous fuyait la veille,
Vous donnant ici rendez-vous,
Se trouve au fond d'une bouteille
Dite: Blanquette de Limoux.

David, industriel habile,
Connu de tout dégustateur,
Tient entrepôt dans cette ville
Des vins que prise un amateur.
Mais parmi ceux que l'on encense,
Qu'on trouve les meilleurs de tous,
Chacun donne la préférence
A sa Blanquette de Limoux.

Les grands, dans de sales orgies
Sablent force vins capiteux,
Qui leur donnent faces rougies
Et cœurs sans pensers généreux.
Les rois, pour chasser l'humeur noire
Qui nous met sens dessus dessous,
A mon avis ne devraient boire
Que de Blanquette de Limoux.

Joyeux enfans de la Garonne,
Prolétaires d'âme et de cœur,
Donnons au diable la couronne
Vierge encore de bonne humeur;

Animés d'un amour civique,
Dans un banquet d'aimables fous,
Consacrons un refrain bachique
A la Blanquette de Limoux.

NAPOLÉON.

Air : *Pour un Soldat qui n'en a pas l'usage.*

Napoléon !.... A ce nom qui rappelle
Tant de splendeur, de gloire et de hauts-faits ;
A ce grand nom, ma mémoire fidèle
Veut célébrer ce héros des Français
Qui vit des rois mendier ses bienfaits.
Lâches tyrans que la sottise encense,
Qui pâlissez en prononçant son nom,
La tête nue, écoutez en silence ;
Je vais chanter le grand Napoléon !

Ajaccio fut le berceau de l'homme
Que le génie embrasa de ses feux.
A sa naissance il prédit un royaume
A cet enfant dont le sort glorieux
Pendant vingt ans a fait des envieux !
Bien jeune encor, l'élève de Brienne
A l'avenir léguait déjà son nom,
Et le soldat de Toulon mit en scène
L'homme du siècle ; enfin, Napoléon !

Les yeux en pleurs, la malheureuse France
Ne voyait plus que sang, que mort, que deuil,
Quand un héros, par sa rare vaillance,
De la patrie et l'espoir et l'orgueil,
Sut pour un sceptre échanger son cercueil.
Aux champs de Mars la valeur le couronne;
Les rois, tremblans, implorent un pardon;
Et sur l'airain que la gloire environne
L'histoire inscrit le grand Napoléon!

Sur le Thabor que le palmier ombrage,
Sur les remparts orgueilleux du Kremlin,
Aux bords fleuris arrosés par le Tage,
Dans le pays qu'habite le Germain,
Et sur le sol de l'empire romain,
L'Aigle vainqueur dans la lice guerrière,
De la patrie ennoblissait le nom,
Et tous les rois saluaient la bannière
Que protégeait le grand Napoléon!

Ivres d'orgueil, voulant de nouveaux maîtres,
Notre patrie a vu des maréchaux,
En marchandant le stigmate des traîtres,
Déshonorer ses glorieux drapeaux,
Et trafiquer du fruit de ses travaux.
D'or et d'emplois la noblesse affamée,
Appelle au trône un Louis!.... un Bourbon!....
Mais l'exilé, fort de sa renommée,
Se dit encor: Je suis Napoléon!....

Las de souffrir un honteux esclavage,
Des cris d'amour appellent le héros ;
Il les entend, et son bouillant courage
Lui fait braver le caprice des flots,
Tant pour son cœur la France a des échos !
Il la revoit cette terre chérie !
Peut-il en craindre un nouvel abandon,
Quand les guerriers de la mère-patrie
Fêtent en chœur le grand Napoléon ?

A Waterloo, l'acier luit, l'airain tonne ;
Mais la victoire a fui nos étendarts ;
L'Aigle succombe, et la gloire s'étonne
De voir mourir les nourrissons de Mars,
En l'accusant de leurs derniers regards.
L'honneur sans tache ennoblit seul la tombe
Que leur creusa l'infâme trahison ;
Et l'univers honora l'hécatombe
De ces héros chers à Napoléon !

Sur un rocher battu par la tempête
Est exilé le plus grand des héros ;
L'adversité ne peut courber sa tête,
Et son regard fait pâlir ses bourreaux ;
Mais sa grande âme a fini ses travaux !....
Le sol français réclame le grand homme.
Lorsque la mort fit ouvrir sa prison,
La gloire dit : La colonne Vendôme
Est le tombeau du grand Napoléon !

Ce monument auguste où la victoire
Brille à nos yeux d'une illustre splendeur ;
Ce monument est l'éloquente histoire
De ce soldat fait deux fois empereur,
Dont l'univers admira le grand cœur.
Sur la colonne on rêvoit sa statue ;
Et quand nos cœurs battent à l'unisson,
L'Aigle étonné crie !.... et, fendant la nue,
Plane au-dessus du grand Napoléon !

Cette statue est sa digne épopée.
Honneur à Seurre, à son savant ciseau !
Oui, du héros c'est l'héroïque épée,
C'est le regard, c'est le petit chapeau
Qui saluait notre ondoyant drapeau.
Voilà le frac, la redingote grise,
Riches de gloire et du plus haut renom....
Qu'il était grand sous cette simple mise !...
Gloire immortelle au grand Napoléon !!!

LE DIABLE.

Air du Pas redoublé.

Le diable !.... A ce nom, quel effroi !!!
Rassurez-vous, mesdames ;
C'est un garçon de bon aloi,
Laissant en paix les âmes.
Il est blanc, jeune, sans souci,
Semi-fashionable,
Sans cornes et sans queue.... Ainsi,
Ne craignez pas ce diable.

Il prend Toulouse pour enfer,
Un tabouret pour trône ;
Pour sceptre une plume de fer,
Un foulard pour couronne.

Ce roi n'est ni maigre ni gras,
Il se tient bien à table ;
Le budget ne l'engraisse pas ;
Enfin, c'est un bon diable.

Il aime à fronder les travers
Dont ce siècle pullule,
A peindre en prose comme en vers
Les traits du ridicule.
De trop aimer la liberté
On le trouve blâmable....
Chez elle aussi la royauté
Ne reçoit point ce diable.

Inspiré par le dieu d'amour,
Il courtise les belles,
Et du beau sexe chaque jour
Obtient faveurs nouvelles.
Jeune fille au gentil minois,
A ses feux favorable,
Ne craint pas, chérissant ses lois,
De se donner au diable.

Ici-bas, la religion
Masquant l'hypocrisie,
Nous offre une réunion
Riche d'apostasie.
On voit accourir au saint lieu
Un essaim misérable
D'hommes qui, toujours priant Dieu,
Ne valent pas le diable.

Dans un joyeux banquet d'amis,
Sans fard, sans étiquette,
Où ne se trouvent point admis
Gens portant amulette,
J'applaudis lorsque la beauté,
Traitant l'enfer de fable,
Toute à la folâtre gaîté,
Adresse un toast au diable.

Quand je ferai de longs adieux
A la machine ronde ;
Que, mû d'un désir curieux,
J'irai voir l'autre monde,

Lorsqu'enfin mon corps à son tour
Deviendra grain de sable,
Puissé-je au ténébreux séjour
Trouver quelque bon diable !

LES FOUS.

AIR : *Ainsi, jadis un grand Prophète.*

Joyeux enfans de la folie,
Qui mordez à son hameçon,
A la déesse qui vous lie
Je consacre cette chanson.
D'être fou chacun à la ronde
Ici-bas se montre jaloux....
Erasme a prouvé que ce monde
N'est qu'un brillant bazar de fous.

Dans les palais et sous le chaume,
La folie a son logement ;
Son divin parfum nous embaume
En nous frappant d'aveuglement.
Guidant nos pas, elle nous ouvre
Un chemin que nous suivons tous....
Par elle l'orgueil fait du louvre
Un royal entrepôt de fous !

Ces éhontés feuilletonistes,
Qui vendent leur plume au pouvoir ;
Ces saltimbanques publicistes
Transigeant avec leur devoir ;
Ces valets qui, devant un trône,
Sont fiers de fléchir les genoux
Pour obtenir royale aumône,
Ont place au cabanon des fous !

Ce siècle en ses métamorphoses
Nous montre vieillards de vingt ans,
Offre à l'indigent bourses closes,
Au vice, de l'or, de l'encens....
Pour jouir d'un destin prospère,
Il faut, hurlant avec les loups,
Vendre son honneur à l'enchère,
Et prendre loge chez les fous !

Ce souffreteux sexagénaire,
Qui porte binocle et corset ;
Ce dandy qui d'un poitrinaire
Sur son visage a le cachet ;
Ces Français, singeant l'Angleterre
Dans leur toilette et dans leurs goûts,
N'ont-ils pas tous sur cette terre
Leur place à l'hôpital des fous ?

L'orateur, nouveau Démosthène,
Qui, fort de ses mâles vertus,
De la cité parisienne
Fronde à haute voix les vertus;
Qui, plein d'un courage civique,
Des rois affronte le courroux,
Pour soutenir la république,
N'est-il pas le plus grand des fous?

Ces princes que la flatterie
Endort sous des lambris dorés,
Qui, sourds aux cris de la patrie,
S'entourent d'esclaves titrés;
Tous ces brocanteurs de royaumes,
A l'orgueil donnant rendez-vous,
Sont, comme le dernier des hommes,
Inscrits sur la liste des fous.

—

De cette rose purpurine
Qu'aux chalands offre la beauté,
L'acquéreur trouve enfin l'épine
Que lui cachait sa cécité....
Plein de ressentiment, il jure
De délaisser pareil bijou;
Et, le même soir, le parjure
Joue encor le rôle de fou!

Ce peuple léger, qu'émerveille
L'entourage d'un souverain ;
Que l'on voit encenser la veille
Ce qu'il blâme le lendemain ;
Qui, lorsqu'il vole à la victoire,
Pour arme se sert d'un caillou,
A, dans les pages de l'histoire,
Mérité le titre de fou !

Ici-bas la vie est un songe
Qui vient bercer notre sommeil ;
Mais, de ce séduisant mensonge
Pour nous luit bientôt le réveil !....
Alors, maudissant sa naissance,
Chaque mortel comble son trou,
En voyant que son existence
Ne fut que le rêve d'un fou !

LA GASTRONOMIE.

Air du Charlatanisme.

Pour trouver un joyeux sujet,
De Limoux fêtons la blanquette ;
Grâce à son généreux effet,
Déjà ma muse est en goguette....
De pensers mon cerveau bruït.
Narguant la docte académie,
Cédant à l'espoir qui me luit,
Je vais chanter à petit bruit
Le journal *la Gastronomie!*

Vous, dont le palais délicat
Rend hommage à la bonne chère ;
A qui Comus donne mandat
De célébrer son ministère,

Courez où le bon goût se rend !....
Répudiant l'économie,
Fêtez Corcelet *au gourmand*,
Potel et Chabod *au friand*,
Princes de la gastronomie.

Ce qui plaît le plus de nos jours,
C'est la science culinaire ;
Les ris, les jeux et les amours
Fêtent un art si nécessaire !
Par lui, sur chapons et perdreaux
On fait un cours d'anatomie.
Truffes, dindes, faisans, levrauts,
Truites, saumons, brochets, turbots,
Illustrent la gastronomie.

Un repas l'emporte sur tout ;
Il règle le sort d'un empire ;
Des grands c'est le passe-partout,
Et du peuple l'affreux vampire !
C'est par lui que nos députés
Ont leur conscience endormie....
Honneur aux truffes, aux pâtés !
Car, titres, rangs et dignités
Sont dus à la gastronomie !

Si cordons bleus, maîtres d'hôtel,
S'immortalisent dans Lutèce,
Isaure aussi, par ses Vatel,
Inspire une joyeuse ivresse.
Bibent, Pourquier, Pont et Lala,
Terrassant la horde ennemie
Des gargotiers au prorata,
Avec Lafontaine et Soula
Honorent la gastronomie !

Pour fêter l'art des Lucullus,
Un journal ouvre ses colonnes ;
Les dons qu'il offre à ses élus
Ne sont point royales aumônes....
Gourmets, dont il flatte les goûts,
Lui tendant une main amie,
Accourez à ses rendez-vous ;
Fils d'Epicure, abonnez-vous
Au journal *la Gastronomie !*

Ce journal est tout sensuel ;
Partout le bon goût y domine ;
Sachez répondre à son appel ;
Que tout bon vivant y butine....

Mais moi, qui souvent d'un pain noir
Dans l'eau claire trempe la mie,
Je ne puis, malgré mon vouloir,
Que donner des coups d'encensoir
Au journal *la Gastronomie !*

L'ANE AFFUBLÉ DE LA PEAU DU LION.

AIR : *Pour un Soldat qui n'en a pas l'usage.*

Si, du cercueil secouant la poussière,
Tu revoyais notre France aux abois,
Bon Lafontaine ! au sortir de ta bière
Tu t'écrîrais, en reprenant tes droits :
Ce ne sont plus mes bêtes d'autrefois !!!....
De beaucoup mieux parler que leur ancêtre
Ici chacune a la prétention ;
Mais, à mes yeux, chacune paraît être
L'âne affublé de la peau du lion.

Dans un salon qu'on nomme académie,
Je vois siéger sottise et vanité ;
Dans un fauteuil la paresse endormie
En s'éveillant sourit au comité,
En approuvant l'arrêt qu'il a dicté.
Par ses écrits, quand la troupe savante
Croit exciter notre admiration,
Chacun se dit, en quittant les quarante :
Anes vêtus de la peau du lion !

Le peuple, enfant au cœur pur et civique,
Croyant que l'or s'allie au vrai talent,
Pour défenseurs de la cause publique
Nomme un Crésus, grand seigneur insolent,
Qui va grossir un essaim postulant....
A ses poumons le ministère alloue
Titres, honneurs, rangs, croix et pension ;
Et près d'un roi ce lâche esclave joue
L'âne affublé de la peau du lion.

Combien de nains voyons-nous à la ronde
Jouer ici le rôle de géans.
Sur cette terre où la sottise abonde,
De cette reine on voit se faire agens
Caméléons aux cœurs faux et changeans....
Ces financiers, aux griffes de harpies,
Qui chaque jour rêvent d'ambition,
Sont à nos yeux les fidèles copies
D'ânes vêtus de la peau du lion.

Puissions-nous voir, sur notre belle France,
Luire ces jours de gloire et de bonheur,
Où, contractant une noble alliance,
Tous les pays entonneront en chœur
L'hymne sacré de civisme et d'honneur !!!
Où, rejetant la fastueuse aumône
Qui flétrissait la grande nation,
Nous n'aurons plus dans la salle du trône
D'ânes vêtus de la peau du lion.

ENTRE LA POIRE ET LE FROMAGE.

Air du Vaudeville de la Partie fine.

Ma muse, je veux t'inviter ;
Que ce jour soit un jour de fête ;
Avec toi je veux comploter.....
Viens, nous dînerons tête à tête.
Fermant la porte aux grands du jour,
Loin du monde et de l'étalage,
Le verre en main, dans ce séjour,
Nous chanterons le vin, l'amour,
Entre la poire et le fromage.

La coquette en vain de l'amour
Croit à son gré pouvoir médire ;
On la voit bientôt, à son tour,
Soumise à son puissant empire.

En jurant de tout refuser,
D'amour cédant au doux langage,
Elle se laisse apprivoiser,
Reçoit même et donne un baiser
Entre la poire et le fromage.

Repu de dignités, d'honneurs,
Bouffi d'orgueil et d'insolence,
Un essaim de *très-grands seigneurs*
Trafique à prix d'or de la France.
Pour de faméliques combats,
La fourchette est l'arme en usage;
De Comus ces vaillans soldats
Règlent le destin des états
Entre la poire et le fromage.

Un sexagénaire glouton,
D'un appétit insatiable,
Se donnait un triple menton
En faisant son dieu de la table.
Un neveu, que le financier
Tenait sous son rude esclavage
En le traitant en écolier,
Un beau jour fut son héritier
Entre la poire et le fromage.

Quelquefois entre deux époux
On voit surgir une querelle,
Quand l'hymen voit au rendez-vous
L'amour ne battre que d'une aile.
Mais à leurs yeux d'un bon dîné
S'offre le gourmet assemblage,
Leur désir est aiguillonné.....
Et l'épouse a tout pardonné
Entre la poire et le fromage.

Où donc est ce temps d'autrefois
Où la parole était sacrée;
Où, sans avoir recours aux lois,
Chacun gardait la foi jurée;
Où, dédaignant des magistrats
L'énigmatique verbiage,
Sans avoués, sans avocats,
Nos pères passaient leurs contrats
Entre la poire et le fromage?

En chantant un joyeux refrain,
Un gai disciple d'Epicure
Aime, en frondant le genre humain,
A fêter la belle nature.

Puis, dans un folâtre banquet
Où le champagne fait tapage,
Grâce à son chaleureux effet,
Du cerveau jaillit le couplet
Entre la poire et le fromage.

LE LION DEVENU VIEUX.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Haro sur la gent mercenaire
Qui, pour acheter le bonheur,
Vend chaque jour à l'arbitraire
Plume, talens, vertus, honneur.
Prenant l'intérêt pour pilote,
Fière d'un nom riche d'aïeux,
Elle aime à voir porter la hotte
Au bon lion devenu vieux.

Courbé sous le joug qui l'accable,
Et sans rugir rongeant son frein,
Ainsi que celui de la fable
Le géant se transforme en nain....
On aime à lui chercher chicane
Par de propos injurieux :
Que de sales coups de pieds d'âne
A le lion devenu vieux !

Jadis, dans la lice guerrière,
Les naseaux ouverts, l'œil en feu,
Hérissant sa large crinière,
Pour lui la guerre était un jeu.
Ses ongles crochus dans l'arène
S'imprégnaient d'un sang odieux....
Aujourd'hui, prison, fers et chaîne,
Pour le lion devenu vieux.

Un jour, une horde insolente
Sur lui croit vomir le trépas ;
Roulant sa prunelle sanglante,
Il bondit et vole aux combats ;
Il se bat trois jours.... la victoire
Sourit à ses faits glorieux.
En a-t-il perdu la mémoire,
Le bon lion devenu vieux ?

Secoue un sommeil léthargique,
Des forêts sois encor le roi !
Pourquoi cette terreur panique,
Ce front pâle, suant l'effroi ?
Retrouve ce mâle courage
Qui t'a rendu victorieux !
Clio garde encore une page
Au bon lion devenu vieux.

LA GRISETTE.

Air du Pélerin (dans Fiorella).

Marquises, comtesses,
Adieu pour toujours ;
Vos froides caresses
Font fuir les amours.
Loin de l'étiquette,
Je veux désormais
De simple fillette
Chérir les attraits.
La grisette,
Qu'amour guette,
Fait le bonheur
De son vainqueur.

Gentille figure
Et sein rondelet,
Cotillon de bure,
Simple bavolet,
Mieux que cachemire
Et que diamans,
Causent le délire
Des tendres amans.
La grisette, etc.

Quand l'ennui sommeille
Dans un grand salon,
La volupté veille
Sur le vert gazon.
L'aimable folie,
Que suit le désir,
Sur l'herbe fleurie
Excite au plaisir.
La grisette, etc.

D'une humeur badine,
Un franc biberon,
En buvant chopine
Agace un tendron.
Lise s'effarouche ;
Sitôt un baiser
Lui ferme la bouche
Et sait l'apaiser....
La grisette, etc.

Nos jeunes légistes
S'en vont, chaque soir,
Des belles modistes
Lorgner le comptoir.
Un coup-d'œil s'échange ;
Il fait des jaloux ;
Mais l'amant se venge
Dans un rendez-vous.
La grisette, etc.

Le dimanche arrive,
La grisette alors,
Qu'un rien enjolive,
Fait de doux accords.
Le vin blanc pétille,
La danse a son tour,
Puis, la jeune fille
Est toute à l'amour.
La grisette, etc.

Pour un équipage,
Un noble minois
Accepte l'hommage
D'un riche bourgeois....
Une contredanse,
Un seul rigodon,
Livrent l'innocence
D'une Jeanneton.
La grisette, etc.

Le rang, la naissance,
Ont su me charmer.
Fuyant l'opulence,
Je ne veux aimer
Que femme gentille
Qui, pour tout avoir,
N'aura qu'une aiguille,
Un dé, puis.... l'espoir....
La grisette, etc.

Près de grande dame,
Soupirs langoureux
Feraient de ma flamme
Amortir les feux.
Près d'une grisette,
Le verre à la main,
Je chante en goguette
Ce joyeux refrain :
La grisette,
Qu'amour guette,
Fait le bonheur
De son vainqueur.

LE BON DIEU VOUS BÉNIRA.

Air : *Et le bon Dieu vous bénira.*

Lorsque je m'efforce à vous plaire,
Montrez-vous censeurs indulgens;
Afin que je puisse mieux faire,
Ne soyez pas trop exigeans.
De ma muse peu poétique
Pour vous quelque couplet naîtra;
Epargnez-lui votre critique,
Et le bon Dieu vous bénira.

Femmes, qui sur notre existence
Versez ou plaisir ou douleur;
Vous, dont la magique influence
Maîtrise à son gré notre cœur;

A vos sermens d'amour fidèles,
Quand l'hymen vous couronnera,
Soyez aussi bonnes que belles,
Et le bon Dieu vous bénira.

Pasteurs, dont la soutane usée
Couvre un cœur bon, juste et pieux;
Dont la voix est douce, rosée,
Qui semble découler des cieux;
Quand de ce terrestre voyage
La dernière heure sonnera,
Que votre voix nous encourage,
Et le bon Dieu vous bénira.

Homme de bien, dont la fortune
Couronne les nobles travaux,
Qui te souviens de la tribune
Où les mortels seront égaux;
Toi, Crésus d'illustre naissance,
Qui jamais ne se parjura,
Tendez la main à l'indigence,
Et le bon Dieu vous bénira.

Ecrivains, à qui la patrie
A confié ses plus beaux droits,
Que votre plume pilorie
Les abus commis par les rois.
Terrassez par votre éloquence
Le pouvoir qui s'avilira....
Illustrez notre belle France,
Et le bon Dieu vous bénira.

Vous, députés, pairs et ministres,
En honorant votre mandat,
Sachez éviter les sinistres
Qui sont la perte d'un état....
Soutenez son frêle édifice;
Au peuple qui vous chérira
Rendez toujours prompte justice,
Et le bon Dieu vous bénira.

Vous, à qui la toute-puissance
Trop souvent fascine les yeux,
Rois! usez de votre opulence
A secourir les malheureux.

Rejetant de folles chimères
Que la tombe égalisera,
De vos sujets soyez les pères,
Et le bon Dieu vous bénira.

L'AMOUR ARLEQUIN.

AIR : *Pour un Soldat qui n'en a pas l'usage.*

Brisant son arc, son carquois et ses flèches,
Un beau matin on vit le dieu d'amour,
Fuyant la cour d'amoureuses dépêches,
Chez les mortels venir faire séjour.
Voulant encor fêter la gaudriole,
Il emprunta le masque de Carlin ;
Puis, pour jouer plus sûrement son rôle,
Il prit la batte et l'habit d'Arlequin.

Par maint lazzi, de la loge savante
Sans nul obstacle il peut franchir le seuil.
Surpris, il voit les immortels quarante
Bâiller et puis dormir dans leur fauteuil.

Pour parvenir à visiter le louvre,
Il a grand peur de passer au scrutin ;
Craintif, il frappe, et la grille d'or s'ouvre
Pour recevoir monseigneur Arlequin.

L'essaim portant la royale livrée,
Pour le fêter s'empresse autour de lui ;
Il le conduit à la salle dorée,
Où près du trône il aperçoit l'ennui....
Non loin du roi, malgré son riche masque,
Il reconnaît la flatterie.... enfin,
Sous le chapeau, la couronne et le casque,
Il voit chacun imiter Arlequin.

Roi malgré lui, près de femme jolie
Il veut user de son droit de seigneur ;
Mais ne pouvant, qu'aidé de la folie,
D'un doux succès savourer la douceur,
Il reconnaît, et c'est ce qui le vexe,
Que, pour commettre un amoureux larcin,
Il faut toujours avoir près du beau sexe
Et le langage et l'habit d'Arlequin.

Plein de dépit, à la cour de son frère
De son costume il veut faire l'essai.
Au moins chez lui, se dit-il en colère,
On ne reçoit, on n'aime que le vrai....
Déception ! Aussitôt qu'il arrive,
L'hymen lui donne un splendide festin,
Où l'amour voit venir chaque convive
Avec le masque et l'habit d'Arlequin.

A maint auteur, à maint folliculaire,
Il rend visite, et s'étonne de voir
Que chacun d'eux brocante à l'arbitraire,
Raison, esprit, honneur, vertu, devoir....
A son habit chacun d'eux rend hommage ;
De la fortune il ouvre le chemin....
En France on n'est un brillant personnage
Que sous le masque et l'habit d'Arlequin.

Sous cet habit voyant fêter le vice,
L'amour, honteux d'en être revêtu,
Le quitte.... Alors, pour l'obtenir, en lice
Entrent l'honneur, la gloire et la vertu....

Ce fut ainsi que finit la querelle :
L'honneur obtint le masque de Carlin ;
Après, la gloire eut la batte pour elle ;
Puis, la vertu prit l'habit d'Arlequin.

LES BONNETS DE COTON.

AIR : *Avec ma Pipe de tabac.*

Minuit sonnait, et ma veilleuse
Jetait une faible clarté ;
Lorsque ma muse un peu quinteuse
De rimer eut la volonté.
Amateur de la gaudriole,
Elle voulut, haussant le ton,
Au risque de faire une école,
Chanter les bonnets de coton.

La mode aujourd'hui veut exclure
Ces bonnets en vogue autrefois ;
Pourquoi dédaigner la parure
Dont si long-temps l'hymen fit choix ?

Pour les venger rien ne m'arrête ;
Je provoquerai maint combat ;
Car, moi qui suis homme de tête,
Je m'établis leur avocat.

Leur origine est très-antique :
Notez cet exemple puissant ;
Que Caton, le Nestor d'Utique,
En portait un en trépassant.
Leur forme est loin d'être fantasque ;
Je prouverai facilement
Qu'elle est noble ; enfin, que du casque
De père en fils elle descend.

Si leur origine est guerrière,
Leur sort ne périclita pas ;
On s'en sert encore à Cythère
Pour livrer d'amoureux combats.
De Comus la troupe enfumée,
Qui des grandeurs est le chemin,
Ajoutent à leur renommée
En les portant soir et matin.

Le foulard que chacun achète
A le don d'éblouir les yeux,
Quand, sous le bonnet qu'on rejette
Se sont illustrés nos aïeux....
Lorsque la paresse endormie,
Sous un soyeux foulard ronflait,
Souvent l'œuvre du vrai génie
Prit naissance sous un bonnet.

Sous un mouchoir de mousseline,
Dites-moi, modernes auteurs,
Ou bien, sous une clémentine,
Vos ouvrages sont-ils meilleurs?
Sans bonnet de coton, Voltaire
N'eût jamais fait autant de bruit,
Et sous ce bonnet tutélaire
Mercier fit son *bonnet de nuit*.

Je sais qu'on traite de classique
Ce couvre-chef pyramidal;
Que pour la France romantique
Il est loin d'être jovial.

N'importe, sous ce casque à mêche,
Qu'on dédaigne tant aujourd'hui,
Pour la femme à l'humeur revêche
Souvent le vrai bonheur a lui.

On devrait, pour rendre justice
Aux nobles bonnets de coton,
En coiffer tout dandy Narcisse
Qui cherche à singer le bon ton.
Et sur la tête des quarante,
Paré d'une plume de paon,
Ce couvre-chef que l'on plaisante
Serait d'un goût mirobolan.

Des bonnets de coton l'usage
Doit l'emporter sur les Madras ;
Leur inestimable avantage
Fait qu'on doit leur céder le pas.
Je vois, malgré mon éloquence,
Vos paupières s'appesantir....
Reconnaissez donc leur puissance,
Puisque leur nom vous fait dormir !

LA VERTU SANS ARGENT

EST UN MEUBLE INUTILE.

Air de Marianne.

Ce monde est un vaste théâtre
Dont chaque mortel est acteur,
Où l'on voit un essaim folâtre
Jouer son rôle en amateur.
Riches livrées,
Phrases dorées,
Frappent les yeux d'un parterre enfantin ;
La toile baisse,
Et dans leur caisse
Les directeurs entassent le butin.
Sur cette planète mobile,
Qui prend l'intérêt pour agent,
On voit la vertu sans argent
Etre un meuble inutile.

Sous les haillons de l'indigence
Alix honorait la vertu ;
Mais son cœur, trop plein de souffrance,
Cède après avoir combattu.
Sermens d'usage,
Riche équipage,
A sa jeunesse offrent un avenir ;
Elle s'allie
A la folie,
Et sa vertu n'est plus qu'un souvenir !
Sur cette planète mobile, etc.

En unissant leur destinée,
Deux amans comblent leurs souhaits ;
Mais bientôt de cet hyménée
L'indigence trouble la paix.
On se querelle ;
Leur escabelle
N'est plus pour eux le trône des amours....
L'épouse est belle ;
Flamme nouvelle
Chasse l'ennui qui pesait sur ses jours.
Sur cette planète mobile, etc.

Arthur, d'une riche héritière
Reçoit les pudiques aveux ;
Mais l'opulence financière
S'oppose à couronner leurs vœux.

Arthur, artiste,
Grossit la liste
De ceux qui n'ont pour dot que leur talent ;
Et la famille,
Chez qui l'or brille,
Choisit pour gendre un Crésus insolent.
Sur cette planète mobile, etc.

En vain les indigens réclament
Du travail pour avoir du pain ;
Gorgés de mets, les grands les blâment
D'oser leur crier qu'ils ont faim....
Le prolétaire,
Pour son salaire
Reçoit refus et sourires moqueurs,
Quand l'opulence
Que l'on encense
Dévore en paix le fruit de ses labeurs.
Sur cette planète mobile, etc.

Dans ce siècle-ci, la fortune
Obtient honneurs, riches contrats.
La voix du malheur importune ;
Demandez à nos magistrats.
A la requête
De l'homme honnête

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

Le pédantisme offre un frivole encens ;
Car, dans ce monde
Sottise abonde,
Et vertu n'est qu'un mot vide de sens.
Sur cette planète mobile, etc.

Autrefois, une honnête aisance
Souriait à l'homme de bien ;
Mais, sous ce règne de finance
L'homme au cœur pur est moins que rien.
La renommée
Est affamée
De ces hochets qu'on achète à grand prix ;
Et le génie
A l'agonie
A l'Hôtel-Dieu va léguer ses écrits.
Sur cette planète mobile,
Qui prend l'intérêt pour agent,
On voit la vertu sans argent
Etre un meuble inutile.

TOUT CE QUI RELUIT N'EST PAS OR.

Air du Ballet des Pierrots.

Arrière la mélancolie !
Elle n'engraisse que les sots.
A moi la joyeuse folie,
Et sa marotte, et ses grelots !
Grâce à sa brillante faconde,
A mes pensers donnant l'essor,
Je vais chanter : Dans ce bas monde
Tout ce qui reluit n'est pas or.

Par le luxe qui l'environne
Elise séduit tous les cœurs ;
Un essaim de fous papillonne
Pour obtenir tendres faveurs.

La belle se rend..... O surprise !
Tel qui croit ravir un trésor,
Connaît trop tard que chez Elise
Tout ce qui reluit n'est pas or.

Un sot, de naissance titrée,
Pétri d'insolence et d'orgueil,
Porteur d'une riche livrée,
Reçoit partout riant accueil ;
Mais sur la luxueuse mise
Du mirobolant Almanzor,
On voit inscrit cette devise :
Tout ce qui reluit n'est pas or.

Dans un salon où l'étiquette
Fait fuir la folâtre gaîté,
Une sémillante coquette
Vend à prix d'or sa liberté.
Le soir, quand la fleur d'innocence
S'offre sans épine à Mondor,
L'épouse soupire en silence :
Tout ce qui reluit n'est pas or.

Un marjolet des plus novices,
Au teint blême, à l'esprit obtus,
De nos princesses de coulisses
Lorgne les fragiles vertus.
Il voit de près l'essaim folâtre
Au cœur vierge d'amour encor....
Et trouve que sur le théâtre
Tout ce qui reluit n'est pas or.

A ces éhontés journalistes
Revêtus d'habits d'arlequins,
Dont les noms grossissent les listes
Des paillasses et des pantins ;
A ces sots qu'on devrait proscrire,
Qui s'offrent à nous pour Mentor,
Que le bon goût s'empresse à dire :
Tout ce qui reluit n'est pas or.

Rois, que des hordes judaïques
Aveuglent d'un suave encens ;
Qui, pour des bouches faméliques,
Avez toujours nouveaux présens,

Le luxe qui vous environne
Porte un masque de similor.....
Le peuple sait qu'auprès du trône
Tout ce qui reluit n'est pas or.

LA CORBEILLE.

(JOURNAL DE NANTES).

Air du Verre.

Une corbeille pour chanson ?
Vraiment *le Jovial* s'oublie ;
De mordre à pareil hameçon
Personne n'aura la folie.
Ce doute outrageant a suffi,
Lui mettant la puce à l'oreille,
Pour qu'il réponde à ce défi
Par des couplets sur *la Corbeille.*

Chantant un si joli sujet,
Ma tâche sera très facile ;
Sans effort s'offre le couplet
A la muse la plus stérile.
Il est permis au *Jovial*,
Suivant l'exemple de l'abeille,
De butiner sur un journal
Aussi riche que *la Corbeille.*

Esprit piquant, riche et badin,
Scintille dans chaque colonne ;
Quelques fleurs pour le dieu malin
Se détachent de sa couronne.
Nantes, d'un regard orgueilleux,
A la contempler s'émerveille.....
Les ris, les grâces et les jeux
Folâtrent dans cette *Corbeille.*

Quand du moka délicieux
S'échappe suave fumée,
La Corbeille vient à nos yeux
Offrir sa moisson parfumée.
Pour chasser les sombres ennuis
Que ce siècle d'argent éveille,
Chacun court savourer les fruits
Que renferme cette *Corbeille.*

Poète, écrivain, ménestrel,
Font, remplis d'une douce ivresse,
De cette *Corbeille* un autel
Que leur muse illustre sans cesse.
Puisque chacun pare de fleurs
Ce parterre où le bon goût veille,
Puisse le fruit de mes labeurs
Trouver place en cette *Corbeille.*

N'ÉVEILLEZ PAS LE CHAT QUI DORT.

Air : *Cet Arbre apporté de Provence.*

Dans un délire poétique,
Si je veux, la férule en main,
Par une sévère critique
Fronder les torts du genre humain,
Aussitôt ma muse craintive,
Blâmant mon chaleureux transport,
Me dit : soyez sur le qui-vive ;
N'éveillez pas le chat qui dort.

Cédant au désir qui l'entraîne,
L'esclave, au cœur endolori,
Voudrait pouvoir briser la chaîne
Qui meurtrit son corps amaigri ;

Mais l'or achète des sicaires
Dont le poignard frappe de mort.
Par des émeutes populaires
N'éveillez pas le chat qui dort.

Teint de lis et fraîcheur de rose,
Esprit vif, délicat et fin,
Bouche vermeille et demi-close,
OEil noir, lançant regard malin,
Pied mignon et gorge d'albâtre,
D'Elise embellissant le sort,
Au cœur d'Arthur, qui l'idolâtre,
Vont éveiller le chat qui dort.

D'Ernest qui lui contait fleurette,
Alix dédaignait les aveux ;
Jamais le cœur de la coquette
D'amour n'avait connu les feux.
Et lorsque Ernest, avec délire,
Près d'elle redoublait d'effort,
On entendait Alix lui dire :
N'éveillez pas le chat qui dort.

Orateurs aux âmes sordides
Dont une aveugle erreur fit choix,
Vous qui, de dignités avides,
Pour un peu d'or vendez vos droits,
Que répondrez-vous à la France
Qui vous a confié son sort?
Craignez d'exciter sa vengeance.....
N'éveillez pas le chat qui dort.

Vous, souverains, qui des royaumes
Tenez la balance en vos mains,
En songeant que vous êtes hommes,
Pour vos sujets soyez humains.
Le peuple, saturé d'injure,
Peut se lever puissant et fort;
Sourdement encore il murmure.....
N'éveillez pas le chat qui dort!

Cédant au désir qui m'inspire,
Partisan de la liberté,
J'allais, faisant vibrer ma lyre,
Stigmatiser la royauté;

Mais ma muse, qui me surveille,
A calmé ce noble transport,
En murmurant à mon oreille :
N'éveillez pas le chat qui dort !!

LE BAISER.

Air : *Le premier Pas.*

D'un doux baiser
L'amour a pris naissance ;
D'un doux baiser
On le voit abuser.
Ce doux larcin entretient la constance.
Est-il jamais de belle qui s'offense
D'un doux baiser ?

Un seul baiser
Fait naître le délire ;
Un seul baiser
Sait nous électriser.
Sur une bouche où règne le sourire
Qu'est-ce qui cause un amoureux martyre ?
Un seul baiser.

Tendre baiser
Rend Agnès folichonne ;
Tendre baiser
Permet de tout oser.
Aux jeux d'amour la beauté s'abandonne,
Et ne reçoit jamais sans qu'elle donne
Tendre baiser.

C'est un baiser
Que l'on aime à surprendre ;
C'est un baiser
Qu'on sait utiliser.
Ce qu'une belle aisément laisse prendre,
Ce qu'une belle est jalouse de rendre,
C'est un baiser.

Par un baiser,
Souvent la plus sauvage,
Par un baiser
Se laisse apprivoiser.
Un jeune amant qu'indigne l'esclavage,
Sans le vouloir, cesse d'être volage
Par un baiser.

L'OUVRIER.

Air : *A soixante Ans on ne doit pas remettre.*

Un ouvrier !..... je le suis, je veux l'être ;
Par le travail je comble mes souhaits.
Pauvre, chez moi je suis libre et sans maître ;
Rois !.... à vous or, sceptre, couronne et dais,
Vains oripeaux qui dorent les palais !....
Bon citoyen, je chéris ma patrie.
Rendant visite à mon humble atelier,
En souriant, la liberté me crie :
Chéris ton sort, sois fier d'être ouvrier !

Ouvrier roi, voici mes apanages :
Sarrau de toile est mon manteau royal ;
De mes sujets je reçois les hommages
Sur l'escabeau, mon trône patronal ;
Une mansarde est mon Escurial.
Bon citoyen, etc.

Quand l'opulence est sourde à la prière
Du malheureux qui demande du pain,
S'ouvre pour lui ma porte hospitalière ;
A la mansarde où je suis souverain,
Un mendiant ne frappe pas en vain.
Bon citoyen, etc.

Après six jours de travail, la guinguette
M'offre d'amis une réunion.
Chacun de nous se mettant en goguette,
Le cœur joyeux, exempt d'ambition,
Aime à fêter la même opinion.
Bon citoyen, etc.

J'ai pour fiancée une brune piquante
Qui, pour toilette, a bure et bavolet,
OEil noir malin et tournure agaçante,
Nez retroussé, pied mignon, air coquet,
Et sein d'ivoire, ennemi du corset.
Bon citoyen, etc.

Loin des salons où la coquetterie
Nous éblouit par maint colifichet ;
Sous un beau ciel, sur la verte prairie,
De la nature admirable parquet,
Nous gambadons aux sons d'un aigre archet.
Bon citoyen, etc.

Lorsque les grands, dans un jour de bataille,
Au coin du feu remplissent leur mandat ;
Bravant le feu, le fer et la mitraille,
Chaque ouvrier, en devenant soldat,
Fait d'un caillou son arme de combat.
Bon citoyen, etc.

Quand sans orgueil, souriant à la gloire,
Le front paré d'un civique laurier,
Il croit jouir du fruit de sa victoire,
Il n'a souvent, dans son humble grenier,
De quoi solder et pain noir et loyer.
Bon citoyen, etc.

Lorsque, broyé sous sa longue infortune,
Il a râlé dernier cri de douleur,
Son corps prend place à la fosse commune
Où pauvreté, noms, titres, rang, grandeur,
Sont dans ce lieu d'une égale valeur.
Bon citoyen, je chéris ma patrie.
Rendant visite à mon humble atelier,
En souriant, la liberté me crie :
Chéris ton sort, sois fier d'être ouvrier.

LE ROI DE LA FÈVE.

Air du Charlatanisme.

Forçant son humide prison,
Que le vin mousseux de Champagne,
En captivant notre raison,
Nous force à battre la campagne.
Joyeux amis, le verre en main,
Sachez prolonger ce doux rêve;
Pour fêter votre souverain,
Entonnez en chœur ce refrain :
Longue vie au roi de la fève !

Je vois sur mes cheveux blanchis
Au pampre s'unir le lierre ;
Cette couronne vaut son prix ;
De la porter ma tête est fière.

Une couronne d'or séduit.....
Du Louvre à la place de Grève,
Le peuple à son gré la conduit ;
Elle tombe, et la tête suit.....
Longue vie au roi de la fève !

Amis, plaignons le sort d'un roi
Qui, chaque jour nouveau Protée,
Montre à ses sujets pleins d'effroi
Une couronne ensanglantée.
Lassé de servir de jouet,
Soudain le peuple se soulève ;
Et ce sceptre qu'il adulait
Dans ses mains devient un hochet.
Longue vie au roi de la fève !

Chez un Crésus riche d'aïeux
De flatteurs l'essaim judaïque
Mendie un regard orgueilleux
De son altesse despotique.
Ici, fêtant ma royauté,
Sans poignard, sans bronze et sans glaive,
Les enfans de la liberté
Chantent avec sécurité :
Longue vie au roi de la fève !

Loin des lambris dorés des cours,
Dans cette modeste retraite,
Prenant pour guide les amours,
Caressons et blonde et brunette ;
Un œil humide de désirs
Nous provoque à rompre la trève.....
Dieu malin, charme nos loisirs !
Mourons pour renaître aux plaisirs !
Longue vie au roi de la fève !

Le vin en liquides rubis
Emplit de nouveau chaque verre.
Bravons pour Bacchus, pour Cypris,
Et Jupiter et son tonnerre.
Entendez les ris et les jeux,
Près du trône où le sort m'élève,
Fredonner ces accens joyeux :
Il est roi..... mais il est heureux !
Longue vie au roi de la fève !

Craignant le sort des rois du jour,
N'ayant pas la soif des richesses,
A chacun de vous tour à tour
Je veux prodiguer mes largesses.

Mon règne étant sans lendemain,
De table qu'aucun ne se lève ;
Bacchus, Cypris, jusqu'au matin
Doivent embellir le destin
Des sujets du roi de la fève.

ON PENSE A VOUS

QUAND ON VOUS VOIT.

AIR : *Cet Arbre apporté de Provence.*

Ce sont de fort drôles de choses
Que ce monde et ses habitans !
Chaque jour, des métamorphoses ;
Chaque jour, nouveaux mécontens !
Paroles pleines d'artifices
Auxquelles le vulgaire croit ;
Grand seigneur offrant ses services,
Qui pense à vous quand il vous voit.

Quittant Isaure pour Lutèce,
Un jeune auteur rêvant d'espoir,
Pour faire recevoir sa pièce,
Donne force coups d'encensoir.

Directeur, acteurs, journaliste,
Pour lui feront un passe-droit.
Noble poète au cœur d'artiste,
On pense à toi quand on te voit !

Arthur auprès d'une coquette
Soupire de tendres aveux ;
Petits soupers, riche toilette,
Doivent réaliser ses vœux.
Fêtant son inexpérience,
Ses rivaux le montrent au doigt ;
Et la sirène qu'il encense
Pense à lui quand elle le voit.

Jeune artiste, dont le mérite
A trouvé maint admirateur ;
Qui comptes sur la réussite
Que te promet un protecteur,
Combien je te plains !.... L'opulence
Qui d'un air riant te reçoit,
En berçant ton cœur d'espérance,
Pense à toi lorsqu'elle te voit.

Toi qui souris à la fumée
Dont t'aveugle l'encens des cours,
Peuple fier d'une renommée
Qui te prédisait de beaux jours,
Où donc est la *royale aumône*
Que tu méritais à bon droit?
La royauté, fière d'un trône,
Pense à toi lorsqu'elle te voit.

Vous, dont les signalés services
Devaient vous assurer du pain;
Qui, pour prix de vos cicatrices,
Aux passans tendez votre main;
Vieux soldats de la république
Qui réclamez ce qu'on vous doit,
Une cohorte vampirique
Pense à vous lorsqu'elle vous voit.

Ce monde est un bazar d'intrigue,
D'insensés un vrai cabanon,
Où chaque mortel se fatigue
A courir après un renom.

Déception ! folle chimère
Que chaque jour l'erreur accroît !....
A lui donc cette phrase amère :
On pense à vous quand on vous voit !

LA SENTINELLE.

Air du Verre.

Ma muse, encore une chanson !
Allons, un peu de complaisance ;
Cède aux vœux de ton nourrisson
Qui réclame ton assistance.
Sans ton secours, je ne puis rien ;
Viens, accours, seconde mon zèle ;
Sois mon guide, sois mon soutien ;
Près de moi reste en sentinelle !....

Dans un boudoir voluptueux,
Loin d'un époux octogénaire,
La folâtre Eglé rend heureux
Le jeune amant qui sait lui plaire.

Le vieux cacochyme aux abois
Des argus était le modèle ;
Mais l'amour usait de ses droits
Quand l'hymen faisait sentinelle.

LA SENTINELLE.

Hommage aux belliqueux héros,
La gloire et l'orgueil de nos armes !
Que par nous leur champ de repos
Soit humecté de quelques larmes.
Sans cesse affrontant les hasards,
Soutiens d'une noble querelle,
Toujours ces nourrissons de Mars
Avaient l'honneur pour sentinelle.

Parés de croix et de rubans,
Prix d'humiliantes courbettes,
Combien d'hommes réputés grands
Auraient peine à payer leurs dettes !....
Tel habite un vaste palais
Où l'or en tous lieux étincelle,
Qui, seul, sans faste, et vu de près,
Ne vaut pas une sentinelle.

Pour obtenir un vil emploi
Que l'incognito salarie,
Orgon d'hymen subit la loi
Et met sa femme en loterie.
Quand l'épouse obtient tendre accueil
Qu'un soupir amoureux révèle,
Dans l'antichambre de l'orgueil
Le protégé fait sentinelle.

Du jour voici le bulletin :
Le Grec dort, le Russe gamine,
Le Polonais ronge son frein,
L'Espagnol court à sa ruine,
Le Français est plus que prudent,
L'Ottoman tire la ficelle,
L'Anglais agite son trident,
Et le peuple est en sentinelle.

A chaque parti son journal !
Donnons *la Mode* à la coquette ;
Au peuple, *le National ;*
Aux gobe-mouches, *la Gazette ;*

Aux esclaves, *le Moniteur ;*
Aux jeunes francs, *la Bagatelle ;*
Aux gens de robe, *le Voleur ;*
Aux bons français, *la Sentinelle !*

Maint auteur du sacré vallon
Croit atteindre la double cîme
En débitant dans un salon
Un quatrain qu'on trouve sublime ;
Mais nul du temple du bon goût,
Où veille une troupe immortelle,
Ne peut, sans un passe-partout,
Tromper l'active sentinelle.

LE ROI DES ILLIPUTIENS.

Air du Vaudeville de Partie et Revanche.

Sur le sol d'un très-grand royaume,
Peuplé d'*infiniment petits*,
Un Crésus, jouant l'honnête homme,
Lançait d'astucieux écrits.
Le peuple, qu'un rien émerveille,
De son amour l'environnait ;
Et quand chacun criait : Merveille !
Satan riait dans son bonnet.

Croyant que les flots du Pactole
Rouleraient chez lui leur trésor,
Le peuple à sa nouvelle idole
Confia ses jours et son or.

Pendant que des cris d'allégresse
Pour le prince qu'il couronnait
Exprimaient sa joyeuse ivresse,
Satan riait dans son bonnet.

Sa bouche en paroles sucrées
Promit un riant avenir ;
Mais, de leurs promesses dorées
Les rois perdent le souvenir.
Lorsqu'à ses favoris, du trône
Que tant il ambitionnait,
Il jetait sa royale aumône,
Satan riait dans son bonnet.

Pendant quelques mois, son altesse
Sourit aux Illiputiens ;
Chacun attendait la promesse
Qui devait le combler de biens.
Livrant son cœur à l'espérance,
Le bon peuple s'efféminait ;
En se moquant de sa croyance
Satan riait dans son bonnet.

Le peuple, un jour, lassé d'attendre
Les effets d'un serment royal,
Se réunit et fit entendre
Un cri qui lui devint fatal.
Quand sur des sujets en alarmes
Le bronze meurtrier tonnait,
En entendant le choc des armes
Satan riait dans son bonnet.

Malgré son courage admirable,
Le peuple vaincu, mais sans peur,
Comme le corbeau de la fable
Reconnut trop tard son erreur.
Son sang, alimenté de haines,
Gonflait ses veines, bouillonnait....
Et quand le roi rivait ses chaînes
Satan riait dans son bonnet.

De ce règne riche en tortures
L'histoire ainsi décrit la fin :
Le peuple, saturé d'injures,
Au palais s'ouvrit un chemin ;

Et quand la majesté royale
Vit le sort qu'on lui destinait,
Caché dans un coin de la salle
Satan riait dans son bonnet.

LA GAMELLE.

Air : *N'avez-vous pas partagé nos Travaux.*

Répudiant l'orgueil, l'ambition,
En souveraine elle règne en ce monde ;
Suivant les goûts de chaque nation,
Elle sourit à chacun à la ronde.
A la mansarde, au palais, au châlet,
A la fêter son parfum nous appelle ;
Partout son triomphe est complet !....
Célébrons par quelque couplet
La cosmopolite gamelle.

De l'ouvrier visitant le réduit,
Où la vertu, sous des habits de bure,
Fuyant du monde et le faste et le bruit
Aime à chérir les lois de la nature ;

Prenant ma part d'un modeste repas
Où l'appétit est convive fidèle,
Ma muse, au milieu des ébats,
Vierge des baisers de Judas,
Du pauvre chante la gamelle.

Sa soupe aux choux est du goût du Français ;
Aux Allemands elle offre la choucroûte ;
Son plumpudding restaure les Anglais ;
L'Américain à sa patate goûte ;
Pour l'Italie un bon macaroni
Est mets qui sans cesse se renouvelle ;
Et le ris au safran jauni
De l'Ottoman au teint bruni
Emplit chaque jour la gamelle.

Elle scintille en or dans les palais ;
Dans les hôtels en argent elle brille ;
Bien plus modeste, elle offre ses attraits
En porcelaine aux repas de famille ;
Plus simple encore, en écuelle de bois
Le mendiant est fier de sa tutelle.....
Mais, chez les grands et chez les rois,
Chez le pauvre et chez le bourgeois,
La gamelle est toujours gamelle.

Quand, vieux de gloire à la fleur de ses ans,
Des souverains réglant les destinées,
Napoléon de ses bronzes tonnans
Frappait d'effroi les têtes couronnées;
En souriant aux boulets meurtriers,
Environné d'une garde immortelle
Qui lui promettait des lauriers,
Le chef de ces vaillans guerriers
Aimait à goûter la gamelle.

Quand l'ouvrier, torturé par la faim,
Trouve partout porte inhospitalière;
Lorsque, réduit à mendier son pain,
Il voit l'orgueil rejeter sa prière;
Que de l'émeute affrontant le hasard,
Aux souverains son courroux se révèle;
C'est que les grands, sans nul égard,
Veulent encor rogner la part
De la populaire gamelle.

Oh! que pour nous luise cet avenir
Qui doit combler notre avide espérance,
Où, de nos maux perdant le souvenir,
Sous l'âge d'or refleurira la France!

Où nous verrons, au gré de leurs souhaits,
En se jurant amitié fraternelle,
Les peuples, unis à jamais,
Se donnant le baiser de paix,
Manger à la même gamelle !

LE REPENTIR SUIT LA VICTOIRE.

Air du Vaudeville de la Partie fine.

Qui peut m'empêcher de chanter ?
Ma muse est loin d'être timide.
Que m'importe, à moi, de heurter
Des courtisans la horde avide.
Ayant en horreur ses excès,
Je vais fronder son humeur noire,
Dût-elle me faire un procès !
Car souvent, après un succès,
Le repentir suit la victoire.

Croyant être un nouveau Titon,
Damis, à l'hiver de sa vie,
Ravit un soi-disant bouton
Que depuis long-temps il envie.

Mais pour le pauvre béquillard
Le triomphe n'est qu'illusoire ;
Il s'aperçoit, mais un peu tard,
Que, dans les désirs d'un vieillard,
Le repentir suit la victoire.

Jeunes filles, à qui l'amour
Offre une illusion bien chère,
Craignez de voir luire le jour
Où l'hymen sourit à son frère.
D'abord, l'alcôve est un Eden
Qui bientôt devient purgatoire ;
Car, après huit jours d'examen,
Vous trouverez que dans l'hymen
Le repentir suit la victoire.

Entonnant un joyeux refrain
A la clarté de cent bougies,
De francs buveurs, le verre en main,
Montrent leurs figures rougies.
Voulant embellir leur destin,
Toute la nuit se passe à boire ;
Mais quand vient luire le matin,
Ils trouvent qu'après un festin
Le repentir suit la victoire.

Toi qui possèdes un trésor
Qui pare ta rieuse enfance,
Que ta mère soit le Mentor
Qui veille sur ton innocence.
En souriant aux doux propos
Que ton cœur est trop prompt à croire,
Du dieu malin crains les impôts ;
Car, sous les myrtes de Paphos,
Le repentir suit la victoire.

Lassé d'être pâture aux rois,
Ne voulant plus vivre en esclave,
Un peuple jaloux de ses droits
Jette un cartel à qui le brave.
Levant son front audacieux,
Il combat,.... se couvre de gloire ;
La liberté luit à ses yeux.....
Mais, après ses faits glorieux,
Le repentir suit la victoire.

Princes, qui vous faites un jeu
De notre aveugle confiance ;
Dont le bronze, le fer, le feu,
Soutiennent la toute-puissance ;

Craignez que le peuple, irrité
De votre promesse illusoire,
Ne s'arme au cri de liberté !....
Car souvent, pour la royauté,
Le repentir suit la victoire.

LA BONNE PHILOSOPHIE.

Air : *Une Fille est un oiseau.*

Mes amis, si chaque pas
Nous conduit au noir rivage,
Semons de fleurs le voyage
Qui pour but a le trépas.
Répudiant l'eau bénite,
Disciples de Démocrite,
Que le plaisir nous invite
A courir le guilledou ;
Puisque chacun à la ronde
Fait ses adieux à ce monde
Pour aller je ne sais où.

Toi qui, pour thésauriser,
Abrèges ton existence ;
Cet or que l'orgueil encense
Ne peut t'immortaliser.
Bals, concerts et bonne table,
Joyeux amis, femme aimable,
Rendront ton sort délectable ;
Thésauriser est d'un fou ;
Puisque chacun à la ronde
Fait ses adieux à ce monde
Pour aller je ne sais où.

Dans un couvent s'enfermer
Sous le cilice et la haire !....
Jeunes filles, l'art de plaire
Doit s'unir à l'art d'aimer.
Lorsqu'au banquet de la vie
L'enfant aîlé vous convie,
Il sait, comblant son envie,
Forcer et grille et verrou ;
Puisque chacun à la ronde
Fait ses adieux à ce monde
Pour aller je ne sais où.

Prolétaires, ouvriers,
Avec gentilles grisettes
Allez répondre aux guinguettes
A l'appel des ménétriers.
Mendiant un vil salaire,
Laissez la sottise braire :
Plus d'emeute populaire,
Plus d'historique caillou !....
Puisque chacun à la ronde
Fait ses adieux à ce monde
Pour aller je ne sais où.

Du pouvoir sot flagorneur,
Dont les poumons à l'enchère,
Soldés par le ministère,
Hurlent notre déshonneur ;
Songe à la mère-patrie ;
Entends sa voix qui te crie :
Le traître qu'on salarie,
Au billot portant son cou,
Comme chacun à la ronde
Fait ses adieux à ce monde
Pour aller je ne sais où.

Ministre, pair, député,
Aux consciences fort larges,
Portez, laissant là vos charges,
Un toast à la liberté.
Le moyen, veuillez me croire,
De faire fuir l'humeur noire,
Est de chanter, rire et boire,
Jusqu'à votre dernier sou;
Puisque chacun à la ronde
Fait ses adieux à ce monde
Pour aller je ne sais où.

Rois, rejetant ces joyaux
Dont l'orgueil vous environne,
Foulant aux pieds la couronne,
Veuillez être nos égaux.
Quand sonne l'heure dernière,
Renfermé dans une bière,
Le roi redevient poussière,
Eût-il tout l'or du Pérou!....
Comme chacun à la ronde,
Il fait ses adieux au monde
Pour aller je ne sais où.

L'ORPHELIN.

Air de l'Angelus.

Lorsque j'implore vos secours,
Ne rejetez pas ma prière ;
Le malheur, en froissant mes jours,
M'a donné pour dot une bière.
Ma jeunesse est à son déclin.
Écoutez ma voix qui vous crie :
Faites l'aumône à l'orphelin
Qui vous tend sa main amaigrie !....

Une mère de soins touchans
Entoura ma rieuse enfance ;
Mais sous la haine des méchans
Se flétrit sa noble existence.

Je la vis mourir !.... le chagrin
Brisa mon âme endolorie.
Faites l'aumône à l'orphelin
Qui vous tend sa main amaigrie !....

Avant de quitter le hameau,
Séjour de deuil et de misère,
Je fus pleurer sur le tombeau
Où pour toujours dormait ma mère.
De Paris je pris le chemin,
Disant, d'une voix attendrie :
Faites l'aumône à l'orphelin
Qui vous tend sa main amaigrie !....

Je croyais obtenir du pain
Des favoris de la fortune ;
Mais ce cri douloureux : J'ai faim !
N'est pour eux que plainte importune.
Quelques miettes du festin
Où l'orgueil à l'or se marie !....
Faites l'aumône à l'orphelin
Qui vous tend sa main amaigrie !....

De mes traits voyez la pâleur !....
Vers la tombe mon front s'incline ;
Mon sang a perdu sa chaleur ;
La faim torture ma poitrine.
Je le sens, je touche à ma fin ;
Pour moi le monde est sans patrie !....
Faites l'aumône à l'orphelin
Qui vous tend sa main amaigrie !....

Pas un seul regard de pitié !....
Ici-bas ma course est finie.
Pas une larme d'amitié
Pour adoucir mon agonie !
Salut à mon dernier matin !....
Je te rejoins, mère chérie !
Car, sans aumône, l'orphelin
A tendu sa main amaigrie !....

Avant d'expirer, il se rend
A l'enceinte religieuse
Où sa bonne mère l'attend....
Dans ses yeux est larme pieuse.

Le monde fut son assassin !....
Et, mourant, le pauvre enfant prie :
Faites l'aumône à l'orphelin
Qui vous tend sa main amaigrie !

LES RENDEZ-VOUS.

Air du Vaudeville des belles Cousines.

Sous l'humble toit du prolétaire,
Où je vis tranquille, ignoré,
Mangeant pain noir, buvant eau claire,
L'orgueil n'a jamais pénétré.
Quand des cours le brillant convive
Dédaigne mon potage aux choux,
Ma muse, qu'un rien enjolive,
Est fidèle à mon rendez-vous.

Lorsque, dans un jour de bataille,
L'aigle protégeait nos drapeaux ;
Que le feu, le fer, la mitraille
Dispersaient de sanglans lambeaux ;

Pour repousser la tyrannie
De vingt rois ligués contre nous,
La gloire à la valeur unie
Ne manquaient pas au rendez-vous.

Quand, sous tissu de lin s'agite
Un sein qu'effleure le désir;
Qu'un cœur de seize ans bat plus vite
D'un trouble mêlé de plaisir;
Que pudique rougeur révèle
Un secret si tendre et si doux;
Bienheureux qui de cette belle
Obtient le premier rendez-vous.

Loin des palais où l'or scintille,
Où l'on respire un air mortel;
Si pour un repas de famille
L'amitié vous fait un appel,
En souriant à ce message
Qui doit satisfaire vos goûts,
Fidèle au nœud qui vous engage,
Accourez à ce rendez-vous.

A peine échappé du collége,
Enfant au cœur vierge d'amour,
Qui souris à l'adroit manége
D'une Laïs sur le retour;
Moque-toi de la dulcinée
Qui veut te voir à ses genoux;
De cette beauté surannée
Crains les suites d'un rendez-vous.

Jaloux de notre indépendance,
On veut en vain river nos fers;
Chacun de nous avec constance
Brave les maux qu'il a soufferts.
Proclamant son puissant empire,
Des grands affrontant le courroux,
La liberté, qu'on veut proscrire,
Aux peuples donne rendez-vous.

Quand, lassé des métamorphoses
Que nous a fait subir le sort,
Chargé d'épines ou de roses
De ce grand bazar chacun sort;

La tombe est une hôtellerie
Dont la porte s'ouvre pour tous.....
Là, notre dernière patrie !
Là, notre dernier rendez-vous !

LA PATRIE.

Air : *L'Astre des nuits.*

Faisant pâlir le front des envieux
En leur jetant un cartel à la face,
Ma noble lyre, en sons harmonieux,
Veuille en ce jour seconder mon audace.
Bruïs mes chants en fidèles échos
Dans tous les cœurs vierges de flatterie.
Qui peut être sourd à ces mots :
Gloire au souvenir des héros
Dont s'enorgueillit la patrie !

Vous que proscrit la vengeance des rois,
Avec fierté supportez cet outrage ;
A notre amour vous avez tous des droits,
Quand vos tyrans ont la honte en partage.

En affrontant les caprices du sort,
Prêtez l'oreille à la voix qui vous crie :
Cédez à la loi du plus fort ;
Le génie offre un passeport
Qui partout trouve une patrie !

Quand l'aigle altier de son regard de feu
Électrisait nos phalanges guerrières,
Pour les Français la guerre était un jeu,
Et la victoire illustrait leurs bannières.
Aux champs d'honneur, fiers d'être les premiers,
Mars, qu'aujourd'hui la crainte salarie,
Voyait jeunes et vieux guerriers,
Pour cueillir de nouveaux lauriers,
Vaincre ou mourir pour la patrie !

Regnard, Molière et le tendre Rousseau ;
Le grand Corneille et le bon Lafontaine ;
Volney, Racine et Voltaire et Boileau ;
Bayard, Gaston, Dunois, Condé, Turenne,
Chénier, Lebrun, Diderot, Lamoignon,
Et Mirabeau que la haine injurie ;
Fléchier, Bossuet, Fénélon,
Béranger et Napoléon,
Ont illustré notre patrie !

Si, fascinés par un fatal orgueil,
Les étrangers repassaient la frontière,
Ils trouveraient dans la France un cercueil
Où chacun d'eux redeviendrait poussière ;
Car, pour punir leur espoir orgueilleux,
Aux coups du sort ayant l'âme aguerrie,
Tous les Français, liés entr'eux,
Prouveraient qu'on n'est jamais vieux
Lorsqu'il faut venger la patrie !

Quand l'honnête homme ici-bas touche au port
Où doit finir sa terrestre existence,
En s'éteignant sans douleur, sans effort,
Son cœur pieux se livre à l'espérance.
En souriant à ce dernier appel,
Sa voix bénit sa famille qui prie ;
Il subit l'arrêt solennel,
Et voit pour lui s'ouvrir le ciel
Qui désormais est sa patrie !

Napoléon, du faîte des grandeurs,
Sur un rocher battu par la tempête,
Le cœur broyé par d'atroces douleurs,
A ses bourreaux livra sa noble tête !....

Le héros mort,.... pourquoi donc les Anglais
Retiennent-ils sa dépouille chérie ?
Pour prix de ses brillans hauts faits,
Sa tombe sur le sol français !....
Tel est le vœu de la patrie !

LA POULE AU POT.

Air de la Lampe.

Sous une tonnelle fleurie,
L'esprit content, le verre en main,
Quand à l'église un dévot prie
J'improvise un joyeux refrain....
En vrai disciple d'Épicure,
D'un flacon cassant le goulot,
Des Pradon bravant la censure,
Je vais chanter la poule au pot.

Des ouvriers que la misère
Accable de son poids affreux,
Grands, accédez à la prière;
Du pain à ces cœurs généreux!....

Et vous, que la pourpre environne,
Qui d'or grossissez un lingot,
A qui vous a donné le trône
Donnez au moins la poule au pôt.

A présent que le diadême
Scintille sur ton front royal ;
Que chacun à ta loi suprême
Obéit en humble vassal,
Au peuple donne sa revanche !....
Que celui qui chausse un sabot,
Comme sous Henri, le dimanche,
Puisse mettre la poule au pot.

Tous ces Crésus que l'opulence
Endort sur des coussins moelleux,
Pétris d'orgueil et d'insolence,
Ne fêtent, ne chérissent qu'eux ;
Et pourtant, ces vivans fantômes,
Ces vieillards encore au maillot,
Aux dépens de nous autres hommes,
Mettent toujours la poule au pot.

Riches, pourquoi sur une dalle,
Lui refusant un peu de pain,
Laisser pousser son dernier râle
Au malheureux mourant de faim?....
Songez que la mort nous rapproche,
Qu'on n'a plus au grand entrepôt
La dinde truffée à la broche
Et la poule farcie au pot.

Lorsque, surchargés de richesses,
De titres, de croix et d'honneurs;
Qu'à des marquises, des duchesses,
Vous faites part de vos faveurs;
Vils flatteurs!.... lorsque la louange
Chez vous agite son grelot,
Sous le chaume le pauvre mange
Pain noir au lieu de poule au pot.

Dans ces beaux jours où la victoire
Guidait nos brillans étendards,
Où, sous Napoléon, la gloire
Ceignait le front des vieux grognards;

Des preux aux mâles caractères
Déjouant un lâche complot,
Chez les puissances étrangères
Mettaient toujours la poule au pot.

Automate à riche livrée,
Dont l'esclave subit la loi,
Sans rang, sans naissance titrée,
Je suis bien plus heureux que toi,
Quand je puis, près de ce que j'aime,
Au plaisir payant mon écot,
Trouver, une fois la semaine,
Vin sans baptême et poule au pot.

IMPRIMERIE DE J. DUPIN.

LE

PRISONNIER DE SAINTE-HÉLÈNE.

AIR : *Elle a trahi ses sermens et sa foi.*

(De la Somnambule.)

Sur un rocher, où des flots écumeux,
Vient se briser l'impuissante furie,
Près de mourir, un héros malheureux,
Par cet appel implorait sa patrie :
France ! pays qu'illustra mon drapeau,
A l'Exilé donne au moins un tombeau !

Quand mes guerriers, suivant l'aigle en son vol,
Semaient l'effroi dans l'Europe alarmée !
Auraient-ils pu prévoir que sur ce sol
Mourrait leur chef, loin de la grande armée !
France ! pays qu'illustra mon drapeau,
A l'Exilé donne au moins un tombeau !

La France, un jour, fière de sa splendeur,
Pour me donner la puissance suprême,
Me saluant du titre d'Empereur,
Para mon front d'un brillant diadème.
France ! pays qu'illustra mon drapeau,
A l'Exilé donne au moins un tombeau !

Pendant vingt ans, mon Aigle impérial
A de vingt rois châtié l'insolence ;
Pendant vingt ans, à mon char triomphal,
J'ai vu vingt rois mendier ma clémence.
France ! pays qu'illustra mon drapeau,
A l'Exilé donne au moins un tombeau !

Lorsqu'en Russie un fléau destructeur,
Frappa de mort les fils de la patrie,
Eugène seul devina la douleur,
Qui vint broyer mon âme endolorie.
France! pays qu'illustra mon drapeau,
A l'Exilé donne au moins un tombeau!

De l'île d'Elbe, où l'espoir me suivit,
Je répondis à l'appel de mes braves;
Dans ses remparts Lutèce me revit,
Le cœur jaloux de briser ses entraves.....
France! pays qu'illustra mon drapeau,
A l'Exilé donne au moins un tombeau!

A Waterloo, l'infâme trahison,
Vit sous ses coups ma puissance asservie;
J'eus pour palais une horrible prison,
Et des bourreaux pour torturer ma vie.
France! pays qu'illustra mon drapeau,
A l'Exilé donne au moins un tombeau!

Vous, que ma mort laisse sans avenir,
Vieux compagnons de ma gloire éclipsée,
Que votre cœur garde mon souvenir,
Car vous êtes présens à ma pensée.
France! pays qu'illustra mon drapeau,
A l'Exilé donne au moins un tombeau!

Puisque la mort vient arracher aux fers
Mon corps brisé sous sa longue souffrance;
Prenant pitié des maux que j'ai soufferts,
Daigne combler ma dernière espérance,
France! pays qu'illustra mon drapeau,
A l'Exilé donne au moins un tombeau!

LE MARIAGE MANQUÉ.

COMPLAINTE.

Air de l'Enfant prodigue.

Eolin, fils d'un fermier
Fort rusé dans son métier,
Un jour fut trouver son père,
Et lui dit : Il m'est urgent
D'avoir une ménagère
Et forte somme d'argent.

Bon père et bon citoyen
Quand ça ne lui coûte rien ;
Mondor à cette réclame

Répond d'un ton obligeant :
En te donnant une femme,
Je veux garder mon argent.

Mais dans ce siècle, l'hymen
Subit plus d'un examen ;
Pour prendre de la fortune,
Nous devons, nous engageant
Avec la blonde ou la brune,
Porter capital d'argent.

Mondor cherchant le moyen
D'avoir beaucoup avec rien ;
S'entourant de ses esclaves
Leur dit en les hébergeant :
Pour mon fils, il faut, mes braves,
Me procurer de l'argent.

Maître ! exclamèrent-ils tous,
Vous pouvez compter sur nous ;
Chacun d'un pareil message

Sera le secret agent,
Pour que dans ce mariage
Vous ne comptiez pas d'argent.

Eolin, au cœur aimant,
A grand peur au dénoûment,
Que le beau-père, vieux drille,
Se montrant trop exigeant,
Ne lui donne pas sa fille
Sans recevoir de l'argent.

Les affidés de Mondor
Ont beau demander de l'or.
On répond à leur message
Par un refus outrageant;
Disant : Pour meilleur usage
Chacun garde son argent.

Lors, voyant de son projet
Le malencontreux rejet;
Maudissant la destinée,

Mondor dit, se dégageant :
A plus tard cet hyménée ;
Je garderai mon argent.

De ce conte ou bulletin,
Voici quelle fut la fin :
Chacun rit de cette esclandre.
Eolin en enrageant,
Jura de ne plus prétendre
A faire un hymen d'argent !

L'ÉTERNUMENT ROYAL.

Air du Pas redoublé.

Puisque mes sujets en ce jour
M'offrent le diadème,
Je veux leur prouver à mon tour
A quel point je les aime.
Comme sous le roi d'Ivetot
Exerçant la justice,
Mon peuple aura la poule au pot....
Abchim !!! — Dieu vous bénisse !

Du luxe dédaignant l'éclat,
J'aurai de bons ministres
Qui sauront préserver l'État
De tragiques sinistres.
A rendre mes sujets heureux,
La loi toujours propice,
Saura réaliser leurs vœux....
Abchim !!! — Dieu vous bénisse !

Sous ce règne, riche en bienfaits,
Plus d'actes illusoires ;
Plus de Députés à l'engrais,
Plus d'impôts vexatoires.
La vertu, le talent, l'honneur,
Stigmatisant le vice,
Du peuple feront le bonheur.....
Abchim !!! — Dieu vous bénisse !

Comme un père, je veillerai
Sur la classe ouvrière ;
A tous les pauvres, j'ouvrirai
Ma porte hospitalière.

On me verra des courtisans
Châtiant l'injustice,
Mépriser le frivole encens.....
Abchim !!! — Dieu vous bénisse !

Si jamais du bronze étranger
Bruissait le tonnerre,
Je saurai, bravant le danger,
Sourire au cri de guerre.
Guidant les nourrissons de Mars
Dans la sanglante lice,
J'illustrerai nos étendards....
Abchim !!! — Dieu vous bénisse !

Honorant un règne si beau,
Le sol de mon royaume
Verra s'élever un tombeau
Aux cendres du Grand-Homme !
Ciel ! fais que chérissant mon nom
Le peuple un jour l'unisse
A celui de Napoléon....
Abchim !!! — Dieu vous bénisse !

Le séjour de la royauté
Que la pourpre environne,
Frappe, dit-on, de cécité
Tout porteur de couronne.
Fais que sur ce terrain mouvant
Jamais mon pied ne glisse.
Exauce, ô Dieu! ce vœu fervent....
Abchim !!!.. — Dieu vous bénisse!

LE COQ ET LA POULE.

(JEUX DE MOTS.)

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver.*

JE veux en célébrant le coq,
Chanter sa compagne la poule ;
Rien de plus orgueilleux qu'un coq,
Rien de plus coquet qu'une poule.
Le jour, la nuit, chante le coq ;
Dès qu'il fait noir s'endort la poule.
Dans ses ébats se tait le coq,
En pondant caquète la poule.

Jamais ne fut gras un bon coq ;
Pourquoi?... demandez à la poule.
Quand l'Anglais fait son dieu du coq,
Le Français courtise la poule.

Dans l'art culinaire le coq
Est bien moins prisé que la poule.
Aux malades, bouillon de coq,
Aux bons viveurs, au pot la poule.

La France a pour armes un coq
Fort courtisan de la poule;
Car on ne voit jamais ce coq
Gémir sur les maux de la poule.
Sans la faire crier, ce coq
Est adroit à plumer la poule!...
Puissions-nous au cri de ce coq,
Nous réveillant.... gagner *la poule*!!!

N'OUBLIONS PAS

NOS FRÈRES PRISONNIERS.

AIR *de Taconnet.*

BRAVANT ce monstre à hideuse figure,
Aux yeux sanglans, au bec crochu de fer,
Affreux Vampire! ayant pour nom Censure,
Montrons un front haut, libre et toujours fier.
La loi ne peut atteindre la pensée,
Elle est à nous!... Arrière les geôliers!...
Si nous avons bouche cadenassée,
N'oublions pas nos frères prisonniers !

Dans un cachot muet comme la tombe,
Où le malheur ne trouve point d'échos ;
Privé d'espoir, l'infortuné succombe....
Plus, plus d'amis!... rien, rien que des bourreaux !

Faisons briller un rayon d'espérance
Aux cœurs privés des soins hospitaliers...
Du pain, du pain à leur noble indigence....
N'oublions pas nos frères prisonniers !

Malheur !... ce mot que l'opulence oublie,
Ah! gardons-nous de le répudier....
Loin d'être sourds quand sa voix nous supplie,
Sachons flétrir qui veut l'injurier....
Demain, peut-être, à nous plus de patrie...
A nous, bourreaux, grilles et guichetiers...
Ecoutez donc cette voix qui vous crie :
N'oubliez pas vos frères prisonniers !

LE PASSE-PARTOUT.

Air du Vaudeville final d'une Visite à Bedlam.

Un chansonnier érudit,
N'est-ce pas nommer Saint-Gille ?
Me rend visite, et me dit :
A mes avis, sois docile.
Sauve, par un rouge-bord,
Ta Muse de l'agonie.
Pour le temple du génie,
C'est le meilleur passe-port.

Au champagne pétillant,
Qu'à petits coups je savoure,
Ma Muse se réveillant
Reprend toute sa bravoure....
D'un poétique transport,
Cédant à la violence,
Je vais, rompant le silence,
Vous chanter le passe-port.

Chacun sent l'utilité
De sa magique influence;
Par lui, de la vérité,
Le mensonge a la puissance.
Favorisé par le sort,
Le beau sexe a l'avantage,
En quelque lieu qu'il voyage,
De porter son passe-port.

Un pauvre solliciteur,
Si grand que soit son mérite,
Ne peut, sans un protecteur,
Avoir ce qu'il sollicite;
Tandis que, sans nul effort,
Un sot de noble origine
Voit chaque jour sa cuisine
Lui servir de passe-port.

Un docteur dont le renom
Est vénéré de la Parque,
Et dont on chérit le nom,
Au séjour du noir monarque,
Dit : Je me ris de la mort ;
« Car je suis son Esculape :
» Des victimes qu'elle frappe
» Je vise le passe-port. »

Vers un hôtel habité
Par l'orgueil et la sottise,
S'avance le comité
Mu par la papelardise.
Chacun, d'un commun accord,
Dit à mesure qu'il entre,
En se frappant sur le ventre,
Voilà notre passe-port.

Obéissant à l'amour,
Un vieillard que la mort guette,
Pour inspirer du retour
A la gentille Lisette,
Offre du premier abord
Une bourse à cette belle,
Sentant que l'or seul près d'elle
Doit être son passe-port.

Albin, qu'Alix sait charmer,
Invoque un Dieu tutélaire ;
Ce beau couple, à l'art d'aimer,
Unissait celui de plaire....
La vertu d'Alix s'endort ;
L'amour parle... elle l'écoute :
Aux refus qu'Albin redoute
L'amour sert de passe-port.

Autrefois, l'esprit, l'honneur
Etaient respectés en France ;
On goûtait le vrai bonheur
Sans biens, sans rangs, sans naissance.
Mais l'esprit n'est plus qu'un tort,
La vertu qu'une chimère,
Et sans honneur à l'enchère
Il n'est plus de passe-port.

MON CHIEN.

(SUJET ENVOYÉ A L'AUTEUR DU *JOVIAL*.)

Air des Cancans.

C'est mon chien,
Mon seul bien,
Qui caresse
Ma vieillesse ;
C'est mon chien,
Qui sent bien
D'amitié le doux lien !

Quand la fortune m'offrit
Ses faveurs que l'on chérit ;
Pour moi, quel fut le trésor
Bien plus précieux que l'or ?
C'est mon chien, etc.

Quand des amis à l'engrais
Chez moi comblaient leurs souhaits,
Qui, sans faire de serment
Eut le cœur le plus aimant ?
C'est mon chien, etc.

Lorsque mon cœur souriait
A l'encens qui m'enivrait,
Qui souvent montrait les dents
A cet essaim d'impudens ?
C'est mon chien, etc.

Quand, riant des coups du sort,
Chacun en me donnant tort
Se moquait de ma douleur,
Qui fut mon consolateur ?
C'est mon chien, etc.

Quand, pour ces lâches amis
Qui trouvaient leur couvert mis,

Je fus un objet d'effroi,
Qui pleura seul avec moi ?
C'est mon chien, etc.

Lorsque dans le galetas,
Ouvert à tous les frimats,
Je manque souvent de pain,
Qui me lèche encor la main ?
C'est mon chien, etc.

Lorsque quatre ais de sapin
Auront scellé mon destin,
Qui, seul, du pauvre vieillard,
Suivra le noir corbillard ?
C'est mon chien, etc.

Quand mon corps sera porté
Au champ de l'égalité,
Qui, n'ayant plus d'avenir,
Pleurera mon souvenir ?
C'est mon chien, etc.

Qui, se voyant maltraité,
Malgré sa fidélité,
Et, lassé de trop souffrir,
Près de moi viendra mourir ?
C'est mon chien,
Mon seul bien,
Qui caresse
Ma vieillesse ;
C'est mon chien
Qui sent bien
D'amitié le doux lien !

MINUIT.

Air : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Il est minuit ! sur mon humble couchette,
En vain Morphée effeuille ses pavots ;
Ma muse veille, et Momus en goguette,
De sa marote agite les grelots.....
Le sommeil fuit : ma lampe brûle encore ;
D'un bol de punch, flamme bleuâtre luit ;
Ciel étoilé promet riante aurore,
Je prends ma lyre et je chante minuit.

Dans un hameau, le chaume héréditaire,
Rassemble autour d'un foyer pétillant,
Des villageois auxquels un centenaire
De contes bleus fait un récit brillant.
D'un blanc fantôme, il raconte l'histoire,
Du spectre affreux le regard le poursuit.....
Et de terreur frissonne l'auditoire
En entendant l'airain sonner minuit.

Dans une alcove aux amours consacrée,
En souriant, on voit le dieu malin
Fixer l'aiguille, où l'heure désirée,
Va lui permettre un amoureux larcin.
Tendre plaisir, sous un tissu de gaze,
Agite un cœur que son art a séduit,
Et des soupirs entrecoupent la phrase
Que le désir adressait à minuit.

Dans un salon qui reçoit maint convive,
On voit assis autour d'un tapis vert,
Gens à l'œil fixe, à l'oreille attentive,
Qui sous leurs pieds ont un abîme ouvert.

Ces insensés, qui rêvent d'opulence,
Dans un espoir qu'une carte détruit,
Sont, n'ayant plus pour dot que l'indigence,
Vivans le soir, cadavres à minuit!

Sous les rideaux de la fière opulence,
L'hymen s'endort près d'un jeune minois,
Qui de l'amour appelle la présence.....
L'enfant ailé lui fait chérir ses lois.....
Sur le duvet, le riche octogénaire,
Bâille, s'étend et ronfle avec grand bruit,
Quand la beauté s'unit à l'art de plaire;
Si l'hymen dort, l'amour veille à minuit.

C'est à minuit, qu'une couche royale
Reçoit le corps d'un vampire empourpré;
C'est à minuit, qu'une voix sépulcrale
Frappe d'effroi son cœur dénaturé ...
Dans le silence, il est tout à lui-même,
Plus de flatteurs, le remords seul le suit.....
Dais, sceptre d'or et brillant diadème,
Ont disparu quand a sonné minuit.

Minuit est l'heure où la vertu sommeille,
Où le remords tient le crime éveillé ;
Où l'Amour cueille une rose vermeille,
Où de son or l'avare est dépouillé.....
Dans des cristaux, le champagne pétille,
Les ris, les jeux folâtrent ; le temps fuit.
Sur l'édredon, la volupté frétille,
Bacchus, l'amour sont heureux à minuit.

L'INCOGNITO.

AIR : *Le premier pas.*

Incognito, cédant à mon caprice,
Je veux rimer *curente calamo.*
Je puis du sort éprouver l'injustice ;
Mais, peu m'importe un faux pas, si je glisse
Incognito.

Incognito, maint affamé poète,
De ses larcins fait un *imbroglio.*
D'emprunts forcés, il grossit sa recette,
Et son dos, seul, peut acquitter sa dette
Incognito.

Incognito, nous voyons une belle
Fuir un amant qu'elle adore *in petto;*
Désir l'agite; un soupir le révèle,
Et la beauté cessé d'être cruelle
Incognito.

Incognito, de nous l'amour dispose,
Pour le fixer, l'hymen est *apoco;*
Il croit cueillir tendre bouton de rose,
Et fort souvent n'obtient que fleur éclose
Incognito.

Incognito, Lise à Damis est chère;
Lise, en riant, flatte ce vertigo.
Pour son banquier prenant l'octogénaire,
D'un jeune amant, elle apprend l'art de plaire
Incognito.

Incognito, pour une loterie,
Une coquette offre un bon numéro;
Croyant gagner, vite on se l'approprie,
Le lot survient, et chacun s'injurie
Incognito.

L'incognito plut au chef qu'on renomme ;
Un jour croyant mettre en défaut Clio,
Il va la voir ; sitôt elle le nomme,
Disant : Vous ne pouvez garder, grand homme,
L'incognito.

Incognito, maint agent mercenaire,
Pour un peu d'or, du public est l'écho ;
Pensant toujours au mal qu'il pourra faire,
De ses rapports il reçoit le salaire
Incognito.

L'incognito sert à mainte personne ;
Il fait souvent naître des quiproquo.
Tel nous paraît digne d'une couronne,
Qui n'est que lâche et vil quand l'abandonne
L'incognito.

Incognito, pour s'enrichir plus vite,
Maint financier a recours au zéro.
Millionnaire, il déclare faillite,
Et prudemment le jour même il nous quitte
Incognito.

Incognito, frappe la bande noire,
Dont le venin se répand subito.
Ah ! quand luira le jour où l'auditoire,
La forcera de lire son grimoire
Incognito.

Incognito, comblant son espérance,
Chaque matin lisant son memento,
L'homme de bien visite l'indigence,
Et de ses dons reçoit la récompense
Incognito.

MAZAGRAN.

CHANT PATRIOTIQUE.

I.

Gloire immortelle à vous, héroïques Français !
Qui, sur le sol de l'Algérie,
En illustrant votre patrie,
Des fils de Sparte avez surpassé les hauts faits !!!

Pour rehausser l'éclat de notre belle France,
Jaloux d'affronter le trépas,
Ces héros, dont le cœur palpitait d'espérance,
Appelaient l'heure des combats.
Ils avaient juré de défendre
Le poste sacré de l'honneur,
Et chacun se lassait d'attendre
Le moment de prouver ce que peut la valeur.
« A nous, l'Arabe !.. à nous, le grand jour de bataille !..
S'écriaient-ils : « A nous, les boulets meurtriers !..

» A nous, le fer, le feu, le sang et la mitraille !.
» A nous, la mort ou les lauriers !!!... »
Et leurs yeux scintillaient d'audace,
Et leurs mains brandissaient le glaive étincelant ;
Leurs regards dévoraient l'espace,
Et le défi sortait de leur sein pantelant.

II.

Les Arabes !!!... Ce cri bruit comme un tonnerre.
Bientôt, l'orgueilleux Musulman
Contre les murs de Mazagran
Fait tonner ses foudres de guerre.
De l'attaque, tel est l'effroyable signal...
Nos soldats, de lauriers avides,
Bravant le sifflement des balles homicides,
Sont fiers de soutenir ce combat inégal.
Le salpêtre s'embrase et tonne,
D'affreux hurlemens l'air résonne ;
La mitraille s'échappe en nuages de fer
Et se fraie un sanglant passage ;
Le sang, en bouillonnante mer
Rougit la scène du carnage...
Des tourbillons de feu chassent l'obscurité.
Des Arabes, en vain l'affreuse barbarie,
Que guide une aveugle furie,
S'efforce à vaincre un courage indompté ;
Rien n'arrête l'élan sublime
De ce bataillon magnanime,
Qui combat pour l'honneur et l'immortalité !

III.

D'énormes poutres sont dressées
Contre les murs du fort... sur ce sentier glissant
Les Arabes, en rugissant,
S'élancent à l'assaut en colonnes pressées.
Quand, sur les murs de Mazagran,
L'ennemi croit planter l'étendard Musulman;
Un long sillon de flamme éclaire la tranchée;
Et, la large brèche, jonchée
De cadavres et de mourans
Fait bruire les airs de râles déchirans...

IV.

Que n'ai-je de Lebrun la lyre pindarique;
Et ces nobles pensers que nous transmet le ciel,
Pour célébrer le courage stoïque
De ce bataillon immortel!
Des Arabes, trois fois les phalanges guerrières,
Tentèrent d'un assaut les périlleux hasards:
Et trois fois, des Français les balles meurtrières
Les frappèrent de mort aux pieds de leurs remparts.
Cent heures a duré ce combat mémorable,
Cent heures des héros dans leurs vœux affermis
Ont, de douze mille ennemis,
Bravé la furie implacable...

Gloire immortelle à vous, héroïques Français!
Qui, sur le sol de l'Algérie,
En illustrant votre patrie,
Des fils de Sparte avez surpassé les hauts faits!

V.

Mazagran ! Mazagran ! citadelle célèbre !
Montre avec orgueil tes remparts
Où quelques nourrissons de Mars
Ont voilé d'un crêpe funèbre
D'Abd-el-Kader les milliers d'étendards !
Honneur sans tache à ta noble bannière
Dont les historiques lambeaux,
Troués, noircis de poudre et couverts de poussière
Montrent de tes soutiens les glorieux travaux !
Soldats ! l'Europe vous contemple !
Et Clio vous ouvre le temple
Où son burin transmet à la postérité
Vos noms, riches de gloire et d'immortalité !
Fière de votre renommée,
Elle inscrit : *Cent vingt-trois Français,*
Après cent heures de hauts faits,
Mirent en déroute une Armée !!!!!.....



LES PATRIOTES DE L'AN 40.

Air de la Treille de sincérité.

Dans ce monde
On est à la ronde,
Prenant l'intérêt pour agent,
Patriote.... jusqu'à l'argent.

Ici-bas, le patriotisme
Pour de soi-disans libéraux,
N'est qu'un masque de jésuitisme
Qui couvre leur cœur lâche et faux.

Ces enfans, dont les étrivières
Devraient mettre le dos en sang,
Dans ce siècle, dit *de lumières*
Aux quolibets prêtent le flanc.
Dans ce monde, etc.

Quand sous les cailloux historiques
Croulèrent trône et royauté ;
L'essaim aux bouches faméliques
Hurla : *Vive la liberté !!!*
Chacun, guidé par l'égoïsme,
Jaloux d'embellir son destin,
Singea le républicanisme
Pour avoir sa part du butin.
Dans ce monde, etc.

Aux jours de Juillet, gens de robe
Durent rangs, honneurs et profits.
Et chacun sait que notre globe
Pullule en ces *gens érudits*.
Grâce à ces *foudres d'éloquence*
Qui lui jetaient la poudre aux yeux,
Le peuple, en sa sotte croyance,
Se disait : *Tout va pour le mieux !*
Dans ce monde, etc.

Lorsque le fol enthousiasme
Après un mois fut dissipé,
Le bon peuple, en butte au sarcasme,
Vit qu'il avait été dupé.
Comme le corbeau de la fable,
Il jura, honteux et confus,
Qu'à jouer un rôle semblable,
Bien sûr on ne le prendrait plus.
Dans ce monde, etc.

Entendez cet énergumène,
Inspirant mépris et dégoût,
En se croyant un Démosthène
Crier : *La patrie avant tout !!!*
Et si, pour un franc patriote,
On votait un don fraternel,
Vous verriez cet *ex-sans-culotte*
Être sourd à ce noble appel.
Dans ce monde, etc.

Dignes rivaux de Donquichotte,
Je connais de *jeunes Lions*
Tout prêts à pousser une botte
Pour montrer leurs opinions ;
Mais, pour secourir l'indigence,
D'égoïstes, ce vil essaim,
Vivant chez lui dans l'opulence,
Est muet à ce cri : *J'ai faim !!!*
Dans ce monde, etc.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE TOULOUSE

Empreignons d'un cachet de honte
Ces patriotes au maillot,
Dont l'opinion n'est qu'un conte
Qui fascine les yeux du sot.
Avec le fouet de la satire,
Déchirons ces êtres changeans,
Ces Midas que la foule admire,
Ces nains qui singent les géans.
Dans ce monde,
On est à la ronde,
Prenant l'intérêt pour agent,
Patriote jusqu'à l'argent!...

VA-T-EN DE LA QUE JE M'Y METTE.

Air du Charlatanisme.

Muse, pour faire une chanson,
Mets en usage ma recette ;
Bois, je serai ton échanson,
Mettons-nous ensemble en goguette.
Le front joyeux, le verre en main,
De Limoux fêtons la blanquette,
C'est un élixir souverain
Pour faire goûter ce refrain.....
Va-t-en de là que je m'y mette

A Lise, Orgon, riche vieillard,
Voulut unir sa destinée ;
Mais il s'y prit beaucoup trop tard
Pour cueillir les fruits d'hyménée.

L'amour, irrité d'un tel choix,
Habile à consoler Lisette,
Voulant faire valoir ses droits,
Dit au cacochyme aux abois :
Va-t-en de là que je m'y mette....

L'Aigle, voyant nos étendards
Devenir hochets de parade,
Disait aux nourrissons de Mars :
Le Coq Gaulois est-il malade?
A tout Français la guerre plaît ;
Plus de garnison, d'amourette.....
Si du canon tu crains l'effet,
Coq Gaulois, tu n'es qu'un poulet,
Va-t-en de là que je m'y mette.

Dans ces brillans bazars remplis
De bigots et de vieilles filles,
Où le jésuitisme en surplis,
Surprend le secret des familles,
Je vois se filtrer le poison
Dont l'autel grossit sa recette ;
J'entends propos de garnison,
Et l'erreur dire à la raison :
Va-t-en de là que je m'y mette.

Si, chose rare, auprès d'un roi
Se trouve un ministre équitable ;
L'orgueil pâle et tremblant d'effroi,
Aux yeux du roi le rend coupable ;
Puis l'envie au souffle empesté,
Le condamnant à la retraite,
En aveuglant la royauté,
Lui dit d'un ton d'autorité :
Va-t-en de là que je m'y mette.

Pour proscrire la liberté,
Sur la noble cité d'Isaure,
J'ai vu maint bouldogue éhonté
Ouvrir la boîte de Pandore.
Marchandant une croix d'honneur,
Qui pour eux devient amulette,
Ces saltimbanques sans pudeur,
A l'homme franc hurlent en chœur :
Va-t-en de là que je m'y mette

Dans ce siècle où le sot orgueil
Donne la main à l'égoïsme,
La France, en creusant son cercueil,
Offre sa joue au judaïsme.

Ce monde, en habit d'arlequin,
N'est plus qu'une sâle guinguette ;
Où j'entends le soir, le matin,
Chacun crier à son voisin :
Va-t-en de là que m'y mette.

LE PALAIS ET LA MANSARDE.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

MORTELS, sur cette aride plage,
Qu'êtes-vous?.... Voyageurs d'un jour.
A faire un semblable voyage
Chacun est soumis à son tour.
Celui qui forme l'avant-garde
Voit arriver entre quatre ais
Le pauvre, habitant la mansarde
Et l'hôte opulent des palais.

La grandeur n'est qu'une fumée,
Dont s'aveugle le genre humain ;
Car la plus grande renommée
Souvent n'a pas de lendemain.
De ma lucarne je regarde
Ces grands, qui, flatteurs à l'engrais,
Ont oublié que la mansarde
Peut donner un hôte au palais.

Amis, le bonheur dans ce monde
N'est qu'un grand mot vide de sens,
A chacun il s'offre à la ronde
Sous des dehors éblouissans.
Bien fou celui qui se hazarde
A l'aller chercher sous le dais....
Pauvre, il se plaît à la mansarde
Et fuit le luxe des palais.

Laissant une adroite coquette
A prix d'or vendre ses faveurs ;
Auprès d'une simple grisette
D'amour je goûte les douceurs.....

Vin clairet et fine poularde
Du plaisir charment les relais.
Alors, pour nous, l'humble mansarde
Devient le plus brillant palais.

Sous de riches lambris, l'esclave
Tend les mains à des fers dorés;
Sourit à celui qui le brave
Et brosse ses habits ambrés.
Vierge du vernis dont se farde
Un essaim de nobles laquais,
La liberté, dans la mansarde,
Fronde les abus des palais.

Gai chansonnier, mais sans fortune,
Ma muse vit au jour le jour,
Quoique pauvre, elle n'importune
Ni princes, ni valets de cour.
La franchise est sa sauve-garde,
Vivant au gré de ses souhaits;
Elle fuit dans une mansarde
L'air pestiféré des palais.

En bravant la sotte critique
Qui déshonore maint journal,
Je laisse un troupeau famélique
Mendier un regard royal;
Et jusqu'à ce que la camarde
Me fasse mourir sous le faix,
Je me dis : A moi la mansarde,
Aux vils heiduques les palais !

LA JEUNE MALADE.

CHANT ÉLÉGIAQUE.

Sèche tes pleurs, plus de deuil, bonne mère !
Oui, je vivrai pour te chérir.
Va, ce n'est point une erreur mensongère,
Je suis trop jeune pour mourir !.....

Je me sens mieux, crois-en ce gracieux sourire
Qui vient parer ma bouche de seize ans.
Non, non, plus de regrets cuisans,
Sur moi la mort n'a plus d'empire.....
Ma mère, je renais à la vie, au bonheur !
Bientôt je prendrai part aux jeux de mes compagnes ;
Bientôt de nos belles montagnes
Je gravirai la neigeuse hauteur.

Demain, je veux me faire belle ;
Demain, vers la sainte chapelle,
Où sont des pensers consolans,
Tu guideras mes pas tremblans ;
Et là, le pasteur du village,
Dont la douce voix encourage,
Implorant avec moi le ciel,
Apportera nos vœux aux pieds de l'Eternel !....

Sèche tes pleurs, plus de deuil, bonne mère!
Oui, je vivrai pour te chérir.
Va, ce n'est point une erreur mensongère,
Je suis trop jeune pour mourir !..,..

Viens m'aider à quitter cette couche fiévreuse,
Viens.... A table, au repas du soir,
Auprès de toi je veux m'asseoir.
Ris donc, ma mère, sois joyeuse ;
Pourquoi ces larmes dans tes yeux ?
Pourquoi, lorsque je te caresse,
Me fixes-tu d'un regard de tristesse ?
Oh ! crois-le bien, je me sens mieux !.....

Sèche tes pleurs, plus de deuil, bonne mère!
Oui, je vivrai pour te chérir.
Va, ce n'est point une erreur mensongère,
Je suis trop jeune pour mourir !.....

Venez, venez, pasteur; voyez, je suis rieuse;
Calmez son effroi maternel;
Faites battre son cœur d'une pensée heureuse;
Ma mère ne veut pas répondre à mon appel.
Oh! dites-lui que je lui suis rendue;
Que le ciel de ma vie a prolongé le cours;
Qu'elle n'a plus à craindre pour les jours
De celle qu'elle a cru perdue.....
Quoi! vous pleurez aussi, vous qui ne trompez pas?
Vous dont la fervente prière
Adoucit aux mourans l'approche du trépas!
Je touche donc à mon heure dernière!....
Mourir si jeune!.... Oh! non, cela ne se peut pas;
Non, vous vous abusez, mon père, je dois vivre,
Je ne dois pas craindre la mort:
A seize ans, un espoir de bonheur vous enivre;
A seize ans, sans orage, on doit toucher au port!
Ne connaissant pas l'existence,
A peine de la vie ayant franchi le seuil,
Mon avenir, sans espérance,
S'éteindrait dans un froid cercueil!
A ce monde, presque étrangère,
Je dirais un dernier adieu
Si jeune!.... Oh! non, j'espère en Dieu!
Il ne veut pas sitôt m'exiler de la terre;
J'ai confiance en lui, mon père. A mon destin
Sa toute bonté s'intéresse;
Il veut encore à ma jeunesse
Offrir un heureux lendemain.

Sèche tes pleurs, plus de deuil, bonne mère !
Oui, je vivrai pour te chérir.
Va, ce n'est point une erreur mensongère,
Je suis trop jeune pour mourir !.....

Ma poitrine en feu se déchire,
Et de mon front brûlant ruisselle la sueur ;
De la mort sur mes traits se répand la pâleur ;
Plus péniblement je respire.....
Mon père, approchez-vous, il est temps de vous dire
Tous mes pensers religieux.....
Ma mère !.... Un voile noir s'épaissit sur mes yeux,
Mon cœur cesse de battre, et ma langue glacée
Refuse d'exprimer sa dernière pensée.....
Bénis ta fille.... Adieu !.... j'ai fini de souffrir.....
La pauvre enfant, à peine à son aurore,
S'éteint en murmurant encore :
Je suis trop jeune pour mourir ! ! !



L'OPINION.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

MAINT critique à l'air dur et sombre
Sur moi décoche en vain ses traits....
Les coups qu'il me porte dans l'ombre
Ne pourront m'atteindre jamais.
Je me ris de sa folle audace,
Et, narguant sa décision,
Devrait-il faire la grimace,
Je vais chanter l'opinion.

Edouard, homme de mérite,
Existait d'un modique emploi.
Orgon, sot et vil parasite,
Le remplace.... et voici pourquoi :

L'un, pour Jean-Jacques, pour Voltaire,
Montrait sa prédilection ;
L'autre lisait son bréviaire.....
Devinez son opinion.

Haro ! sur l'agent mercenaire,
Esclave d'un lâche oppresseur,
Qui vend ses pouvoirs de mal faire
Au plus offrant enchérisseur.
Cette cohorte famélique,
Risquant une indigestion,
Pour un repas gastronomique
Change aisément d'opinion.

Je ris quand j'entends une femme
Discutant sérieusement,
Donner la louange ou le blâme
A tel ou tel gouvernement.
En fixant le sort d'un empire,
Cet aigle d'érudition
Serait fort en peine de dire
Ce que c'est qu'une opinion.

Jeune fille au printemps de l'âge,
Sans en faire un mûr examen,
Place dans le nœud qui l'engage
L'amour à côté de l'hymen.

Sitôt que sa main est donnée.....
Que grande est sa déception !....
Sur l'amour et sur l'hyménée
Son cœur change d'opinion.

Gloire au plus brillant des poètes,
Gloire à l'immortel Bérenger
Qui n'a jamais fait de courbettes,
Que l'or n'a pu faire changer.....
Dans les fers, sa muse lyrique
Tonnait contre l'oppression ;
Dans les fers, son âme civique
Sut garder son opinion !

Faisant toujours nouvelle école,
Changeant du jour au lendemain,
Le peuple à celui qui l'immole
Pour un peu d'or donne la main.
Mu par son esprit versatile,
Dont on craint la contagion,
Le peuple, à duper si facile,
N'a jamais eu d'opinion.

Dans ces jours de deuil où la France
Fatiguait les bras des bourreaux ;
Que d'hommes fiers de leur croyance,
Ont reçu la mort en héros !....

Leur courage excitait l'envie,
Leur trépas, l'admiration....
Le dernier souffle de leur vie
Honorait leur opinion.

Jadis, guidés par la vaillance,
De Mars, les nourrissons chéris,
Combattaient tous pour la défense
Du sol qui les avait nourris....
Leur grand cœur, sûr de la victoire,
Plein d'une noble ambition,
Aux champs belliqueux de la gloire
Avait la même opinion.

Puissions-nous voir luire l'aurore
Du beau jour où tous les Français,
Scellant la boîte de Pandore,
Se feront le baiser de paix;
Où, désormais goûtant les charmes
D'une inaltérable union,
Chacun bannissant les alarmes
Aura la même opinion.

LES CROIX.

AIR : *Des Chansons.*

D'UNE croix,
D'une croix,
L'influence
Est grande en France;
D'une croix,
D'une croix,
Chacun ici-bas fait choix.

Un uniforme brillant,
D'or et de croix scintillant,
Couvre le corps maigrelet
D'un héros d'estaminet.
D'une croix, etc.

Sous le chaume hospitalier,
Où végète un vieux guerrier,
On voit une croix d'honneur,
Prix de vingt ans de valeur.
D'une croix, etc.

Semant la mort et le deuil,
Les verdets avec orgueil
Avaient orné leurs habits
De la noble croix du lis.
D'une croix, etc.

Les nobles de haut renom,
Au lieu d'écrire leur nom,
Pour signature autrefois
Faisaient une grande croix.
D'une croix, etc.

Pour racheter les péchés
Dont nous étions entachés,
Un Dieu s'étant fait martyr
Sur la croix voulut mourir.
D'une croix, etc.

Sous Saint Louis, les Croisés,
D'un feu divin embrasés,
S'illustraient par leurs exploits
Sous l'étendard de la croix.
D'une croix, etc.

Grandes et petites croix
Sont l'ornement des convois :
Dans le fond d'un froid cercueil
Gît un fantôme d'orgueil.
D'une croix, etc.

Auprès d'un riche tombeau
Produit d'un savant ciseau ;

Se voit une simple croix,
De fer, de pierre ou de bois.
D'une croix, etc.

Prêchant la rébellion,
La très-sainte mission
Vend en commerce secret
Croix, cantique et chapelet.
D'une croix, etc.

De la croix le diable a peur,
Nous dit-on; c'est une erreur;
Puisque sa horde en ces lieux
Nous ouvre à son gré les cieux.
D'une croix, etc.

Quand sur le palais des rois
Le peuple eut gravé ses droits,
Le prince qu'il couronnait
Offrit la croix de Juillet.
D'une croix, etc.

Les femmes pour ornemens
Ont des croix de diamans,
Dont fort souvent les maris
Ne connaissent pas le prix.
D'une croix, etc.

Pour chasser l'esprit malin
Qui fait palpiter son sein,
Fillettte au gentil minois
Fait le signe de la croix.
D'une croix, etc.

J'aime à voir une croix d'or
Parer un sein vierge encor ;
Sous son ruban de velours
Folâtre un essaim d'amours.
D'une croix, etc.

Qu'aux héros de Mazagram,
Rivaux des fils de Wagram,
Pour honorer les exploits
La France vote la croix.
D'une croix, etc.

D'après les arrêts du sort,
De leur naissance à leur mort,
Rois, citadins, villageois
Portent tour-à-tour leur croix.

D'une croix,
D'une croix,
L'influence
Est grande en France ;
D'une croix,
D'une croix,
Chacun ici-bas fait choix.

JEANNETTE.

AIR : *Mon père était pot.*

SEIZE ans ; pour fortune un chalet,
Ame candide et pure ;
Pour toilette, blanc bavolet
Et cotillon de bure.
Au bord d'un ruisseau
Paissait son troupeau,
Que guidait sa houlette ;
Ce gentil joyau,
L'orgueil du hameau
Avait pour nom, Jeannette.

Un soir, un triste écho de deuil
Bruït dans la chaumière.
Sa mère eut pour robe un linceul,
Et pour lit une bière.
Toute à la douleur,
Qui broyait son cœur,
La jeune enfant seulette,
Demandait la mort....
Quel sera le sort
De la pauvre Jeannette?

Grande dame, riche d'aïeux
Surprit son innocence;
Jeannette abandonna les lieux
Témoins de son enfance.
Vêtemens soyeux,
En flattant ses yeux,
La rendirent coquette;
Puis, propos de cour,
Des Dandys du jour,
Aveuglèrent Jeannette.

Elle présidait aux honneurs
De la vaste antichambre,
Où, pullulaient de grands seigneurs
Enduits de musc et d'ambre.

Un jour, pour de l'or,
Au riche Mondor
Qui lui contait fleurette,
Elle se vendit;....
Et le sort prédit
L'indigence à Jeannette!

Festins, concerts, bals luxueux
Étourdirent sa vie;
Ecrins, boudoir voluptueux
Comblèrent son envie;
Mais une psiché,
Du plus doux péché
Trop fidèle inteprète,
Lui dit: A trente ans
Il n'est plus d'amans,
Prends garde à toi, Jeannette!!!...

Les Ris, les Grâces, les Amours,
Fuirent l'infortunée;
La honte en flétrissant ses jours
Tua sa destinée.
Plus de courtisans,
Plus de fol encens,
Plus de riche toilette;
Sur un dur grabat
Gît et se débat
Celle qui fut Jeannette!.

Pour ses maux, sarcasme et dédain;
Partout elle est huée.
Hélas! qui donnera du pain
A la prostituée?...
Vous, à qui le bien
Vient, ne faisant rien,
Gens porteurs d'amulette,
Faites un effort;
Une obole au sort
De la pauvre Jeannette!

Vœux superflus!.. un hôpital
Reçoit la moribonde;
Et là, succombant sous son mal,
Elle quitta ce monde.
Tous ces jeunes fous,
Qui, flattant leurs goûts,
Lui contèrent fleurette,
Apprenant sa fin,
Rirent du destin
De la pauvre Jeannette!!!

LE TRONE ET L'ÉCHAFAUD.

CHANT PATRIOTIQUE.

J'ENTENDS le roulement du tombereau de deuil ;
La cloche du beffroi tinte pour un cercueil,
Et, sur un lugubre théâtre,
Ma tête va tomber sous le sanglant couteau,
Devant une foule idolâtre
D'un spectacle de mort offert par le bourreau !...
Pour mon âme, point d'agonie ;
Victime de la tyrannie,
Un échafaud ne peut abattre ma fierté ;

Les chaînes de l'ignominie
N'ont point souillé ma noble adversité !
Mon œil sec fixera cette foule abrutie,
Qui viendra se ruer contre mon char de mort.
Je verrai, sans pâlir, cette place investie
Par un peuple au cœur froid que l'esclavage endort ;
Lorsque mon corps, lié sur la planche à bascule,
Glissera vers l'éternité,
Méprisant les pensers d'une horde crédule,
Mon dernier cri sera : Liberté !.... liberté !....

Ce cachot infect est un Louvre,
Dont la porte jamais ne s'ouvre
Pour l'essaim parfumé d'esclaves à l'engrais,
Qui, pullulant dans les palais,
Boit à longs traits, pressé d'une soif judaïque,
Dans des cristaux ciselés à grands frais,
Le sang de la classe civique,
Qui courbe le dos sous le faix,
Dont le surcharge un pouvoir despotique.
Là, sur ce grossier escabeau,
Un pain noir, une cruche d'eau,
Ont pour moi plus de prix que cette chère exquise,
Que tous ces vins délicieux
Que d'intrigans ambitieux
Savourent en flattant l'orgueil et la sottise.
Sur mon grabat, le bienfaisant sommeil
Vient m'offrir d'agréables songes ;
Et, si ces séduisans mensonges
S'évanouissent au réveil,

De Damoclès la redoutable épée,
Dans le sang innocent trempée,
Ne vient point, menaçant mes jours,
D'un rêve de bonheur interrompre le cours.

Sous des rideaux de pourpre une couche moelleuse
Reçoit le corps d'un vampire empourpré,
Qui, roulant en tout sens son opulence oiseuse,
Croit en vain du remords fuir le dard acéré.
Il voit autour de lui des têtes expirantes,
Des spectres dont un glaive a déchiré le flanc,
Des membres mutilés, des entrailles fumantes,
Et des fleuves de sang ! ! !
Bientôt une sueur glacée
Ruisselle de son front royal.
Un trouble délirant agite sa pensée ;
Il assiste aux apprêts d'un banquet infernal,
Et de terreur son âme est accablée
Par le tintement sépulcral
De la cloche du mausolée !....
Sa voix expire.... un cauchemar de mort
Presse sa poitrine brûlante ;
Et Némésis, bravant sa fureur impuissante,
Lui montre d'un tyran l'inévitable sort.

•

Les grands du siècle ont demandé ma tête ;
Mon cadavre sanglant va réjouir leurs yeux ;
Une heure encor !... Le supplice s'apprête...
Si de me voir mourir vous êtes curieux,

Venez prendre part à la fête,
Entendre mes derniers adieux ;
L'image de la mort n'a point flétri mon âme ;
Le stoïcisme qui m'enflamme
Me suivra jusqu'à l'échafaud ;
J'aurai l'œil serein, le front haut ;
Mon pouls ne battra pas plus vite ;
J'ai long-temps appris à souffrir !...
Esclaves d'un royal Thersite,
Venez tous apprendre à mourir !...
Du cachot la porte ferrée,
En tournant sur ses gonds bruyans,
S'ouvre avec peine et donne entrée
Aux satellites des tyrans.
Salut, bourreau !... coupe ma chevelure ;
Garrotte mes poignets... accomplis ton devoir :
Ni pleurs, ni cris de désespoir
N'entacheront mon âme libre et pure ;
Partons !... De nos martyrs, adieu, nobles débris
Qui végétez sur la terre étrangère ;
Je meurs en vous aimant !... Une larme à ma mère !
Une pensée à mon pays !

LE PETIT LOGEMENT DE LISE.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Tour-à-tour on m'a vu chanter
Les combats, le vin et les belles;
L'amour ne peut plus m'exciter,
Je ne trouve que des cruelles.
La guerre est pour moi sans attrait;
Le jus de la treille me grise :
Je vais vous faire le portrait
Du petit logement de Lise.

Figurez-vous un entresol,
Où le lis s'unit à la rose,
Où l'enfant ailé tente un vol
D'une fleur fraîchement éclose.
L'ébène en orne le contour,
Son aspect seul vous électrise ;
Car, tout ne respire qu'amour,
Au petit logement de Lise.

Pour louer ce charmant réduit
S'offrit un riche octogénaire ;
Mais le Crésus fut éconduit
Par l'aimable propriétaire.
Pour pénétrer dans cet Eden
L'or ne peut servir d'entremise...
Quel trésor paierait l'examen
Du petit logement de Lise ?

L'Amitié voulut à son tour
Tenter d'en faire la conquête ;
Mais la reine de ce séjour
Fut encor sourde à sa requête.

Vous, dit-elle, me visiter?
Ma chère, c'est une méprise;
L'Amitié ne peut habiter
Le petit logement de Lise!

Un jour, le curieux Désir
Du logis voulant faire emplète,
Se croyant sûr de réussir
Fut rendre visite à Lisette.
Certain d'un obligeant accueil,
Jugez un peu de sa surprise,
Lorsqu'il ne put franchir le seuil
Du petit logement de Lise.

Lassé du lien conjugal,
Voulant vivre en célibataire,
L'Hymen se rendit au local
Où vivait en paix l'art de plaire;
Mais, novice dans l'art d'aimer,
Il parle avec trop de franchise,
Et s'en revient sans affermer
Le petit logement de Lise.

L'Amour, jaloux de son pouvoir,
Pénètre dans le sanctuaire;
Lisette se sent émouvoir,
Et le choisit pour locataire.
Bientôt tout est commun entre eux:
Volupté! voilà leur devise!
L'Amour embrase de ses feux
Le petit logement de Lise!

CE N'EST QUE VIEUX

QUE LE DIABLE SE FIT ERMITE.

Air du Verre.

En vain des lois de la raison
On veut me prescrire l'usage ;
Ce n'est que devenu grison
Que je prétends au nom de sage.
Au bon vin faisant mes adieux,
Je serai tout à l'eau bénite.
Mes bons amis, ce n'est que vieux
Que le Diable se fit ermite !

Bacchus, la Folie et l'Amour
Embellissent notre existence.
Ici-bas, notre court séjour
Ne doit être que jouissance.
A cent ans, d'un discours pieux,
Je pourrai sentir le mérite.
Mes bons amis, ce n'est que vieux
Que le Diable se fit ermite !

Suivant l'exemple de Ninon,
La sémillante Cidalise,
En amour n'a jamais dit non ;
Aimer et plaire est sa devise.
Au dévot superstitieux
Qui voudrait la rendre hypocrite,
Elle répond : Ce n'est que vieux
Que le Diable se fit ermite !

Oscar, le Nestor des guerriers,
Loin du faste et de l'étalage,
Vivait à l'ombre des lauriers,
Prix glorieux de son courage.

La patrie appelle ses preux,
D'Oscar le noble cœur palpite;
Il part, disant : Ce n'est que vieux
Que le Diable se fit ermite!

Un héros, qui, pendant vingt ans,
Avait su fixer la victoire,
Cueillait toujours aux premiers rangs
Les nobles lauriers de la gloire.
Si quelqu'un opposait ses vœux
A sa passion favorite,
Il s'écriait : Ce n'est que vieux
Que le Diable se fit ermite!

Jeunes filles, qui du couvent
Voulez suivre les lois austères,
Songez que ce n'est qu'en rêvant
Qu'on peut se forger ces chimères.
En vous offrant de plus doux nœuds,
Au plaisir l'amour vous invite.
Ah! croyez-moi, ce n'est que vieux
Que le Diable se fit ermite!

Aussi long-temps que du raisin
Je boirai la liqueur vermeille ;
Que je soulèverai le lin
Qui couvre une Agnès qui sommeille ;
Que, malgré tous les envieux,
Je pourrai vivre en sibarite ;
Je chanterai : Ce n'est que vieux
Que le Diable se fit ermite !

LE VENTRE.

Air de la Paille.

Tranquillisez-vous, médecins,
Apothicaires, sages-femmes ;
Je ne veux point en vers malins
Vous lancer quelques épigrammes.
Ce sujet n'aura des rapports
Qu'avec la horde vampirique ;
Je veux mettre au jour les ressorts
De ce fanal diplomatique.

De l'âme, selon mon avis,
Le séjour est fort variable;
De tous les saints du paradis
La pensée est inexplicable.
De Rousseau, l'âme était au cœur,
Voltaire l'avait dans la tête;
Elle est dans un œil séducteur
Comme au ventre de maint poète.

Le ventre est la divinité
Des chevaliers de la mâchoire,
Reçus à l'unanimité,
Maîtres pour manger et pour boire.
Du ventre dont ils font leur dieu
Le poumon est le sanctuaire,
Et pour célébrer le saint lieu
Les trufes sont leur bréviaire.

Jamais sentiment généreux
N'est émané de la bedaine;
Je soutiens qu'il est dangereux
De la consulter vide ou pleine.

Un ministre à jeun vous dira :
Ventre affamé n'a point d'oreille.
Sortant de table, il répondra :
Ma santé veut que je sommeille.

Quand sonne l'heure du dîné,
Accourt en foule au ministère
Un troupeau bêlant, amené
Par l'odeur de la bonne chère.
A table, il ne se plaint jamais
De la longueur de la séance,
Et pour l'honneur du nom français
S'engraisse aux dépens de la France.

Quelques animaux en naissant,
De ramper ont le vil usage ;
De nos jours, maint homme puissant
Fait cet ignoble apprentissage.
Assaillant le palais des rois,
On voit un député du centre,
Obtenir dignités, emplois !...
A qui les doit-il ? à son ventre.

Mais, je me tais, car pour citer
Du ventre le puissant empire,
Je trouverai, sans m'en douter,
Toujours nouvelle chose à dire.
Le ventre a des adorateurs
Dans tous les pays; mais en France,
Je suis certain que plus qu'ailleurs
Il exerce son influence!...

LE BATARD AMBITIEUX.

CHANT PATRIOTIQUE.

Je suis bâtard! ma mère est la nature ;
J'ai le front haut, le regard fier,
Et, pour repousser une injure,
Un cœur d'homme, une main de fer!

Le monde est mon vaste domaine ;
De sots préjugés délivré,
J'empreins d'un stygmate de haine
De vils flatteurs l'essaim titré,
Qui fléchit sous la lourde chaîne
Dont le surcharge un vampire empourpré.

Oui, mon sort est digne d'envie ;
C'est un brûlant transport d'amour
Payé du plus tendre retour
Qui m'a donné ce qu'on nomme la vie...
Bravant l'avenir incertain,
Foulant aux pieds mon origine,
Seul, aux grandeurs je m'achemine ;
L'ambition me tend la main ;
Bientôt la faveur populaire,
Comme une lave incendiaire,
M'embrasant de feux dévorans,
Je ris au fort de la tempête ;
Et, levant hardiment la tête,
Sans nom, sans titres, sans parens,
De l'opprimé ma voix est le noble interprète.
Je vois ces superbes hochets
Futiles ornement du trône,
A mes mains servir de jouets ;
Des rois je méprise l'aumône ;
Et d'un pas dédaigneux parcourant leurs palais,
Mon œil d'aigle répand la pâleur sur leurs traits.
Je suis bâtard, etc.

Arrière ! horde famélique !...
Arrière !... tu me fais pitié ;
Crains de souiller ma couronne civique ;
Le bâtard à l'âme stoïque
Rougirait de ton amitié.
Tes parchemins, je les méprise !
Que sont tous ces titres pompeux ?

Un passeport pour la sottise
Et pour le peuple un cancer vénimeux !
Mes parchemins, à moi, c'est le génie !
Mes titres, mes grandeurs, la popularité !
L'univers ma châtellenie !
Et mes trésors la liberté !!!...
Je suis bâtard ! etc.

Vous qui brûlez des flammes adultères,
Vous pour qui l'amour n'est qu'un jeu,
Femmes ! venez à moi : que mon souffle de feu
Puisse décolorer vos lèvres mensongères.
Si j'entache vos fronts du sceau du déshonneur,
Si de vos traits la fraîcheur est ternie,
Vous me verrez, d'un sourire moqueur,
Insultant à votre agonie,
M'abreuver de votre douleur.
En vain vos yeux noyés de larmes
De votre cœur me montreront le deuil ;
Je serai sourd et froid comme un cercueil.
Heureux d'avoir flétri vos charmes,
Le bâtard vous dira : Que voulez-vous de moi ?
J'ai subi la commune loi.
Si, sur une couche moelleuse,
Par de brûlans, de criminels désirs,
Alimentant votre flamme amoureuse,
Vous avez épuisé la coupe des plaisirs ;
Si le gage innocent d'une indigne faiblesse
Reçoit pour dot un hôpital,
Que craindre ?... Le lit conjugal,
Muet et seul témoin d'une coupable ivresse,

N'ira pas divulguer les secrets du boudoir.
C'est un bâtard de plus qu'une mère délaisse ;
C'est un fils réprouvé qu'elle ne doit plus voir !
De la pitié pour vous ! mon cœur n'en peut avoir.
Je suis bâtard, etc.

File brillante, mon étoile,
L'avenir sourit à mon sort ;
Mon esquif, sans rame ni voile,
Légèrement glissera vers le port.
Ma mère ! garde-toi de te faire connaître ;
La femme qui rougit de me nommer son fils,
Ne recevrait de moi que froideur et mépris.
Je dois vivre et mourir sans maître !...
Si dans le monde, par hasard,
Tes yeux rencontraient mon regard,
Détourne-les, redoute un funeste délire ;
Ma bouche pourrait te maudire...
Tu ne connais pas le bâtard !!!...

LE BATARD DE LA NATURE.

CHANT ÉLÉGIAQUE.

Je suis bâtard, et le monde me fuit ;
Il me demande un nom, un rang, de l'opulence ;
Sous mon humble chalet son mépris me poursuit ;
Son rire sardonique insulte à ma souffrance.
J'ai pour ami fidèle un chien,
Qui lèche ma main amaigrie,
Et dont le muet entretien
Sait calmer les chagrins de mon âme attendrie.
Le malheur me rend-il brutal?
De cet oubli sa tendresse est blessée,
Et dans son œil humide, où je lis sa pensée,
Se peint un reproche amical.

Pauvre chien ! sous le toit qui couvre ma misère
On me verrait renaître à la félicité,
Si je pouvais unir à ta fidélité
L'amour et le cœur d'une mère !...

Pour adoucir ma cruelle douleur,
Accorde à mon amour une faveur bien chère ;
Dieu de bonté ! fais-moi connaître le bonheur
De me sentir pressé sur le cœur d'une mère.
O ma mère ! entends mon appel ;
Réalise mon espérance,
Que par moi ton sein maternel
Soit humecté des pleurs de la reconnaissance ;
Tu ne peux vouloir mon trépas ;
Ne sois point sourde au cri de la nature ;
Entends au fond du cœur cette voix qui murmure ;
A ton enfant ouvre les bras !...
Pauvre chien ! etc.

Mais si l'honneur te défend de nommer
Ce fils, gage honteux d'une coupable ivresse,
Il n'a pas le pouvoir de t'empêcher d'aimer
L'enfant dont le bonheur dépend d'une caresse.
Foulant aux pieds un sot orgueil,
Te riant de la calomnie,
Rends-toi vers l'asile de deuil
Qui, depuis vingt hivers, voit ma longue agonie.
Je n'ai pas de riches habits,
L'or n'a jamais décoré ma chaumière ;
Mais mon corps, recouvert d'une écorce grossière,
Cache l'âme vierge d'un fils !...
Pauvre chien ! etc.

Quitte un instant ces superbes lambris,
Ces palais habités par la fière opulence ;
D'un fils abandonné viens voir les traits flétris ;
Qu'un seul de tes baisers le rende à l'existence.
Ce n'est pas de l'or que je veux ;
Riche de ta seule tendresse,
Toi seule peux combler mes vœux ;
Viens rendre à ton enfant caresse pour caresse ;
Que je puisse entendre ta voix ;
Qu'auprès de moi je te possède une heure,
Et je préférerai ma modeste demeure
Au louvre somptueux des rois....
Pauvre chien ! etc.

Vœux impuissans ! mes cris sont sans échos ;
Le préjugé, ce monstre à figure hideuse,
De sa griffe de fer perçoit d'affreux impôts
Sur le gage innocent d'une flamme honteuse.
Fatal messager du Destin,
Sentinelle sombre et livide,
Le malheur m'a tendu la main ;
Jusqu'au seuil de la tombe il doit être mon guide.
Mes yeux sont fatigués de pleurs ;
Je n'ai jamais pu sourire à la vie,
Et le banquet funèbre où le sort me convie
Verra la fin de mes douleurs.
Pauvre chien ! etc.

Ferme mes yeux, ô bienfaisant sommeil !
Toi seul me rends heureux. Mon bonheur n'est qu'un songe
Que la vérité chasse au moment du réveil ;
N'importe ! j'ai joui d'un séduisant monsonge.

Je ne suis plus un orphelin,
Je vois ma mère me sourire,
L'avenir n'est plus incertain ;
De l'amour maternel mon cœur connaît l'empire.
Que ne puis-je toujours dormir !
Toujours dormir ! Dans mon âme oppressée
Chaque jour s'agrandit cette triste pensée :
N'être plus... c'est ne plus souffrir !...
Pauvre chien ! etc.

Dans le chalet où j'ai long-temps gémi,
Quand le trépas aura brisé mon existence,
Puisse, prenant pitié de mon fidèle ami,
Une main généreuse adoucir sa souffrance !
Ma mère ! toi qui de mon sort
Dus être l'ange tutélaire,
Si jamais un écho de mort
T'invite à visiter le chaume solitaire,
Que des pleurs humectent tes yeux
En les fixant sur ma tombe ignorée.
Si le pauvre orphelin t'a toujours adorée,
Tu lui dois ce tribut pieux !...

Pauvre chien ! sous le toit qui couvre ma misère
On me verrait renaître à la félicité
Si je pouvais unir à ta fidélité
Lamour et le cœur d'une mère !...

LA TRUFFE ET LA POMME DE TERRE.

Air du Rémouleur.

LA POMME DE TERRE.

Ma sœur, avec humilité,
Je viens au nom de notre mère,
Signer avec toi le traité
D'une paix durable et sincère....
Le même sein nous a nourri.
Ah! de ton destin sois moins fière;
Si les grands seigneurs t'ont souri,
Je suis fêtée à la chaumière.

LA TRUFFE.

Nous.... vivre sous les mêmes lois !
Fuis loin d'ici.... fuis.... misérable !....
J'habite le palais des rois ;
Je fais l'ornement de leur table....
Des grands j'entretiens la faveur ;
Je règle le sort de la France ;
Tout rend hommage à ma saveur !....
Entre nous jamais d'alliance.

LA POMME DE TERRE.

Avec moi, pourquoi cet orgueil ?
Notre sort n'est-il pas le même ?
On me voit, sans craindre un écueil,
Nourrir ce bon peuple qui m'aime.
Sur tous, la mort étend sa faux,
Revêtus de pourpre ou de bure,
On voit tous les mortels égaux
Devant les lois de la nature.

LA TRUFFE.

Arrière, folle ! je me ris
De tes pensers philosophiques....
Cours de tes obscurs favoris
Nourrir les bouches judaïques....

Sur moi, les cuisiniers royaux
Font pleuvoir des flots de champagne ;
Je suis l'orgueil de leurs fourneaux !
Partout le luxe m'accompagne.

LA POMME DE TERRE.

Si notre sort n'est point égal,
Auquel doit-on la préférence ?
Tu parles de banquet royal,
On y fête aussi ma présence.
Chaume, mansardes et palais
Ont pour moi table hospitalière....
Donne-moi le baiser de paix,
Ne rejette pas ma prière....

LA TRUFFE.

Arrière.... tu me fais pitié,
Va retrouver tes prolétaires ;
Entre nous, jamais d'amitié,
Vivons toujours en étrangères.
Des grands je fête le pouvoir,
Près d'eux je dois passer ma vie....
Est-il un plus flatteur espoir ?
Un destin plus digne d'envie ?....

LA POMME DE TERRE.

Que je plains ton aveuglement !....
Adieu, ma sœur.... Pauvre insensée !....

D'un orgueilleux entêtement
Ton espérance est caressée....
Tu refuses d'unir ta main
A la main que je t'ai donnée,
Lorsque du jour au lendemain
Peut changer notre destinée.

APRÈS MOI LE DÉLUGE.

Air du pas redoublé.

Puisqu'en ce jour la royauté
N'est plus qu'imaginaire,
Donnant l'essor à ma gaîté,
Je brave l'arbitraire.
Momus agite ses grelots,

Sans crainte de grabuge ;
Je chante, en narguant Atropos,
Après moi le déluge !

Le brillant soleil de Juillet
Eclaira la bannière,
Qui d'un sceptre fit un hochet,
Et d'un trône une bière.
Quand les rois à son noble aspect,
Prenaient un fébrifuge,
Le peuple en mourant s'écriait :
Après moi le déluge !

Sur le front avili des rois,
Qu'est-ce qu'une couronne ?
Aujourd'hui le peuple à son choix
La leur prend, la leur donne.
Quand je les vois pour la porter,
User de subterfuge ;
Les méprisant, j'aime à chanter :
Après moi le déluge !

Dans la chambre où maint député
Trafique de la France,
Voulant de notre liberté
Soutenir l'existence,

Je donne, plein d'un noble espoir,
Un vote centrifuge,
Puis je dis, faisant mon devoir :
Après moi le déluge !

Rois que le grand Napoléon
Dédaignait pour esclaves,
Dont le front pâlissait au nom
De ce brave des braves.
Quand le peuple au son du beffroi
Deviendra votre juge,
Pourrez-vous dire comme moi :
Après moi le déluge !

Quand la beauté vient visiter
Ma modeste cellule,
De ces lieux je sais écarter
Et cagots et férule.
Envieux d'être possesseur
D'un lot qu'amour m'adjuge ;
Je dis, effeuillant une fleur :
Après moi le déluge !

Quand l'âge argentant mes cheveux,
Me rendra sédentaire,
Des dons du pampre sarmenteux,

Je ferai l'inventaire ;
Puis, riant des coups du destin,
Dans mon dernier refuge,
Je veux murmurer ce refrain :
Après moi le déluge !

MISÈRE ET SUICIDE.

I.

Misère!.... mal affreux dont se rit l'opulence,
Qui vient broyer le cœur d'une horrible souffrance;
Qui répand sur nos jours ses poisons corrosifs;
Qui bruit la douleur en sanglots convulsifs;
Qui dessèche la vie et se nourrit de larmes;
Qui du plus doux lien, détruit les plus doux charmes.
Misère!.... mal affreux qui refuse du pain
A l'artiste ignoré qui râle un cri de faim,
Et qui, pour mettre un terme à sa longue infortune,
La dote de l'oubli de la fosse commune....

II.

Combien il est cruel pour l'honnête indigent
De n'avoir pour ses maux qu'un sourire outrageant.
Qui peindra la douleur, le désespoir, les larmes
Du malheureux en proie à d'horribles alarmes,
Dont le génie atteint d'indigence n'a plus
Qu'un grabat, du pain noir et des vœux superflus?...
D'un rêve de bonheur son âme était bercée ;
Un riant avenir caressait sa pensée ;
Il aimait à sourire au poétique appel
De ces nobles pensers que nous transmet le ciel.
Bien jeune encor, son culte était la poésie ;
Son âme s'enivrait de sa douce ambroisie.
Confiant, il croyait en formant un lien,
Que chaque cœur battait à l'unisson du sien ;
Et son aveuglement lui dérobait l'abîme,
Où de lâches flatteurs conduisaient leur victime!...

III.

Tel fut le sort d'Arthur!... sous des lambris dorés,
De soi-disans amis, aux cœurs faux et tarés,
Faméliques vautours qu'engraisse l'opulence,
Furent les conseillers de sa rieuse enfance.
D'un fastueux encens distillant le venin,
Ces vampires, heureux d'embellir leur destin,
De l'opulent poète étourdissait la vie.
Spectacles, bals, concerts, comblaient leur lâche envie....
Lorsque atteignant le ciel par un sublime essor,
Le poète faisait vibrer sa lyre d'or ;
Lorsqu'en des vers remplis d'une tendre harmonie,

Sa muse révélait les secrets du génie ;
On entendait l'orgie au visage aviné
Applaudir à ses chants d'un transport effréné ;
Et hurlant la débauche en des hoquets bachiques,
Parodier d'Arthur les accens poétiques.

IV.

Et le vin ruisselait dans de brillans cristaux ;
Et la fièvre faisait bruire leurs cervaux ;
Et leur sein pantelait d'une ivresse brutale ;
Et le punch éclairait l'affreuse bacchanale,
Et sur un tapis vert, confident du hasard,
Des vils spoliateurs flamboyait le regard.
A la vive clarté que jetaient cent bougies,
Certes, il faisait beau voir ces faces rougies,
Suivre leurs yeux fixés sur le rateau fatal,
Entendre des joueurs le vacarme infernal.
C'était horrible à voir que ces scènes hideuses,
Où le défi sortait de ces bouches vineuses ;
La lutte s'engageait, et le parquet sanglant
Recevait les vaincus qui tombaient en hurlant !...

V.

Ainsi, pendant cinq ans les amis du poète ;
Après cinq ans ainsi sa ruine complète.
A ses yeux dessillés luit la réalité....
La misère !!!... Non, non, mon talent m'est resté !
A moi, ma lyre ! à moi, la divine espérance !
A moi, cet avenir qui dore l'existence !

A moi, la vie encor !!!... Et son sang bouillonnait ;
Et le plus noble espoir sur son front rayonnait ;
Et sa lyre vibrait des sons pleins d'harmonie ;
Et dans ses yeux encor scintillait le génie ;
Et pour lui, sa mansarde était l'heureux réduit,
Où l'immortalité se glisserait sans bruit !!!...

VI.

Ainsi le pauvre Arthur oubliait sa misère....
Il espérait !... bientôt ; déception amère !...
Bientôt, tous ses pensers furent voilés de deuil.
La misère était là, lui montrant un cercueil ;
L'étreignant dans ses bras décharnés et livides ;
Puis la faim la suivait ; la faim aux dents avides,
Au teint jaune, aux yeux secs et qui n'ont plus de pleurs ;
Et puis, enfin, la mort et toutes ses horreurs !...
L'âme et le cœur broyés d'une horrible torture,
Ne pouvant plus souffrir les tourmens qu'il endure,
Arthur fit ses adieux à la vie.... Un poignard
Priva son corps sanglant d'un triste corbillard....
Un cadavre exposé sur une dalle humide,
Attirait les regards d'une foule stupide ;
Et ces mêmes amis, qui d'un commun accord,
Du malheureux Arthur avaient fixé le sort,
En ayant reconnu leur victime muette,
Se dirent en riant : C'est Arthur le poète !!!...

J'AVAIS QUINZE ANS.

J'avais quinze ans ; mon troupeau, ma houlette,
Ne pouvaient plus suffire à mon bonheur.
Dans le vallon me trouvai-je seulette,
Mal inconnu faisait battre mon cœur :
J'avais quinze ans !

J'avais quinze ans ; les baisers d'une mère
Laissaient un vide en mon cœur attristé.
Des pleurs amers humectaient ma paupière ;
Rien ne calmait mon esprit agité :
J'avais quinze ans !

J'avais quinze ans ; vers la sainte chapelle
Devoir pieux n'appelait plus mes pas.
Rians côteaux, doux chants de Philomèle,
Danse des champs ne m'offraient plus d'appas:
J'avais quinze ans !

J'avais quinze ans ; sur mon humble couchette
Tendre sommeil ne fermait plus mes yeux.
Je soupirais, une langueur secrète
Me tourmentait d'un désir curieux :
J'avais quinze ans !

J'avais quinze ans ; simple, modeste et sage,
Pauvrette, hélas ! je voulais fuir l'amour.
Edvin parla ; j'écoutai son langage,
Mon cœur ému le paya de retour :
J'avais quinze ans !

J'avais quinze ans ; plus de mélancolie !
Je renaissais ; l'avenir me charmait ;
Au bien-aimé, je paraissais jolie ;
J'étais heureuse alors, Edvin m'aimait :
J'avais quinze ans !

J'avais quinze ans ; le seigneur du village
Par ses aveux crut séduire mon cœur ;
Je dédaignai son fastueux hommage,
Dans mon Edvin était tout mon bonheur :
J'avais quinze ans !

J'avais quinze ans ; le chaume héréditaire
Devint pour moi le plus brillant palais.
A ton amant, tu sauras toujours plaire
Disait Edvin, et moi je le croyais....
J'avais quinze ans !

J'avais quinze ans ; un jour, trop téméraire,
Edvin voulut un gage encor plus doux.
L'amour parlait, la raison dut se taire ;
Dans un amant, je crus voir un époux :
J'avais quinze ans !

J'avais quinze ans ; lassé d'être fidèle,
En me léguant le sceau du déshonneur,
Edvin brûla d'une flamme nouvelle,
Et d'un œil sec sourit à ma douleur :
J'avais quinze ans !

J'avais quinze ans ; mon bonheur fut un songe ;
A mon réveil, larmes, regrets et deuil.
Serment d'amour ne fut qu'un doux mensonge.
La vérité m'offrit un froid cercueil :
J'avais quinze ans !

LA SONNETTE.

AIR : *N'avez-vous pas partagé nos travaux.*

DANS ce séjour où brille la gaîté,
Où nous fêtons le bon vin et les belles;
Faisant la nique au mouchard éhonté,
Je veux chanter quelques chansons nouvelles,
Divin champagne, aide-moi de tes feux;
Pour chansonner je dois être en goguette....
Avant de sortir de ces lieux,
Je vais, narguant les envieux,
Faire des vers sur la sonnette.

Un pauvre aveugle à la fleur de ses ans,
Suivait les pas de son guide fidèle :
Une sonnette implorait des passans
Quelques secours mis dans une écuelle ;
Un grand du jour se riait de ses maux ;
Un artisan, l'obligeait en cachette....
De la vertu tels sont les lots ;
Du fou méprisons les grelots,
Du pauvre honorons la sonnette !

Journellement on voit soupçons jaloux
Troubler la paix d'un paisible ménage,
L'amant voulant user du droit d'époux,
Change l'hymen en un dur esclavage ;
L'amour ne sait pas être circonspect.
Lors, le mari d'une femme coquette,
Pour ne point se rendre suspect,
Devrait annoncer son aspect
Comme le serpent à sonnette.

Dans une chambre où de nos députés
Vient se montrer la noire félonie,
Où chaque jour on voit nos libertés
Céder leurs droits à la gastronomie,
Où d'intriguans l'essaim tumultueux
Pour un peu d'or insolemment valette,
Les cris de l'homme vertueux,
Voulant rendre le peuple heureux,
Sont étouffés par la sonnette.

Voulant unir les myrtes aux lauriers,
Pour alléger le poids de sa couronne,
Un noble chef, l'élite des guerriers,
Près d'une belle, au plaisir s'abandonne ;
Au champ d'amour ainsi qu'au champ d'honneur
De ses exploits la gloire est l'interprète ;
En secret, goûtant le bonheur
De ses feux, la brûlante ardeur
Fut mise au jour par la sonnette. *

Une coquette, au printemps de ses jours,
Ayant fait choix d'un époux débonnaire,
Goûtait le fruit d'adultères amours,
En se plaignant d'un mal imaginaire.
Pour dissiper l'effroi qui la poursuit,
Dans les détours d'une obscure cachette
Elle veut entendre du bruit,
Et lorsque l'amant s'introduit,
L'époux agite la sonnettte. **

Vers un hôtel par le luxe habité,
Repaire infect de l'oisive opulence,
Avec orgueil s'assemble un comité
Qui s'enrichit aux dépens de la France.
Du vice impur ce mercenaire agent

* Historique. Napoléon et Mlle Georges.
** Episode Toulousaine.

Voit devant lui mainte et mainte courbette,
Quand le vertueux indigent
Eprouve un refus outrageant
S'il ose agiter la sonnette.

L'un, de l'amour suivant les étendards,
De Cythérée adore la puissance;
L'autre, de Mars affrontant les hasards,
Aux champs d'honneur se couvre de vaillance,
D'Amour, de Mars, dédaignant le butin,
Ah! croyez bien que ma joie est complète
Lorsque pour l'heure du festin
Me frappe le son argentin
De la bienheureuse sonnette.

Je ris, lorsqu'un élève de Pradon,
Extasiant un inepte auditoire,
Pour un laurier ne cueillant qu'un chardon
Croit parvenir au temple de Mémoire.
Sa seule place est au marais fangeux,
Où sans pitié le dieu du goût le jette....
De ce temple un essaim nombreux
De rimailleurs présomptueux
En vain agite la sonnette.

LA TABATIÈRE.

(MOT DONNÉ.)

Air du pas redoublé.

Que le poète ingénieux,
Sur sa lyre sonore,
Célèbre en vers harmonieux
La beauté qu'il adore ;
Moi je vais, moins ambitieux,
Rimant à ma manière,
Sans oser invoquer les dieux
Chanter la tabatière.

Chacun de son utilité
A senti l'importance ;
Même jusques chez la beauté
S'étend son influence :
Femme de haute qualité,
Modiste, couturière,
Par ton ou par nécessité
Ont une tabatière.

Doué d'un esprit de travers,
Croyant faire merveille,
Damis, chaque jour par ses vers,
Vient choquer mon oreille ;
Que fais-je alors pour m'empêcher,
De fermer la paupière,
Sentant le sommeil approcher
Je prends ma tabatière.

Un jour de spectacle gratis,
Parmi la populace,
Quoique vrai diable, au paradis,
Je fus prendre une place.

Certes, l'encens qu'on offre à Dieu
Est d'odeur singulière,
J'avais, en quittant ce saint lieu,
Vidé ma tabatière.

Chaque jour le riche Mondor
A la coquette Lise,
Dans une tabatière d'or
Faisait prendre une prise;
C'est ainsi qu'il toucha le cœur
De la belle écaillère,
Qui, pour le prix de son honneur,
Obtint la tabatière.

Je dîne aujourd'hui chez Monval,
Se dit un parasite.
Demain.... demain.... ô sort fatal!
Il chancelle... il hésite.
Notre gourmand est consterné....
Ciel! quel trait de lumière.
Il cherche, il trouve son dîné,
Où? dans sa tabatière.

La tabatière à mon avis
Est chose essentielle ;
Dans tous les temps, mes bons amis,
Je lui serai fidèle.
Oui, je veux, quand viendra mon tour
De fermer la paupière,
Descendre au tenébreux séjour
Avec ma tabatière.

L'AGONIE D'UN JOUEUR.

SCÈNE DRAMATIQUE.

Enfer! damnation!... de l'or!... horrible cri!...
De l'or!... Je n'ai pour vous qu'un râle d'agonie,
Qu'un front humilié, suant l'ignominie;
Qu'un sein ensanglanté, par mes ongles meurtri...
De l'or!... lisez à nu dans cette âme brûlante
Que rongent du remords les poisons corrosifs.
Vampires!... entendez les sanglots convulsifs
De ma poitrine pantelante!...
C'est tout l'or qui me reste, en êtes-vous jaloux?
Venez m'en dépouiller... faites-en votre proie.
Oh! je vous le cède avec joie,
Prenez, prenez... il est à vous!...
Pourquoi cet effrayant sourire?
Vous rejetez le legs dont je puis vous doter?...
A moi seul donc à supporter
Tous les maux qu'enfanta mon aveugle délire!...
A moi, demain... l'éternité!...

Demain, ce cœur glacé ne battra plus au monde ;
Demain, dans une fosse immonde
Un cadavre sera jeté.....
Vous qui m'avez plongé dans la fange du vice,
Osez répondre à mon dernier appel ;
Acceptez mon dernier cartel ;
C'est à la morgue, enfans, que s'ouvrira la lice...
A la morgue !... entendez-vous bien ?...
Frôlant de vos habits une dalle rougie,
De l'homme dont la voix excitait à l'orgie,
Vous comprendrez le muet entretien...
Là, votre tapis vert, pour demain... votre bourse ;
Là, de l'or, beaucoup d'or !... des sourires d'enfer !...
Le malheur vous broyant avec sa main de fer.
La mort !... pour dernière ressource...
J'eus aussi comme vous un hôtel somptueux ;
Sous les rideaux de l'opulence,
Je vis s'écouler mon enfance ;
Jusqu'à vingt ans je fus heureux !...
Un soir, un tourbillon de jeunes fous m'entraîne ;
Un tapis vert, de l'or sont là pour m'éblouir.
En insensé, je souris à ma chaîne,
Je marche vers l'abîme où je dois m'engloutir ;
Mon cœur, jadis si pur, ne respire que haine...
L'insatiable soif de l'or ronge mon sein.
J'oublie épouse, enfant, leur aspect m'importune ;
Je me vautre dans l'infortune ;
Il ne me reste plus de sentiment humain.
Je souris d'un œil sec aux larmes d'une mère ;
J'ose la condamner à la mendicité !...
L'horrible bandeau tombe... et la réalité
M'empreint de déshonneur, d'opprobre et de misère !...

Malheureux !... quel tableau d'infamie et d'horreur !...
Moi, dont on enviait la rieuse jeunesse...
Dont l'avenir n'offrait que des jours de bonheur.
Moi, qui sentais si bien le prix d'une caresse !...
Aujourd'hui, père... époux... et demain?...demain, rien!...
Rien qu'un cadavre !... il le faut bien...
Que faire de la vie?... oh ! mon âme !... mon âme !...
C'est trop souffrir !... ma conduite est infâme !...
Mon Adèle !... mon fils !... qu'allez-vous devenir ?
L'indigence, la faim, voilà votre avenir...
La faim aux longues dents qui torture une vie...
Dont le râle étouffé vous demande du pain ;
La faim ! qui par la mort se voit toujours suivie...
Oh ! quel supplice affreux que celui de la faim !...
A toi, si jeune... à toi, mon Adèle, des larmes,
A toi, l'indigence pour lot...
A toi, mon pauvre enfant, un avenir d'alarmes...
Au lieu d'or, l'aumône pour dot !...
L'aumône, à toi, mon fils... l'aumône !... et c'est ton père
Qui jette sur ta vie un long voile de deuil ;
Qui te plonge dans la misère...
Ne serais-tu pas mieux couché dans un cercueil ?...
Oui... le trépas plutôt... idée affreuse !...
Moi, son père... être son bourreau !...
Eh ! ne le suis-je pas ?... Sur son frêle berceau
Plane déjà la mort à la face hideuse...
Là... dans ce cabinet, ils reposent tous deux ;
Peut-être, hélas ! un songe heureux
Berce leur jeune cœur d'un rêve d'espérance !...
A leur réveil, larmes... souffrance...
Qu'ils ne s'éveillent plus !... frappe ferme, ô ma main !...
Que cette heure pour eux n'ait point de lendemain...

Courage, Ernest... allons... une larme... un sourire
M'ont désarmé... Mon Dieu !... pitié ! pitié pour eux !...
A moi seul les tourmens, les horreurs du martyre...
Daigne, ô ciel ! exaucer le dernier de mes vœux !...
Daigne, ô mon Dieu ! m'accepter pour victime,
La mort doit expier mon crime.,.
Elle est là, devant moi... d'un sinistre regard
Elle me fixe... Allons, mon fidèle poignard,
Viens, viens, sauver mon front d'un sceau de flétrissure...
Riez, riez, enfans, d'un spectacle de mort...
Couvrez vos traits d'un masque d'imposture...
Jouez, jouez avec le sort !...
Jouez donc, jeunes fous... jouez votre existence...
A vous à vous, de l'or !... vers cet antre infernal
Que parcourt le râteau fatal,
En roulant sourdement un corbillard s'avance...
Son cocher est hideux à voir.,.
Les pleurs, les cris, le désespoir
Lui servent d'escorte... il s'arrête...
Il attend sa part de la fête...
Voyez... de ce front jeune encor
Ruisselle une sueur glacée ;
Là, chaque cœur a la même pensée,
Le même espoir !... A moi, cet or ! ! !...
Dérision !... cet or, c'est un drap mortuaire...
Des pleurs de sang, des cris de désespoir, d'horreur...
Le corbillard roulant vers un champ funéraire...
Une fosse, où s'éteint l'avenir du joueur !...
C'est mon destin... il faut qu'il s'accomplisse...
Sachons, sachons mourir... il le faut... je le doi.
Tends à ces innocens une main protectrice...
Mon Dieu ! pitié ! pitié ! pour moi...

LE RÊVE D'UNE JEUNE FILLE.

Sur une ottomane moelleuse,
Où l'or se marie au velours,
Un corps de jeune fille, aux gracieux contours,
Se montre à demi-nu sur l'étoffe soyeuse,
Où folâtre un essaim d'amours...

Voyez... de sa bouche mi-close
Sort un souffle de volupté;
Son cœur, doucement agité,
Rêve d'une métamorphose
Qui doit faire tant d'envieux !...
Sur ses traits où le lis se nuance à la rose,
Se lit un désir curieux :
Repoussant la gaze légère
Qui le voile sans le cacher,
Son sein d'albâtre appelle le toucher,
Et ses yeux entr'ouverts révèlent un mystère
Dont sa pudeur pourrait s'effaroucher...
Son cœur de vierge, par ce songe
Délicieusement flatté,
Pare ce séduisant mensonge
Des traits de la réalité...
Dans une joyeuse soirée
Que Therpsicore présidait
Innocemment, la jeune Irma cédait
A l'attrait des plaisirs qui l'avait enivrée...
Aux sons brillans produits par un savant archet,
Ses pieds mignons effleuraient le parquet ;
Entre les bras d'Ernest, en parcourant l'espace,
Son corps flexible ondulait avec grâce ;
Sans ornement, ses blonds cheveux,
Bouclés des mains de la nature,
Frôlaient la noire chevelure
De son valseur qu'amour embrasait de ses feux...
L'œil fixé sur le sien, aspirant son haleine,
Ne pouvant résister au désir qui l'entraîne,

Ernest murmure un aveu des plus doux,
Que l'innocence écoute sans courroux ;
Et lorsque l'aiguille dorée
Marque la fin de la soirée ;
Lorsqu'un tintement argentin
Aux convives joyeux semble dire : A demain ;
Que l'Automédon en livrée
Contient d'une main assurée
L'alezan qui piaffe en blanchissant son frein,
Ernest, Irma, n'ont plus rien à se dire ;
Un geste, un regard, un sourire,
Valent déjà pour eux le plus long entretien.
Par un sympathique lien,
Leurs âmes savent se comprendre ;
L'avenir sourit à leurs vœux.
Adieu.... dit Ernest d'un air tendre,
Adieu.... répète Irma... Dans ce mot, que d'aveux !...
C'est dans le secret sanctuaire,
Muet témoin du trouble de son cœur,
Qu'Irma rêve de son bonheur.
Là ces riches tissus, ces fleurs dont l'art de plaire
Avait paré ses attraits de seize ans,
Sont jetés au hasard sur de soyeux divans...
Dans une vague rêverie
Son cœur est mollement bercé,
Et d'un bonheur trop tôt passé,
Le souvenir est cher à son âme attendrie...
L'amour sourit à son heureux travail !...
Dans le silence, Irma soupire,
Et, sur ses lèvres de corail,

Erre le nom d'Ernest au milieu d'un sourire...
Dors, enfant... dors !... prolonge ton sommeil,
Savoure longuement les plaisirs du mensonge.
L'amour, jeune fille, est un songe
Dont tu dois craindre le réveil !...

LE PIQUE-ASSIETTE.

Air du Charlatanisme.

Du pique-assiette chaque jour
Nous voyons pulluler l'espèce ;
Aux champs, à la ville, à la cour
Elle se glisse avec adresse.
Taille élancée, esprit subtil,
Habit qu'entretient la vergette,
Nez bourgeonné, riant profil,
Dos fort souple et propos civil,
Sont l'enseigne du pique-assiette.

Certains députés à l'engrais,
Salariés du ministère,
Déshonorant le nom français,
Font leur Dieu de la bonne chère.
Par la férule ou l'encensoir,
Envieux de payer leur dette,
On les voit du matin au soir,
Combler leur orgueilleux espoir
Par le rôle du pique-assiette.

Arthur, à peine en son printemps,
Possesseur d'immenses richesses,
S'entoure, pour tuer le temps,
De faux amis et de maîtresses.
De son or chacun fait butin ;
Bientôt sa ruine est complète....
Pour avoir sa part d'un festin,
Arthur souriant au destin
Devient à son tour pique-assiette.

Ce brillant essaim de laquais,
Mendiant les faveurs du trône,
Qu'on inventorie aux palais
Comme oripeaux de la couronne,

Ne sont qu'un tas de mannequins
Sachant faire agir la fourchette ;
Des sots qui de leurs parchemins
Dorent leurs habits d'Arlequins :
Tout courtisan est pique-assiette.

Pour voir s'arrondir le budget,
Qui doit combler son espérance,
Un roi, fidèle à son projet,
Nourrit en secret sa vengeance.
Quand son astuce a ruiné
Le peuple que sa main soufflète :
Heureux de l'avoir baillonné,
De celui qui l'a couronné,
Ce roi devient le pique-assiette.

Vous, qui dévorant les affronts,
Préconisez la félonie ;
Qui portez, empreint sur vos fronts,
Un stigmate d'ignominie ;
Qui souvent hurlez un appel
Que le despotisme rejette.
Soutiens du trône et de l'autel,
Pour jouir d'un bonheur réel,
Grossissez l'essaim pique-assiette

Mais vous qui, chérissant l'honneur,
Dans le sang lavez une offense,
Dont la voix, le bras et le cœur
Illustrent notre belle France,
Sachez, en narguant le chagrin,
Dans un repas sans étiquette,
Le front joyeux, le verre en main,
Chanter avec moi ce refrain :
Pain noir, eau claire au pique-assiette.

LE CHARLATAN.

Air des Gueux.

Rapataplan,
Ceci sans cancan
Est un talisman
Mirobolan !

Petits et grands, je possède,
Grâce au fruit de mes travaux,
L'incomparable remède
Qui guérit de tous les maux.
Rapataplan, etc.

Ce trésor que je vous livre,
Quel est-il ? me direz-vous.
Voyez !... c'est ce petit livre
Qui pour un franc est à vous !
Rapataplan, etc.

Prenez, prenez jeune fille,
Car de lui vous apprendrez
L'art d'avoir une famille
Sitôt que vous le voudrez ;
Rapataplan, etc.

Avec lui, gentille épouse,
Savourant un doux lien,
Sur divan ou sur pelouse,
Verra s'arrondir son bien.
Rapataplan, etc.

Le vieillard dont l'humeur noire,
Nourrit des soupçons jaloux,
Trouvera sa propre histoire
Dans mon chapitre *aux époux !*
Rapataplan, etc.

Aux femmes dont l'existence
N'a presque plus d'avenir

Ma *fontaine de Jouvence*,
Ou *l'art de se rajeunir!*
Rapataplan, etc.

Ce volume offre aux fillettes
Qui courent le guilledou,
Le moyen d'avoir des dettes
Sans jamais payer un sou.
Rapataplan, etc.

Aux commentateurs du Code,
Qu'enrichissent *les exploits*,
Mon livre apprend la méthode
De voler d'après les lois!
Rapataplan, etc.

Le jeune amant qui s'engage
Dans les liens conjugaux;
Avec fruit lira la page
Sur *la forme des chapeaux!*
Rapataplan, etc.

Ce livre, puits de science,
Utile à tous les emplois,
Retrace à *la jeune France*
Des souvenirs d'autrefois.
Rapataplan, etc.

Ce volume que couronne
Le succès le plus certain,
Ne se vend pas... il se donne...
Prenez... car je pars demain.
Rapataplan,
Ceci, sans cancan
Est un talisman
Mirobolan !!!...

LE FILS DU BOURREAU.

Je suis las de souffrir !... mon âme est torturée
Par des pensers amers dont bruit mon cerveau.
Autour de moi, toujours cette phrase abhorrée :
Eloignez-vous... c'est le fils du bourreau !!!...
Dans une froide nuit, sur une dalle humide
J'ai quelquefois rêvé de suicide...
Je me suis dit, le cœur voilé de deuil :
« Mesure sans effroi la place d'un cercueil ;
» Pauvre Ernest ! ici-bas que faire de la vie ?
» Au funèbre banquet le destin te convie ;
» Que ce jour soit sans lendemain.
» Vois... le malheur te tend la main.
» Jusqu'au bord de la tombe il doit être ton guide.
» Pour toi, honte, dédain, mépris ;
» La pitié pour tes maux n'a pas même un souris ;
» Adieu donc à ce monde au cœur faux et perfide !...»
Alors, les yeux fixés sur mon poignard,
Je contemple d'un froid regard
Les tranchans acérés de sa lame luisante ;

Et puis, lorsque je veux mourir,
Une puissante voix me crie : Il faut souffrir !...
» Du lâche seul, la mort comble l'attente !... »
Et je recule épouvanté
Devant ce mot fatal dont tressaille mon âme,
J'ai peur de devenir infâme ;
J'ai peur de ce mot : lâcheté !...
Oh ! pourquoi suis-je né ?... Je sens dans ma poitrine
Mon cœur bondir au nom de liberté !...
Et le monde m'a rejeté ;
Et son fatal préjugé m'assassine !...

Il m'en souvient !... un jour, apparut à mes yeux
Une vierge au front pur, où siégeait l'innocence ;
Je hasardai de timides aveux,
Mon âme pantelait de joie et d'espérance...
Qu'elle était belle mon Irma !...
Comment vous peindre mon ivresse,
Lorsque sa bouche m'exprima
De son cœur de seize ans la naïve tendresse...
Que mon rêve fut beau !... Près d'elle chaque soir
Je trouvai mon plaisir à l'entendre, à la voir ;
Ainsi je prolongeai l'illusion chérie
Qui me berçait d'un doux sommeil.
Qu'il fut horrible le réveil !...
Il brisa sans pitié mon âme endolorie !!!...
Sans défiance, Irma fixa le jour,
Où le plus doux hymen unirait notre amour,
Il me fallut un nom... ma bouche osa le dire...
Ah ! ce cruel penser redouble mon martyre...
Comment vous retracer ce déchirant tableau,

Lorsqu'elle s'écria : « Vous le fils du bourreau !...
» Ah ! vous m'avez déshonorée !!!... »
Puis j'entendis cette amante adorée
Vomir sur moi l'injure pour adieux...
Et je n'ai pu me tuer à ses yeux !...
Elle aussi sur mon front a jeté l'infamie !...
Pas un regret... une parole amie...
Un geste... un regard de pitié...
Elle avec qui je me croyais lié...
A qui je dévouais ma nouvelle existence...
Dérision infâme !... insensé ! j'espérais
De mes longues douleurs effacer la souffrance,
Oublier enfin qui j'étais !!!...
J'espérais recréer ma vie,
Voir luire un riant avenir...
Oui, sous les lois d'Irma ma raison asservie
M'avait fait de mes maux perdre le souvenir.

Déception cruelle !... ô mon âme ! mon âme !
Je la sens se broyer... Etre aimé d'une femme,
Moi !... mais j'étais donc fou... moi ! le fils du bourreau !!!
Moi ! l'être repoussé de la nature entière ;
Moi ! paria du sort !... O ma mère ! ma mère !...
Toi, qui de soins touchans entouras mon berceau,
Du haut des cieux, ta céleste patrie,
Jette un regard d'amour sur l'enfant du malheur ;
Agenouillé sur ta tombe, il te prie
De l'appeler à lui... Plus d'espoir de bonheur,
Plus de séduisantes chimères,
Plus, sur mon infortune un regard de bonté,

Rien, rien que des larmes amères,
Que l'affreuse réalité !...
Tel est mon sort... mon sort ?... Eh bien ! oui, je le brave !...
Oui, je me ris de son courroux ;
Sur moi peuvent frapper ses coups ;
Du préjugé je ne suis plus l'esclave !...
A mes yeux dessillés un nouveau jour a lui ;
Je suis fort !... je brise ma chaîne,
Je cède au désir qui m'entraîne,
Je redeviens libre aujourd'hui !...
Arrière, arrière, enfans, je comprends l'existence,
Eloignez-vous à votre tour.
A moi la revanche en ce jour.
Oui... du fils du bourreau redoutez la vengeance !!!
Car je suis homme comme vous.
Un sang brûlant bouillonne dans mes veines ;
Mon cœur s'alimente de haines,
Je sens que se venger est doux !!!...

Que dis-je ?... loin de moi cette lâche pensée !...
Moi ! vouloir me venger ! moi ! malheureux proscrit !
Mieux vaut mourir... je sens ma poitrine oppressée.
Un trouble délirant agite mon esprit.
Oh ! ma tête est en feu !... mon âme se déchire...
Ernest implore un souvenir d'Irma...
Une larme, un regret de celle qu'il aima...
Ma mère !... me voilà... je te rejoins... j'expire !!!

AMANDA.

CHANT ÉLÉGIAQUE.

Fuis loin de moi, mensongère espérance,
Eloigne-toi, songe trompeur;
Des tombeaux l'effrayant silence
Doit seul encor plaire à mon cœur.
Je touche au terme de ma vie;
Ma jeunesse est sans lendemain.
Au funèbre banquet le destin me convie.

Un tintement lugubre a fait gémir l'airain,
Et des pensers d'amour troublent ma dernière heure,
Et près de visiter ma dernière demeure,
Le nom du bien-aimé fait palpiter mon sein!

L'amour l'unit à la tendre Azélie!...
Avec moi, mourront ces aveux...
Son amante est jeune, jolie,
L'hymen va couronner leurs vœux...
Ne troubles point leur destinée,
Amanda, souris à leur sort!...
Une tombe, voilà ton autel d'hyménée,
Voyageuse d'un jour, déjà je touche au port!
Un froid linceul sera ma robe nuptiale,
Des cyprès orneront ma couche virginale,
Et pour refrains joyeux, seront des chants de mort.

Il est époux!... surmontons ma faiblesse;
Oui, le serment est prononcé;
A son bonheur je m'intéresse,
Hélas! le mien s'est éclipsé!...
Si je pouvais le voir encore!...
Entendre le son de sa voix...

Quel désir !... Amanda !... que toujours il l'ignore ;
Je l'ai vu ce matin pour la dernière fois ;
Demain j'aurai vécu... non loin de la chapelle
La tombe aura reçu ma dépouille mortelle ;
Demain, d'un Dieu clément je subirai les lois.

Je la portais lors de son arrivée,
Cette fleur, symbole de deuil.
Avec soin je l'ai conservée,
Elle parera mon cercueil.
Comme elle, hélas ! je suis flétrie ;
Notre sort n'a plus d'envieux.
Oui, cette fleur retrace à mon âme attendrie
L'instant de son séjour, celui de nos adieux !...
Il l'a touchée !... il la reconnaîtra, peut-être ;
Mais jamais, non, jamais, il ne pourra connaître
Quelle fut mon idée en l'offrant à ses yeux...

A lui ma dernière pensée ;
A lui que je crains de nommer,
Une heure... elle est sitôt passée,
Une heure encor je puis l'aimer !...

Elle se tait : l'airain sonore
Frappe un lugubre tintement.
Amanda, croyant voir le mortel qu'elle adore,
Fait entendre le nom chéri de son amant
Et meurt... Le lendemain au convoi funéraire,
On vit sur le cercueil une fleur solitaire ;
Mais elle ne fut pas la fleur du sentiment !...

A SOIXANTE ANS,

ON N'EST PLUS BON A RIEN.

AIR : *C'était l'argent d'un brave militaire.*

ME demander quelques chansons nouvelles,
A moi, dont l'âge a blanchi les cheveux,
Dont le sourire effarouche les belles,
Pauvre vieillard, infirme et souffreteux!...
Des souvenirs!... vous n'en avez que faire...
Les souvenirs, à moi, sont tout mon bien;
Vous le voyez, je ne puis vous complaire,
A soixante ans, on n'est plus bon à rien.

Le romantisme, enfant de l'opulence,
Qu'on a nommé *le génie ennobli*,
D'esprit, de goût dote *la jeune France*,
En condamnant notre muse à l'oubli...
Le pittoresque engendre le poète,
Le romancier, même l'historien.
Barbe, binocle et vingt ans font recette...
A soixante ans, on n'est plus bon à rien.

Si par hasard l'aiguillon satanique,
Frôle nos sens d'un souffle de plaisir;
Nous sommes lents à trouver la réplique,
Et nous mettons en fuite le désir.
Nous avons beau, sous la verte feuillée,
Nous consumer en un long entretien;
Nous ne trouvons qu'une fleur effeuillée...
A soixante ans, on n'est plus bon à rien.

J'entends nommer et Corneille et Racine,
Régnard, Molière, et Voltaire et Rousseau;
Bâtards des neuf filles de Mnémosine,
Par maint poète échappé du berceau.

Ces beaux esprits, adonisant leurs nuques,
De longs cheveux au goût éolien,
Font grand mépris des têtes à perruques...
A soixante ans, on n'est plus bon à rien.

Se conduisant en maîtres du Parnasse,
Ces grands enfans qu'un fouet devrait punir,
En se servant de plumes de bécasse,
Rêvent d'honneur, de gloire et d'avenir...
Dans leurs pamphlets s'érigeant en oracles,
Tous ces oisons au cœur pharisien,
Par leur bassesse accréditent leurs fables...
A soixante ans, on n'est plus bon à rien.

On peut citer de la nouvelle école,
Victor Hugo, Lamartine, Dumas...
Mais sur leur front a pâli l'auréole,
Qui couronnait ces modernes Calchas...
De ces frêlons je brave la piqûre,
Car, quoique vieux, j'ai le cœur citoyen;
Malgré que tout dans ce siècle m'assure
Qu'à soixante ans, on n'est plus bon à rien.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE TOULOUSE

A toi, salut, ô mon guide et mon maître !
A toi que l'or n'a pu faire changer ;
Qui dans les fers as su faire connaître
Combien ton cœur méprisait le danger.
Vierge d'encens, ton immortelle lyre,
Du prolétaire est le noble soutien.
En te lisant, qui pourrait oser dire :
Qu'à soixante ans, on n'est plus bon à rien.

LE PETIT HOMME.

AIR : *Il était un petit homme.*

Il est un petit homme
Rédacteur,
Grand seigneur,
Voire auteur ;
Qui de Paris à Rome
Sait illustrer son nom
D'un renom
Acquis bien ou mal ;
Mais original,

Et pour lui sans égal,
Rapataplan,
C'est un cancan } *Bis.*
Vraiment mirobolan.

Sa taille est exiguë,
Son œil noir
Aime à voir
L'encensoir,
Son nez à pointe aiguë,
Prend ab hoc et ab hac
Du tabac,
Et dans son élan
Son cœur de sultan
Est friand de Nanan,
Rapataplan, etc.

Il a pour odalisque
Un objet
Grandelet,
Grassouillet,
Dont le cœur court grand risque
De s'embraser au feu
De ce jeu,
Dont le sultan nain
En vrai Franciscain
A toujours soif et faim.
Rapataplan, etc.

Chacun de sa logique
S'enrichit
Et nourrit
Son esprit,
Toute sa rhétorique
Est : *Diable, oui, oui, bien, bien.*
Entretien
Qui résume tout.
Et qui du bon goût
Est le passe-partout.
Rapataplan, etc.

Il n'aime dans ce monde
Que celui
Qui dit oui
Comme lui,
Et distille à la ronde
Goutte à goutte un venin
Anodin,
Dont se moque et rit
Le public qui dit :
Où donc est son esprit.
Rapataplan, etc.

Lorsqu'un beau jour la Parque,
Sans effort,
Ni renfort,
Vers le port

Gouvernera la barque,
Portant au sombre bord
Le nain mort,
Le noir souverain
Chantera soudain
Ce folâtre refrain :
Rapataplan,
C'est un cancan
Vraiment mirobolan.

LES DERNIERS PENSERS DU POÈTE.

Plus de génie aux ailes d'or!
Plus de lyre vibrant des sons pleins d'harmonie!
De ma noble pensée en arrêtant l'essor,
Le malheur m'a frappé d'une longue agonie...
Plus de songes rians!... plus d'espoir d'avenir!
Un glas de mort tinte ma dernière heure;
C'en est fait, il faut que je meure
Sans laisser même un souvenir!...

Et pourtant j'ai connu le prix de l'existence;
Dans ma poitrine d'homme un cœur de feu battait;
Mon âme s'enivrait d'un rêve d'espérance;
Aux pensers du poète alors tout souriait!..

Ainsi je prolongeais le sommeil de l'enfance...
Quel terrible réveil, lorsque bien jeune encor,
Je crus d'un vert laurier pouvoir ceindre ma tête ;
J'entendis s'écrier : Arrière le poète
Sans nom, sans titres et sans or !!!...
Le dédain, le mépris ont torturé ma vie ;
De son contact impur le monde ma sali,
Et sous le souffle de l'envie,
J'ai vu mon avenir s'éteindre dans l'oubli.

Pourquoi m'as-tu fui, Coralie ?
Pourquoi, si jeune, si jolie !
Quand tout souriait à tes vœux,
As-tu flétri l'âme du malheureux ?
Pourquoi le repousser quand le monde l'oublie ?
N'avait-il pas reçu ta foi ?
Ne te souvient-il plus de ces belles soirées,
Aux ris, aux amours consacrées ?
Ne m'avais-tu pas dit : Arthur, je suis à toi !

Pauvre alors, comme moi, le chaume héréditaire
Donnait asile au bien-aimé ;
Ton cœur de vierge était charmé
De ce bonheur si pur, qui tant savait te plaire.
Ton œil noir fixé sur le mien,
Humide de désir devinait ma pensée ;
Par mes baisers, ta bouche caressée,
Souriait aux douceurs d'un muet entretien.

De mes doigts amoureux tressant ta chevelure,
J'ornai ton front serein d'un bandeau virginal,
Notre bonheur n'était point idéal,
Nous avions pris pour guide la nature...
La nature ! insensé... plus de pensers d'amour !
Plus de séduisantes promesses !
Plus, plus d'enivrantes caresses !
Ce rêve a fui sans espoir de retour !...

Te voilà riche, jeune fille !...
Vers le chaume désert, loin de porter tes pas,
Pour ton cœur desséché, l'or seul a des appas ;
Tu ne te souviens plus que tu fus sans famille,
Que l'amour du poète était ton seul trésor...
Il ne pouvait t'offrir de l'or,
Le poète... Il n'avait pour dot que son génie,
Une âme ardente !... un avenir !...
A son sort à jamais il te croyait unie ;
De trop t'aimer tu devais le punir...
Il était fou !... dis,... dis... n'est-ce pas Coralie,
Qu'il était fou ?... Tu m'offres un palais ;
A ta grandeur, tu veux que je m'allie ?
Qu'un stygmate honteux soit empreint sur mes traits ?
Tu veux que ma plume vendue,
Des grands du jour préconise l'orgueil ?
Que de riches salons en franchissant le seuil,
Je me vautre aux genoux d'une femme perdue ?
Ah ! plutôt mille fois expirer de douleur ;
Râler sur un grabat un souffle d'agonie ;

Donner aux vers mon corps vierge d'ignominie,
Que voir mon nom souillé d'un sceau réprobateur!
Que tu connais mal le poète,
Coralie!... il saura mourir
Libre et fier, sans courber la tête;
Sans mendier cet or dont tu veux l'avilir..

Presse-toi de jouir, enfant; ton existence
Aura son lendemain d'ennui.
Lorsque ton printemps aura fui,
Que te restera-t-il de ta rieuse enfance?
Le souvenir amer du rêve d'aujourd'hui...
Tu penseras à ton humble chaumière,
A cet Arthur dont tu brisas le cœur.
En revoyant les lieux témoins de ton bonheur,
Tu chercheras la froide pierre
Qui couvrira la tombe, où sans s'être avili,
Le poète inconnu dormira dans l'oubli...
Un jour, la cloche du village
Par de lugubres sons de deuil,
Au fossoyeur glacé par l'âge,
Annoncera l'approche d'un cercueil...
Ce sera le tien, Coralie...
Alors se rappelant nos premières amours,
On se dira: Là pour toujours...
Lui si jeune!... elle si jolie!!!...

LE MENDIANT.

CHANT ÉLÉGIAQUE.

Devrait-on refuser un asile et du pain
Au mendiant qui meurt de froidure et de faim?

J'eus aussi des châteaux, de riches équipages;
J'ai savouré la vie et ses bruyans plaisirs:
Opulent, j'ai reçu les serviles hommages
D'une foule empressée à combler mes désirs;
Chaque jour, l'essaim parasite
De vils flatteurs, d'intrigans orgueilleux,
Des mets exquis, des vins délicieux
Fêtaient largement le mérite;
Couvrant mes yeux d'un ténébreux bandeau,
L'illusion prolongea ma chimère,
Et, quand la vérité fit luire son flambeau,
Je ne vis plus que deuil et que misère!...

Devrait-on refuser un asile et du pain
Au mendiant qui meurt de froidure et de faim?

Le malheur n'est qu'un mot que l'opulence oublie ;
Mais, si riche, je sus adoucir les rigueurs,
A me donner du pain, quand ma voix vous supplie,
Pourquoi n'a-t-elle pas un écho dans vos cœurs?...
Si vous connaissiez les alarmes
Du malheureux réduit au désespoir ;
Le jour, la nuit, si vous pouviez le voir
Se nourrir de brûlantes larmes ;
Un froid refus vous paraîtrait cruel,
Et votre main dans sa main amaigrie,
En glissant en cachette un secours fraternel,
Consolerait son âme endolorie...

Devrait-on refuser un asile et du pain
Au mendiant qui meurt de froidure et de faim ?

Toi seule sais donner !... ô merci, jeune fille !...
Merci !... toi seule sais comprendre le malheur ;
Laisse, laisse-moi voir cette larme qui brille,
Laisse-moi voir ton front coloré de rougeur.
Cœur de vierge bat sous la bure,
Qui, mieux que l'or, embellit tes quinze ans ;
Que ta nacelle évite les brisans,
Simple fille de la nature !...
Lorsque l'hiver, argentant tes cheveux,
T'aura des ans fait sentir le ravage,
Dis-toi : Je fus toujours l'appui des malheureux !...
Ce souvenir te rendra ton bel âge !...

Donne, donne toujours un asile et du pain
Au mendiant qui meurt de froidure et de faim...

Frélons, qui bourdonnant sans cesse autour du trône,
Flattez servilement les goûts d'un souverain,
Jamais, pour obtenir une insultante aumône,
On ne verra vers vous s'humilier ma main...
Croupissez dans votre opulence;
Pliez le dos, esclaves à l'engrais;
Gardez votre or, à vos riches bienfaits,
Je préfère mon indigence...
Je vous connais, vils mannequins titrés.
Par les grandeurs votre âme est desséchée;
Gardez, gardez votre or, automates dorés,
Mon indulgence en serait entachée!...

Refusez, refusez un asile et du pain
Au mendiant qui meurt de froidure et de faim.

Devrait-on être sourd à la voix de l'enfance,
Dont la bouche fiévreuse implore des secours?
Aux horreurs de la faim que râle l'indigence
Sur la dalle où finit ses misérables jours?
Recouverts de pourpre ou de bure
Les mendians, de même que les rois,
Ne sont-ils pas sujets aux mêmes lois?...
Oui, les vers en font leur pâture...
Lorsque la fosse a reçu leur néant,
Que de leur chair la mort s'est festinée,
A nos yeux le pygmée est l'égal du géant;
Des deux, l'oubli dote la destinée!...

Pourquoi donc refuser un asile et du pain
Au mendiant qui meurt de froidure et de faim?

Pourquoi vois-je un tartufe, au doucereux langage,
Sans pitié, refuser une offrande au malheur?
Pourquoi, sous les haillons, un cœur glacé par l'âge
Ne peut-il rencontrer sous la pourpre un bon cœur?
C'est que le malheur importune,
Qu'il n'est pour lui plus d'amitié,
Qu'il ne doit point compter sur la pitié
Des favoris de la fortune.
Le vil Crésus, de son sort orgueilleux,
Prodigue l'or aux esclaves du Louvre;
Mais pour sécher les pleurs d'un vieillard malheureux
Jamais son insolente main ne s'ouvre!...

Devrait-on refuser un asile et du pain
Au mendiant qui meurt de froidure et de faim?

Que faire de la vie?... infirme, octogénaire,
Mon corps exténué, de vieux haillons couvert,
Va bientôt, revêtu d'un linceul mortuaire,
Dans la tombe, oublier tout ce qu'il a souffert...
Ouvre-toi donc fosse commune,
Le mendiant va dormir dans ton sein,
A son trépas, nul sentiment humain,
Nulle larme à son infortune!...
Je t'oubliais!... pardon, ange du ciel,
Pardon!... j'ai vu ton humide paupière...
Ton âme doit répondre à mon dernier appel...
Fais que mon nom s'unisse à ta prière.

Bientôt n'aura besoin d'asile ni de pain
Le mendiant qui meurt de froidure et de faim!!!

LE PROSPECTUS SOUS L'OREILLER.

(REFRAIN DONNÉ.)

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

MA muse, un peu de complaisance ;
Je vais être ton échanson ;
Du vin la puissante influence
Peut t'inspirer une chanson.
Je vois se fermer ta paupière,
Le champagne doit t'éveiller ;
Chante, accédant à ma prière,
Le prospectus sous l'oreiller.

Du héros dont la France est veuve
Chacun admira les hauts faits,
Aux champs de Mars, son cœur fit preuve
De son amour pour les Français...
Et, lorsque rêvant de victoire,
Roustan le voyait sommeiller,
Ce héros avait de la gloire :
Le prospectus sous l'oreiller.

Autour d'un tapis vert s'assemble
Gens guidés par un fol espoir,
Que le désir du gain rassemble :
Réunion hideuse à voir.
Leur démence que rien n'égale,
Etant leur méchant conseiller,
Leur donne d'une martingale
Le prospectus sous l'oreiller.

Honneur à ceux qui de la France
Soutiennent noblement les droits ;
Dont la foudroyante éloquence,
Aux tyrans sait dicter des lois...
Ces orateurs qu'on injurie,
Que l'intérêt ne peut souiller,
Ont du sort de notre patrie
Le prospectus sous l'oreiller.

Riche de beauté, d'innocence,
Ignorant la douceur d'aimer,
Jeune fille sans défiance
Aisément se laisse charmer.
Cette tendre fleur qu'on encense,
A, sur le point de s'effeuiller,
D'amour, de désir, d'espérance,
Le prospectus sous l'oreiller.

ROMINAGROBIS.

AIR : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?*

OR, écoutez une histoire fort drôle,
Celle d'un chat, le plus fin des matous,
Qui, pour jouer plus sûrement son rôle,
Du peuple rat feignit d'avoir les goûts.
Un jour, la gent trotte menu, lassée
De grignoter sans cesse du pain bis,
Sans la mûrir, eut la sotte pensée
De nommer roi mons Rominagrobis.

A cet effet, les rats se réunissent ;
Un vieux matou par eux est détrôné.
Sitôt au chat aigrefin qu'ils chérissent,
Le brillant sceptre d'or est décerné.
Le premier mois, toujours nouvelles fêtes,
Bonbons, gâteaux remplacèrent pain bis.
Rats et souris, en redressant leurs têtes,
Chantaient en chœur mons Rominagrobis.

Pendant ce temps, notre rusé compère
Les fascinait par de pompeux discours;
Leur promettait un avenir prospère,
Ne leur montrait que patte de velours....
Puis, s'entourant de matous faméliques,
Dont les gosiers étaient las de pain bis,
Il aiguisait ses griffes sataniques...
Ainsi devint mons Rominagrobis.

Le peuple rat, honteux de sa démence,
Jurant trop tard qu'on ne l'y prendrait plus,
Voulut encore user de sa puissance,
Mais ses efforts devinrent superflus!
En lui montrant griffes et dents aiguës,
Le roi ne lui donna que du pain bis,
Encor sa part fut des plus exiguës...
Tel fut pour lui mons Rominagrobis.

Quand dans leurs trous, misérables esclaves,
Souris et rats n'eurent rien à ronger,
Le chat royal resserrant leurs entraves,
Ne prévit pas qu'ils pussent se venger...
Mais le pouvoir qui construit peut abattre;
Le peuple rat, n'ayant plus de pain bis,
Se rappela qu'il avait su combattre,
Et terrassa mons Rominagrobis.

LE GATEAU DE ROI.

Air du Cabaret.

Joyeux enfans de la folie,
Forçant son humide prison,
Le vin, près de femme jolie
Vient répudier la raison.
En vapeur neigeuse il bruine;
Amis, en subissant sa loi,
Sachons de sa liqueur divine
Arroser ce gâteau de Roi.

Sur une ottomane moelleuse
Emma sourit à sa beauté ;
D'une agitation rêveuse
Son sein d'albâtre est agité.
Le désir effleure sa couche,
Le plaisir la met en émoi ;
Et l'amour entrouvrant sa bouche
Y dépose un gâteau de Roi.

Agnès, coquette surannée,
Voyant les amours s'envoler,
Voulut par un fol hyménée
Essayer de les rappeler.
Vain espoir ! la famille ailée
S'enfuit loin d'elle avec effroi ;
Et la vieille Agnès désolée
Ne mangea plus gâteau de Roi.

Rougissant de vivre en esclaves,
Brisant ses fers avec fierté ;
Pour mourir... un peuple de braves
S'arme au cri saint de liberté !
Mais l'ogre Moscovite grogne....
Nicolas, au son du béfroi,
De la malheureuse Pologne
Pour lui fait un gâteau de Roi.

Lorsqu'en luxueuses orgies
Les grands dissipent leur trésor,
Qu'à l'éclat de mille bougies
Le vin scintille en filets d'or,
Qu'un fou près d'une jeune fille
Fait de la vie un sot emploi,
Le pauvre, au sein de sa famille,
Prend sa part d'un gâteau de Roi.

Aux trois jours de Juillet, la gloire
Ceignit le front des ouvriers;
Mais bientôt de cette victoire
Se flétrirent les beaux lauriers!...
L'avenir ne fut qu'un doux rêve
Pour ces héros de bonne foi....
Le peuple ayant trouvé la fève
Doit avoir son gâteau de Roi.

Comblés d'honneurs et de richesses
Les grands, guidés par l'intérêt,
Nous bercent de belles promesses
Dont en vain on attend l'effet.
Les princes, adroits politiques,
Se faisant un jeu de la loi,
Ont pour leurs bouches vampiriques
Gardé tout le gâteau de Roi.

Laissant une vile cohorte
Des grands mendier le regard ;
Je lui ferme toujours ma porte
En lui lançant malin brocard ;
Lorsque, truffe et fine poularde,
Engraissent sa mauvaise foi,
Je préfère dans ma mansarde
Du pain noir au gâteau de Roi.

TOULOUSE,
Imprimerie de Ve Corne.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

	page
La Joviale,	1
Les Couronnes,	5
L'Alcove et le Boudoir,	9
Le Petit Chapeau,	11
La Cloche de Sainte-Adule,	15
L'Abdication,	17
Rien dans les Mains, rien dans les Poches,	21
Les Bagatelles de la Porte,	25
La Croix d'honneur,	29
La Proscrite,	33
La Chanson,	35
La Colonne du 10 Avril 1814,	39
La Moustache,	43
Les Pantins,	49
La Blanquette de Limoux,	53
Napoléon,	57
Le Diable,	61
Les Fous,	65
La Gastronomie,	69
L'Ane affublé de la peau du Lion,	73
Entre la Poire et le Fromage,	75
Le Lion devenu vieux,	79
La Grisette,	81
Le bon Dieu vous bénira,	85
L'Amour Arlequin,	89
Les Bonnets de coton,	93
La Vertu sans argent est un meuble inutile,	97

Tout ce qui reluit n'est pas or,	page 101
La Corbeille,	105
N'éveillez pas le Chat qui dort,	107
Le Baiser,	111
L'Ouvrier,	113
Le Roi de la Fève,	117
On Pense à vous quand on vous voit,	121
La Sentinelle,	125
Le Roi des Illiputiens,	129
La Gamelle,	133
Le Repentir suit la Victoire,	137
La bonne Philosophie,	141
L'Orphelin,	145
Les Rendez-Vous,	149
La Patrie,	153
La Poule au pot,	157
Le Prisonnier de Sainte-Hélène,	161
Le Mariage manqué.	165
L'Éternuement Royal,	169
Le Coq et la Poule,	173
N'oublions pas nos Frères prisonniers,	175
Le Passeport,	177
Mon Chien,	181
Minuit,	185
L'Incognito,	189
Mazagran, chant Patriotique,	193
Les Patriotes de l'an 40,	197
Va-t-en de là que je m'y mette,	201
Le Palais et la Mansarde,	205
La Jeune Malade, chant élégiaque,	209
L'Opinion,	213
Les Croix,	217
Jeannette,	221
Le Trône et l'Echafaud, chant patriotique,	225
Le petit Logement de Lise,	229

Ce n'est que vieux, que le Diable se fit Ermite, page 233
Le Ventre, 237
Le Bâtard ambitieux, chant patriotique, 241
Le Bâtard de la nature, chant élégiaque, 245
La Truffe et la Pomme de Terre, 249
Après moi le Déluge, 253
Misère et Suicide, 257
J'avais quinze ans, 261
La Sonnette, 265
La Tabatière, 269
L'Agonie d'un Joueur, scène dramatique, 273
Le Rêve d'une Jeune Fille, 277
Le Pique-Assiette, 281
Le Charlatan, 285
Le Fils du Bourreau, 289
Amanda, chant élégiaque, 293
A soixante ans, on n'est plus bon à rien, 297
Le Petit Homme, 301
Les derniers Pensers du Poète, 305
Le Mendiant, chant élégiaque, 309
Le Prospectus sous l'Oreiller, 313
Rominagrobis, 315
Le Gâteau de Roi, 317

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

ERRATA.

Page 8, vers 23e,	Ceignent *leur front* de leur couronne.
Lisez,	Ceignent nos fronts de leur couronne.
Page 67, vers 4e,	Fronde à haute voix les *vertus*.
Lisez,	Fronde à haute voix les abus.
Page 174, vers 6e,	*Fort courtisan* de la poule.
Lisez,	Fort peu courtisan de la poule.
Page 311, vers 12e,	Mon *indulgence* en serait entachée.
Lisez,	Mon indigence en serait entachée.





